

Journal du voyage de Piedmont et d'Italie: en 1749

Le 27 avril

(1) Je partis de Paris par la diligence de Lyon le 27 avril, qui était un dimanche, à 4 heures du matin après avoir entendu la messe. Avec deux officiers de Montélimar,¹ un jeune lieutenant qui allait à Lyon; un vieil homme qui revenait de la côte de Juda; deux hommes de Marseille dont un employé ci-devant dans les vivres,² et un dessinateur d'étoffes qui revenait de Paris à Lyon.

Ce dernier m'apprit en chemin que les fabricants de Lyon se cachent les uns aux autres les dessins qu'ils font faire, et qu'ils ne font jamais voir leurs nouvelles étoffes, avant d'avoir fait leurs principaux envois à Paris et ailleurs; et la plupart envoient leurs dessinateurs passer 2 ou 3 mois à Paris pour avoir connaissance des dessins des autres, et pour savoir ceux qui ont le mieux réussi.³

Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à mercredi. La voiture n'était pas trop rude, on est assez bien traité dans les auberges, où l'on rencontre tous les soirs une diligence qui fait la route entravée; on se lève à 3 heures au plus tard, mais on peut être couché à 9 heures si l'on veut.

Le 30 avril

(1v) Le mercredi matin, le 30 avril, une bonne lieue avant que d'arriver à Chalon, nous rencontrâmes un carrosse de voiture qui venait de Dijon, pour se joindre à nous dans la diligence d'eau que nous allions prendre. Nous l'avions passée de cent pas, quand nous aperçûmes que cette voiture était sur le côté.⁴ Nous courûmes au secours et nous trouvâmes sous la roue de derrière un homme qui, s'étant trouvé à la portière au moment que la caisse du carrosse se renversa, voulut sortir et se trouva pris par la cuisse et par la jambe, qui nous parurent bien maltraités. Nous reçûmes une religieuse et deux femmes qui cherchaient à sortir de la voiture et 3 hommes en sortaient aussi, tous sans aucune incommodité; on dépêcha un homme à cheval au premier village pour avoir du secours, et nous laissâmes le blessé entre les mains de sa compagnie, qui nous promit d'en prendre soin.

L'après-dîner nous trouvâmes dans le bateau une jeune femme de Pont-de-Vaux en Bresse de qui nous apprîmes que son mari nommé Chrétien Souillé, marchand de blé, âgé alors de 59 ans et un peu plus, avait vécu 32 ans (2) avec une première femme de qui il avait eu 38 enfants,⁵ savoir 29 garçons et 9 filles, qui tous avaient été baptisés quoi que la plupart fussent venus avant terme.

Cette seconde femme avait alors de lui 4 enfants, savoir deux filles et 2 garçons, ainsi il était père de 42 enfants.

Dans le même bateau était avec nous la nièce de Chrétien Souillé, une sœur de sa dernière femme, et M. l'abbé de Feuillant, tous de Pont-de-Vaux, devant qui ce fait m'a été raconté et qui l'ont attesté comme très véritable et connu de toute la province.

Ces mêmes personnes me dirent que la famille de Chrétien Souillé est très féconde, elles m'en citaient plusieurs femmes qui avaient eu, ou qui avaient encore 12, 16, ou 18 enfants, et j'ai appris depuis que cela n'est point rare dans la Bresse ni dans le Bugey.

¹ M. de Pamplune à qui j'ai promis de passer à sa campagne à mon retour.

² M. le Rey qui m'a promis de me donner à Marseille des nouvelles de M. Goudet, etc.

³ Ce dessinateur était un jeune homme de Chambéry.

⁴ La caisse seulement et non le train; c'est qu'une des agrafes avait manqué.

⁵ En 38 couches.

Ce jour-là nous couchâmes à Mâcon après avoir essuyé sur l'eau deux orages, le tonnerre tomba à 50 pas de notre bateau.

Le 1^{er} mai

Le jeudi nous passâmes sous les murs de Thoissey, capitale de la principauté de Dombes. C'est là que se retirent pour un temps les (2v) négociants qui ont manqué à Lyon jusqu'à ce que leurs affaires aient été accommodées. Cette ville est fort peu de chose; on y fait des Indiennes en toiles peintes, et l'on y imprime des livres, qui n'ont point d'approbation.

Le même jour nous arrivâmes à Lyon sur les 4 heures de l'après-midi; et M. de l'Aunay,⁶ l'un des secrétaires de M. le Commandant avec qui j'avais fait connaissance dans le bateau, m'épargna, d'un mot qu'il dit aux commis, la cérémonie fort ennuyeuse et fort incommode de voir visiter mes malles.

M. le Rey et le jeune homme de Marseille qui avait fait le voyage Paris avec nous allèrent loger à Notre Dame de Pitié⁷ qui est l'auberge des Marseillais, et je les y suivis. Ces MM. allèrent passer la soirée à l'opéra et moi, j'allais voir M. Stronnel,⁸ et de là chez MM. Loubry et Tronchin que je ne trouvais point.

En attendant le souper, je passais le reste de la soirée à causer avec deux gentilshommes du Bugey, fort au fait de l'état de leur province qui m'apprirent ce qui suit.

Les femmes sont aussi fécondes dans le (3) Bugey que dans la Bresse: un père de famille qui peut montrer 12 enfants vivants, est exempt de taille et de tout impôt.

Ces deux MM. me dirent que six d'entre eux étant à dîner ensemble à quelques temps de là, ils avaient compté que leurs enfants, tous vivants, montaient au nombre de 70.

Cette province produit beaucoup de vins parmi lesquels, il y en a de très bons; une grande quantité de beaux chanvres, beaucoup de noix, et des fromages de deux espèces, les uns persillés, les autres ressemblant au gruyère.

Les chanvres sont la partie la plus considérable du commerce de cette province, on les vend pour la plupart en naturel sans être filés, sur le pied de 32 à 36 *livres* le quintal, quelques fois plus cher; on en prend une grande partie pour la marine, une autre partie se fabrique dans le Viennois en toiles de table; une autre partie enfin se file dans le Bugey et se vend par grosses pelotes pour faire des bassins.

(3v) Les noix de Bugey se transportent à Lyon ou aux environs pour y faire des huiles.

Il croit du blé dans cette province mais trop peu pour sa subsistance, le reste vient de la Bresse qui en a beaucoup.

Le Daim qui traverse cette province est une rivière très poissonneuse et le poisson en est très bon: elle est encore d'un grand secours pour le transport des bois de noyer, que l'on a débité en tables épaisses et en planches dans le pays.

On engraisse aussi beaucoup de bœuf dans le haut pays, et des moutons dans la plaine.

Le 2 mai

⁶ M. de l'Aunay est un homme fort poli, et qui l'esprit fort orné. Il a été interprète du Roi à Constantinople avec feu M. de l'Aria, dont nous avons beaucoup parlé ensemble.

⁷ L'hôtel, qui s'appelle Elias, est un homme fort obligeant, et fort instruit de tout ce qui se passe dans le pays.

⁸ Banquier à qui j'avais été recommandé.

Le vendredi matin, le commis de M. Stronnel me conduisit au bureau des fermes, pour recevoir de l'argent sur une rescription que j'avais prise à Paris; je touchais cet argent de M. Ferouillac⁹ qui me fit beaucoup de politesses et des offres de service.

J'appris que M. Tronchin n'était pas encore de retour de Paris.

J'allais voir M. Soubry, et je convins avec (4) lui que 15 jours avant mon retour à Lyon je l'en préviendrais par une lettre. Je me présentai ensuite chez M. Goy qui était absent.

L'après-dîner M. Soubry me vint prendre et nous allâmes ensemble chez M. Imbert, sa sœur, et de là aux Jésuites, où je trouvais le père Béraud dans son laboratoire avec le père Pézenas de Marseille; nous y fîmes quelques expériences d'électricité, et nous descendîmes à la bibliothèque; c'est un beau vaisseau, bien meublé de livres, situé sur le nouveau Quai du Rhône, et d'où l'on découvre une très belle vue. On m'y fit voir une assez belle collection de manuscrits dont plusieurs sont fort anciens et très bien conservés. Le p. B. a beaucoup de goût pour les médailles et les antiquités, il en a une assez jolie collection dans un cabinet séparé.

J'ai promis au p. B. de l'avertir de mon retour à Lyon 15 jours avant que d'y arriver, afin que nous puissions faire ensemble quelques expériences d'électricité.

Le 3 mai

Le samedi matin, je fis mon marché avec un voiturier¹⁰ de Turin, pour une chaise (4v) à moi seul,¹¹ et pour être défrayé de tout sur la route, moyennant sept louis de France; et je partis sur les trois heures d'après -midi; avec une autre chaise occupée par deux **allemands** (français nouvellement arrivés d'Allemagne)¹² qui allaient à Florence et avec lesquels j'ai vécu jusqu'à Turin. Nous allâmes coucher à La Verpillière.

Le 4 mai

Le dimanche, nous dinâmes à la Tour-du-Pin et nous arrivâmes le soir au Pont-de-Beauvoisin après avoir passé à Bourgoin et dans un autre bourg dont le nom m'échappe.

Depuis Lyon jusqu'au Pont-de-Beauvoisin le chemin est beau, le terrain assez plat. Nous bûmes dans les auberges un vin rouge assez bon, un peu d'âcreté cependant, et ressemblant un peu à celui de Bordeaux. Nous remarquâmes dans tout ce trajet une grande quantité de noyers; les terres y sont bonnes et bien tenues.

La ville de Beauvoisin est partagée en deux parties par une petite rivière¹³ sur laquelle il y a un pont, dont le lieu tire son nom. Ce qui est en deçà du pont est la France, et ce qui est en delà est la Savoie, il n'y a qu'une église paroissiale qui est du côté de la France, et quoi qu'il y ait une guerre entre (5) les souverains, tout se passe comme en temps de paix.

Ce lieu est petit, mais le peuple y paraît aisé, il y a beaucoup de jeunesse, les femmes y sont communément jolies, bien mises, et l'on y voit beaucoup de gaieté.

⁹ Frère de la personne qui a élevé M. le Prince de Condé dans son enfance; c'est un ami du commissaire le compte et de toute sa société.

¹⁰ Rapetti; j'en ai été très content.

¹¹ Nous avions un domestique à cheval.

¹² MM. Turcet et Mulles dont la compagnie m'a fait beaucoup de plaisir.

¹³ Qui se nomme le Guay.

De chaque côté du pont il y a un bureau de douane; quand on passe de la France en Savoie, on est obligé de déclarer ce que l'on a dans ses malles, et l'on reçoit un passe avant qu'il faut représenter à la Novalaise où se fait la visite.

Le 5 mai

Le lundi, nous dinâmes aux Échelles, et nous vînmes coucher à Chambéry.

Une lieue ou environ avant que d'arriver aux Échelles on commence à trouver un chemin fort rude,¹⁴ non seulement parce qu'il y a beaucoup à monter et à descendre, mais parce qu'on roule continuellement sur des pierres et sur des roches très mal unies; à l'endroit le plus élevé du chemin qui est fort étroit, on a à sa gauche une chaîne de rochers coupés à pic comme une muraille et élevés de plus de 100 toises, et à droite un précipice, au fond duquel la rivière qui passe au Pont-de-Beauvoisin coule dans des rochers avec un bruit effroyable.

(5v) En attendant le dîner aux Échelles, nous allâmes visiter l'église, où nous remarquâmes un mausolée de marbre blanc représentant une femme couchée, que les gens du pays appellent la Princesse Verte; son vrai nom est Berthe; elle était dame du lieu, et ce fut elle qui fonda à cette église un certain nombre de prêtres qui vivent en communauté et qui desservent la paroisse conjointement avec le curé: cette fondation est de plus de 3 siècles.

L'après-dîner, après une demie heure de chemin, nous passâmes la grotte. C'est une montagne énorme de rochers, que Charles Emmanuel Second, père du feu Roi Victor fit ouvrir pour y pratiquer un chemin; on lit en entrant cette inscription sur un marbre:

Carolus Emmanuel II, Sabaudiae dux, pede montis princeps, cypri Rex, publicâ felicitatē partâ, singulorum commodis intuitus, breviorē serviorēque viam regiam, Naturâ oclusam Romanis intentatam, caeteri, desperatam, dejectis scopulorum repagulis aequatâ montium iniquitate, quae Cervicibus imminēbant praecipitia pedibus substernens, populorum Cornmercilis satisfacit, anno 1670.

(6) Nous arrivâmes¹⁵ de bonne heure à Chambéry, et je profitais du reste du jour pour aller voir M. le Marquis d'Oncieux que je ne trouvais point, et M. le Comte d'Amesin qui était occupé à faire les honneurs de sa maison à M. le Prince d'Ardré qui retournait à Naples.

La ville de Chambéry est située au milieu des rochers et des montagnes qui la couvrent de toutes part; malgré cela elle est assez jolie, le peuple y est assez beau, et assez bien mis. Il y a une belle promenade couverte de grands arbres, ou nous vîmes du beau monde en assez grande quantité.

Le 6 mai

Le mardi, nous dinâmes à Montmélian. Nous jetâmes un coup d'œil à la forteresse dont les fortifications n'ont pas été rétablies depuis qu'elles furent détruites par les Français.

¹⁴ Cet endroit s'appelle Chailles.

¹⁵ À une demie heure avant Chambéry, on rencontre une magnifique cascade, qui tombe perpendiculairement de la montagne; ayant suivi autant que j'ai pu de l'œil la chute de l'eau, et compté en même temps les bâtiments d'artères, il m'a semblé que cette eau tombait de plus de 240 pieds de hauteur. Dans le faubourg de la ville, il y a aussi un beau moulin à planches.

Cette ville est sur le bord de L'Isère.¹⁶ Les collines sont couvertes de vignes qui produisent une grande quantité de bons vins. La rivière est navigable jusqu'à Grenoble.

Le soir nous vîmes coucher à Aiguebelle. C'est un village assez gros, ou il y a des chanoines et d'assez bonnes auberges. (6v) Avant le souper nous allâmes nous promener jusqu'au pied d'un gros rocher qui est au bout du village, nous y trouvâmes de grands monceaux de mine de fer, que l'on tire d'un endroit de la montagne appelée St. George, on apporte là cette mine toute rôtie, à dos de mulets, et de là on la transporte par charrois à Sainte Hélène, village éloigné de 2 lieues, où elle est exploitée ou mise en fonte.

Le 7 mai

Le mercredi, en venant dîner à Saint-Jean-de-Maurienne, nous passâmes par Argentine, où l'on exploite une mine de plomb qu'on tire de la montagne, et qui jusqu'à la guerre dernière était affermée par des Anglais.

Ensuite par le village appelé la Chambre, avant et après lequel nous rencontrâmes plusieurs moulins à planches où l'on refend une grande quantité de sapins qui croissent sur la montagne et qu'on ne fait que laisser rouler en bas quand on les a coupés.

(7) Saint Jean est une ville épiscopale, capitale de la Maurienne, nous avons vu à la porte de la cathédrale, le tombeau du premier souverain d'où sont sortis les princes de la maison de Savoie. La ville est peu de chose.

Nous couchâmes à St. Michel dans une grande auberge, ou le prince Dom Philippe s'est retranché: on nous montra les endroits de la montagne par lesquels les Espagnols s'étaient introduits dans le pays: on a peine à croire que des troupes puissent tenir pied dans des lieux aussi escarpés.

Le 8 mai

Le jeudi, nous vîmes par Saint-André, dîner à Modane, le chemin est des plus rudes, on est obligé fort souvent de mettre pied à terre, tant pour éviter les accidents que pour rendre la chaise plus légère; on se voit continuellement au bord des précipices.

Le peu de terre qui se trouve dans ces gorges de montagnes extrêmement étroites, est tellement remplie par les pierres que les eaux de neige y entraînent, que les paysans sont perpétuellement (7v) obligés de les amasser en monceaux ou d'en former des espèces de murailles. Mais ils tournent ces incommodités au profit, ils se servent de ces sortes de murailles pour faire monter leur vigne et n'employant pas d'autres échelas.

Après le dîner nous passâmes les bois de Bramen qui sont tous de sapins, nous vîmes à Termignon, et de là coucher à Lanslebourg qui est au pied du Mont Cenis.

Le chemin que nous fîmes l'après-midi fut encore beaucoup plus rude que le matin, l'entrée et la sortie de Termignon est terrible pour les chevaux, et presque toute la route est effrayante pour quiconque n'a jamais vu de pareils pays. Il faut qu'il n'y ait point-là d'ivrognes, ou s'il y en a, on ne peut pas en confiance les laisser aller sans qu'on les tienne. Le pied le plus assuré peut à peine se conduire en sûreté.

Ces abîmes sont habités par des gens qui n'ont point l'air misérables, les jeunes (8) paysannes, y sont bien et proprement vêtues, et l'on en rencontre beaucoup de fort jolies; j'ai

¹⁶ dans laquelle se jette l'arc un peu au-dessus d'Aiguebelle.

remarqué que depuis dix ans, elles ont quitté cette maussade manière qu'elles avaient de porter des jupes liées sous leurs aisselles; il n'y a plus que les vieilles femmes qui se mettent à l'ancienne mode, les autres laissent voir leur taille et s'en font honneur: elles ont aussi quitté ce vilain bonnet d'étoffe dans lequel elles enfermaient leurs têtes comme dans un sac, elles portent des petites coiffures blanches de bon goût. Si c'est la guerre qui a produit ce changement, à quelque chose malheur est bon.

Le 9 mai

Le vendredi à 4 heures du matin nous primes des mulets¹⁷ pour monter et passer la montagne jusqu'à la grande croix; nous eûmes bien froid en montant, il gelait assez fort. Mais nous n'en étions pas fâchés, parce que cela nous mettait en sûreté contre les lavanches, qu'un temps plus doux aurait (8v) pu nous faire tomber des endroits au-dessous desquels nous passâmes; car il y avait encore 4 à 5 pieds de neige, sur la plaine du Mont Cenis et aux environs le lac était encore glacé, et aussi couvert de neige.

Il était près de six heures quand nous arrivâmes à la plaine, le soleil était fort et la réverbération de la neige nous causa une chaleur, qui devint presque insupportable.

Nous nous rassemblâmes à 8 heures à la grande croix qui est à l'extrémité de la plaine vers le Piedmont, et l'on nous porta pour descendre à la Novalese, sur des chaises de paille soutenues sur des bâtons par deux hommes, comme c'est la coutume.

Cette descente est extrêmement rude et elle a deux lieues de longueur. Les porteurs sautent continuellement de rochers en rochers, et par-dessus des torrents, l'on est presque toujours sur le bord de quelque précipice, et pour n'en être pas effrayé (9) on a besoin de se rappeler sans cesse dans l'esprit, la grande habitude et l'adresse des porteurs, et le peu d'exemples qu'il y a d'accidents arrivés par leur faute.

On se repose un peu à la ferrière qui est à moitié chemin de la grande croix à la Novalese; et le reste de la route est le moins pénible en descendant.

Nos voituriers étaient chargés de nous défrayer pour le passage de la montagne. Il ne nous en coûta que des étrennes; j'ai su qu'ils payaient pour chaque mulet 20 *l* et pour chaque homme 50 *l*.

Pendant que nous dinons, on visita légèrement nos malles, et l'on nous donna une passe avant pour être quitte de la douane à Turin; et l'on remonta les chaises, que l'on avait démontées pour passer la montagne à dos de mulets, et nous vînmes coucher à Suze où nous arrivâmes de très bonne heure.

Avant que d'entrer dans la ville on passe sous le canon de la belle forteresse qu'on nomme la brunette (9v) à la porte on trouve encore un autre ouvrage fortifié, et il y a toujours dans la ville une bonne garnison. Cette place est petite mais fort peuplée.

Le 10 mai

Le samedi, nous dinâmes à St. Ambroise presque vis à vis et au pied d'une montagne sur la pointe de laquelle est une ancienne abbaye, qu'on nomme St. Benoît; nous passâmes de là à Rivoli, et nous vînmes coucher de bonne heure à Turin, dans une auberge, qu'on nomme le Bœuf Rouge.

¹⁷ Les plus petits sont les meilleurs.

Dans les montagnes qui forment ce qu'on appelle la vallée de Suze, il y a différentes sortes de marbres assez beaux. En dernier lieu, on en a trouvé une nouvelle carrière, dont j'ai vu plusieurs échantillons qui ressemblent beaucoup au vert antique. S. M. le Roi de Sardaigne a donné des ordres pour y faire travailler, et l'on espère en tirer de beaux blocs.

Rivoli est une petite ville à 6 miles de Turin, il y a une maison royale commencée par le feu Roi Victor; le dessin (10) en est beau,¹⁸ ce qu'il y a de fait, mérite d'être vu, mais il n'y a pas apparence qu'on travaille aussitôt à achever cette maison. De Rivoli jusqu'à Turin il y a une avenue d'ormes tirée au cordeau.

Le 11 mai

Le dimanche, j'allais chercher le p. Garo à St. François de Paole et ensuite entendre la messe aux Jésuites, pour en faire voir à M. Turcet, l'église qui est une des plus belles de Turin; elle est revêtue intérieurement d'une quantité de beaux marbres de différentes espèces; mais en général, elle est trop chargée d'ornements, et un peu sombre.

L'après-dîner, je retournais à St. François, de là chez M. Gioanetti, avec le p. Garo et M. l'abbé Porta; et ensuite chez Mme. la Marquise de St. Germain, etc.

Le 12 mai

Le lundi, M. Gioanetti me mena à la vénerie; M. le Marquis de Fleury que je trouvais d'abord, me présenta à M. le Comte de Genouil, qui m'introduisit dans la chambre du Roi. (10v) Je trouvais avec Sa Majesté, Mgr. le Duc de Savoie et Mmes. les princesses et je fus accueilli avec beaucoup de bonté par toute la famille royale. Leurs altesses royales s'étant retirées quelques temps après, je demeurais seul avec le Roi pendant une heure ou environ; l'heure de la messe vint et j'y suivis la Cour.

Lorsque j'entrais à la chapelle, M. le Major d'homme¹⁹ me dit qu'il avait ordre du Roi de me faire donner tout ce qui me serait nécessaire à la vénerie et à la ville; et me remit à M. l'intendant de la maison²⁰ du Roi qui eut la bonté de me conduire à mon appartement, et avec lequel je dînais.

M. l'intendant avant que de me quitter me dit que pour une voiture je n'avais qu'à envoyer directement à l'écurie du Roi quand j'en voudrais, que M. le premier écuyer de Sa Majesté y avait donné des ordres pour cela.

(11) Le soir je revins avec M. Gioanetti à Turin ou je soupai avec MM. Turcet et Mullers, mes compagnons de voyage.

Le 13 mai

Le mardi au matin, je reçus la visite du R. p. Becarie, de l'abbé Porta, et de M. le docteur Bianchi. Et je quittai MM. Turcet et Mullers qui partirent pour continuer leur route.

L'après-midi, j'allai faire visite à Mme. de St. Gilles, à M. le Marquis de Garsin, à M. de Bousui, à M. de St. Laurent, et le soir à S. a. le Mgr le Prince de Lorignan.

¹⁸ Il est de Dom Philippi, et se voit peint par toutes les faces, dans l'antichambre du Château de S. a. R.

¹⁹ M. de Pampora alors de service.

²⁰ M. Peruca

Le 14 mai

Le mercredi matin, j'allai à l'université visiter les instruments de physique que j'y avais laissés dix ans auparavant, et que je trouvai en fort bon état.²¹

L'après-dîner, je rendis les visites que j'avais reçues la veille, et le soir M. le Marquis d'Ormea me mena à la Comédie française.

Le théâtre est petit et appartient à S. a. le Mgr. le Prince de Lorignans, toutes (11v) sont louées pour trois mois par la noblesse, et chaque famille a la sienne autant que cela se peut; et outre cela chaque personne en entrant, quoi qu'elle ait part à une loge, paie 25 *sous*. On est assis au parterre sur des bancs à dossiers et les hommes les plus qualifiés y vont très communément prendre place avec le bourgeois. Le spectacle commence à 8 heures et finit à près de onze heures.

Le 15 mai

Le jeudi au matin je retournai à la vénerie pour y rester trois jours et tout le temps que je n'employai point à faire ma cour, ou à travailler avec Son Altesse Royale Mgr. le Duc de Savoie, je le passai à visiter les plantations de mûriers aux environs. Les différentes maisons où l'on élevait des vers à soie,²² et les autres productions ou particularités du pays. Pendant ce premier séjour j'acquis les connaissances suivantes.

M. Gioanetti m'a assuré qu'il n'y avait pas plus de 24 ans qu'on était dans (12) l'habitude en Piedmont d'enter les mûriers, avant ce temps-là les vers à soie ne mangeaient que des feuilles de mûrier sauvage. Qu'une once de graine alors donnait très communément, à 6 rubs²³ de cocons, au lieu qu'à présent que presque tous les mûriers sont entés il est rare qu'une once de graine donne 4 rubs de cocons.

On ente les mûriers, parce que la feuille du sauvageon est trop petite, et trop difficile à cueillir, et qu'elle croît plus lentement: car en quelque pays que l'on essaye d'élever des vers à soie. C'est une chose essentielle, que le vers et le mûrier aillent d'un pas égal; si la nature du terrain, ou des temps peu favorables détruisent ou empêchent cet accord, l'entreprise ne peut pas bien aller, du moins si l'on la considère en grand et comme objet de commerce.

Tout²⁴ ce pays est planté de mûriers dont la plupart sont entés, on les (12v) distingue aisément du sauvageon en ce qu'ils ont les feuilles plus larges, plus uniformes, plus également espacées sur les branches, et d'un vert plus foncé. La couleur n'est pourtant pas si bonne n'y découpée comme celle de nos mûriers domestiques, comme celle du sauvageon, mais unie et lisse.

Le fruit de ces arbres est ordinairement blanc, quelquefois rouge,²⁵ et ne vient rarement en maturité, parce que l'arbre se trouve dépouillé de sa feuille de trop bonne heure.

J'ai toujours vu les mûriers plantés au bord des chemins, ou s'ils étaient en pleine terre, ils étaient alignés au bord des pièces de blé ou de seigle. La raison d'en offre d'elle-même, si ces arbres étaient au milieu des terres ensemencées, comme on a besoin de cueillir la feuille à diverses

²¹ Ils sont à la garde du Sr. Francalanca, ouvrier sicilien à qui j'avais fait donner un logement dans mon premier voyage et qui a succédé au Sr. Renie.

²² En Piedmontais Bigates

²³ Le rub de Piedmont est de 25 livres dont chacune est de 12 onces de marc.

²⁴ Voyage à Outsan et à Notre Dame de la campagne.

²⁵ Fort petit,

reprises avant le temps de la moisson, on gâterait les grains, et celui qui a acheté la feuille du mûrier, ferait beaucoup de tort au propriétaire du champ.²⁶

(13) J'ai visité les pépinières du Sr. Colas, natif de Raconis, et qui fait un assez grand commerce de mûriers.

Quand on veut semer des mûriers, blanc ou rouge (car cela est indifférent) on prend le fruit bien mûre d'un vieil arbre très vigoureux, à qui l'on a laissé toutes ses feuilles, on le jette dans un tonneau avec de l'eau et on l'y laisse tremper un jour ou deux, après quoi l'on frotte ces mûres ainsi trempées, entre les deux mains, pour en dégager la graine, que l'on jette ensuite dans un autre tonneau plein d'eau, pour jeter celle qui surnage: car on ne doit employer que celle qui va au fond.

On met sécher ces graines sur un drap mais à l'ombre²⁷ et quand elles sont sèches on les jette en terre.

La terre où j'ai vu ces plantations m'a paru assez bonne, mais pourtant légère, et l'on m'a dit qu'on l'engraissait avec du fumier bien consommé.

On dispose la terre par petits sillons de deux pouces de profondeur, on y jette la graine et on la recouvre en rabattant les sillons:²⁸ tout cela se fait vers la fin d'août. (13v) Un mois après on voit ces jeunes plantes sortir de terre, et on les laisse ainsi croître pendant 2 ans, n'y faisant autre chose que quelques arrosements dans les temps de sécheresse, et ôtant les mauvaises herbes qui croissent avec elles.

La troisième année on les plante dans une nouvelle terre préparée comme la première et disposée en sillons; chaque pied est distant d'un autre de 13 à 14 pouces de France, et les sillons ont 15 pouces de distance entre deux.

Au lieu de faire un trou pour enfoncer la racine perpendiculairement dans la terre, on la couche dans le sillon, on la recouvre d'un peu de terreau et ensuite de terre, et l'on rabat la terre du sillon voisin pour redresser la tige que l'on coupe à 2 ou 3 pouces de terre.

On laisse croître ainsi ces jeunes mûriers pendant 6 à 7 ans, ayant soin d'émonder les feuilles et les petites branches sur la longueur des tiges afin qu'elles s'élèvent et coupant de temps en temps les branches du haut pour former une tête.

(14) Quand les mûriers des pépinières ont 8 à 9 ans, le Sr. Colas les vend environ 6 livres de Piedmont la douzaine; et ceux qui les achètent, les mettent en pleine terre, en les plantant dans des trous de deux pieds en carré et de 15 pouces au plus de profondeur, que l'on remplit ensuite de bonne terre bien remuée et mêlée de terreau.

On laisse pour le moins 18 pieds de distance entre les arbres que l'on met en pleine terre, afin qu'en croissant il ne se nuisent pas les uns aux autres.

Tant qu'ils sont jeunes on remue de temps en temps la terre qui est au pied, et l'on arrache les mauvaises herbes; quand ils sont devenus fort on n'y fait plus rien.²⁹

On ente les mûriers (mâles ou femelles indistinctement) pour avoir des feuilles plus larges, et plus nourries. On choisit la greffe d'Espagne par préférence: et c'est ordinairement quand les arbres sont jeunes, et en pleine terre qu'on les greffe. (14v) Le Sr. Colas n'a jamais ouï dire qu'en aucun endroit du Piedmont l'on cultive des mûriers nourris. M. Didier, Capitaine du château de

²⁶ J'ai vu en deux endroits des mûriers plantés en quinconce, et dessous il y avait un légume qu'on nomme *Chichei*. C'est une sorte de pois carré dont la plante ressemble à celle de la lentille.

²⁷ D'autres m'ont dit au soleil.

²⁸ Les sillons sont à 6 pouces l'un de l'autre.

²⁹ J'en ai vu une quantité prodigieuse en différents endroits dans les haies, et aussi négligés que des ormes.

la Vénérie qui connaît bien le pays, m'a assuré aussi qu'il n'en avait aucune connaissance, et m'a donné de bonnes raisons pour faire croire qu'il n'en est rien.

J'ai visité 7 maisons, ou Cassines, dans lesquelles j'ai vu une grande quantité de vers à soie en différents états depuis la naissance jusqu'à la 3 mois inclusivement; et par les questions que j'ai faites, en différentes fois, et à diverses personnes, j'ai appris ce qui suit.

On prend soin de tirer la graine des endroits où l'on sait que les vers ont les mieux réussi. La graine communément 30 ou 40 *sous* l'once, il y a des années où elle est plus chère.

On l'a fait éclore dans des sachets ou dans des petites boîtes plates garnies de coton, que les femmes mettent dans leur sein, ou (ce qui se fait plus communément) (15) sous le matelas d'un lit où l'on couche. Au bout de 7 ou 8 jours au plus, on voit naître les vers.

On met la graine à éclore au commencement de mai, à moins que la saison ne soit froide et tardive: et la règle la plus sûre est d'examiner en quel état sont les mûriers, et s'ils sont assez avancés pour donner la nourriture aux vers à mesure qu'ils croîtront.

Pendant les trois premières semaines ces animaux ne font pas une grande consommation, mais dans les derniers 5 ou 6 jours, ils mangent prodigieusement on doit s'arranger là-dessus.

Dès que les vers sont nés on les tient dans des boîtes plates, ou dans des corbeilles d'un tissu bien serré avec quelques feuilles tendres de mûriers, que l'on a soin de renouveler quand on voit qu'ils en manquent. On les tient dans un endroit où il ne fasse n'y trop froid n'y trop chaud, hors des insectes, des oiseaux, des poules, des fourmis, et l'on a soin qu'ils soient propres, et éloignés des odeurs trop fortes.³⁰

(15v) À mesure que les vers grossissent il faut les étendre, dans de plus grandes boîtes, ou dans des paniers plus larges et pour les transporter, on leur donne de nouvelles feuilles auxquelles ils s'attachent d'abord et on les enlève ainsi.

Pendant leurs maladies, les vers ne mangent point; et il ne faut pas les tourmenter, mais comme les uns s'éveillent plus tôt que les autres, on a soin de les enlever à mesure qu'ils s'éveillent pour leur donner à manger sur les clayons où on les transpose.

Ceux qui ont une grande quantité de vers et qui n'ont pas de quoi les changer de cette manière, les soignent attentivement et en donnant par ci par là quelques feuilles à ceux qui sont éveillés, ils prennent garde de couvrir et d'enfermer dans le fumier et dans les excréments ceux qui sont encore immobiles.

On va cueillir la feuille le soir ou le matin après que le soleil a dissipé l'humidité, on la tient sèchement, et l'on prend ses précautions pour en avoir (16) de toute cueilli, quand on voit qu'il doit pleuvoir.

Si l'on est surpris, et qu'on soit obligé de cueillir la feuille mouillée, il faut la faire sécher, avant que de la donner aux vers.

Dans une disette pressante de feuilles de mûriers, on empêche les vers de mourir en leur donnant des feuilles de laitues, ou d'ormeau; mais avec de telles nourriture. Si cela durait, ils ne feraient que de très mauvaise soie.

Le 18 mai

³⁰ Toutes les odeurs fortes ne nuisent point aux vers à soie; j'en ai vu dans des maisons où il y fumait beaucoup, et l'on m'a dit que plusieurs faisaient fumer du vinaigre par un fer rouge, pour les ranimer quand ils étaient languissants.

Le dimanche, je vins à Turin pour dîner et sur le soir j'allai faire visite à S. E. M. le Cardinal de Lances, qui m'entretint longtemps des expériences électricité qu'il avait vues à Boulogne dans la maison de M. Verratti.

S. E. me conta l'histoire de son valet de chambre, qui disait avoir été fortement purgé par M. Bianchi, qui l'avait électrisé avec la scammonée. Sur l'article des odeurs transmises, S. E. me dit qu'elle n'avait vu aucune preuve suffisante de ce phénomène; (16v) M. le Cardinal ajouta, qu'étant allé chez M. Verratti et Mme. Laura Bassi, son épouse, pour voir électriser une jeune fille qui avait les pâles couleurs, par ce qu'on lui avait assuré que l'électrisation changeait tout à coup le teint de cette fille; il ne vit aucun effet semblable et qu'ayant dit à M. Verratti qu'il ne voyait point de changement au visage de cette fille, on lui avait répondu « Mgr, c'est que nous ne pouvons pas en votre présence l'électriser comme il faudrait qu'elle le fût ».

Le même jour je fis aussi une visite à S. A. M. le marquis de Suze; et je remis à M. le chevalier de Vittier, la paire de lunettes dont Mme. la Comtesse de Montjardin m'avait chargé.

Le 19 mai

Le lundi matin, j'allai faire visite à M. l'abbé Pagini bibliothécaire du Roi, qui me fit voir chez lui le catalogue que l'on imprime actuellement des livres de la bibliothèque et des manuscrits, dont il y a un grand nombre.

(17) M. l'abbé Pagini m'accompagna ensuite à l'université, où il me fit voir la bibliothèque, et un cabinet de curiosités antiques, où il y a de belles choses; entre autres, une inscription sur marbre par laquelle il paraît que le village nommé Monteo, situé à 6 milles de Turin au nord-est, est situé à l'endroit où était autrefois la Ville d'Industrie.

Ensuite, je vis un fort beau trépied bien conservé, que l'on a trouvé au même endroit.

Une grande quantité de médailles dont plusieurs sont très rares, etc.

L'après-midi, j'allai voir M. de S^{ta} Victoria, premier président du Sénat, qui me montra 96 médailles d'or nouvellement trouvée dans le Canaveson, au bord d'un torrent; Il y a déjà quelque temps qu'on en trouve de pareilles au même endroit quand le torrent a été débordé: 52 de ces médailles les moins anciennes étaient du temps de Justin et de Justinien.³¹

Le 20 mai

(17v) Le mardi matin, j'allai voir l'atelier de sculpture; M. Martinez qui en est le chef, me montra plusieurs ouvrages de sa façon; des tables d'une très grande beauté, du marbre gris de vaudier, les 4 saisons figures plus grandes que nature en marbre blanc du même lieu, des grands médaillons dont les bas-reliefs sont fort beaux, et un crucifix dont la croix est du marbre gris et le Christ et le serpent qui est au pied, du marbre blanc ce dernier marbre est sonnante, transparent, et prend le poli de la porcelaine.

Je vis encore diverses pièces faites avec le marbre qu'on appelle alabâtre de buse; et différents morceaux ébauchés.

L'après-midi, je visitai l'atelier de M. La Datte, Piémontais qui a travaillé longtemps à Paris, et qui est actuellement occupé à faire les figures des bassins pour les eaux qu'on se (18)

³¹ L'orfèvre qui a reçu les médailles assure que les paysans du lieu, lui en ont déjà vendu plusieurs fois, mais qu'il n'en a jamais autant vu en une seule fois.

prépare de conduire au jardin du Roi: il a aussi un atelier d'orfèvrerie où l'on travaille actuellement les grandes plaques d'argent qu'on doit placer dans la galerie neuve.

Le 21 mai

Le mercredi matin, Le P. Garo fit apporter dans une salle basse à côté de l'appartement que j'occupai chez M. le Marquis d'Ormea, sa mach. Electr. qui est semblable à celle qui est décrite dans mon essai; avec trois globes de verre, tous montés, et nous préparâmes tout ce qui était nécessaire pour répéter les expériences des purgations.

L'après-midi sur les 4 heures M. Bianchi se rendit à la maison et apporta deux morceaux de scammonée et un morceau de gomme gutte on m'électrisa d'abord tenant en ma main un morceau de scammonée gros comme le poing, et cela pendant 15 minutes sans interruption.

(18v) Après moi, l'on électrisa de même un jeune homme de 22 ans d'une complexion assez délicate, qui était à mon service.

Ensuite une fille de 16 à 17 ans d'une complexion aussi délicate.

Après cela on fit la même épreuve sur le R. p. Becaria, professeur de l'université âgé d'environ 35 ans, et d'un tempérament sec et bilieux.

On électrisa encore un aide de cuisine de la maison, âgé de 24 ans en lui faisant tenir la scammonée dans la main, pendant le même temps, c'est-à-dire 15 minutes consécutives.

Enfin l'on fit la même chose sur un domestique, homme robuste âgé d'environ 40 ans.

Et tout cela se passa en présence de MM. Bianchi, le p. Becaria, le P. Garo, Verne, chirurgien, Schera, médecin, et l'abbé Porta, etc.

De toutes ces personnes électrisées que l'on interrogea 24 heures après, aucune (19) ne fut purgée et ne ressentit de douleur dans les entrailles.

Excepté le jeune homme de 22 ans, qui a dit avoir été deux fois au scellé avec quelque gargouillement dans le ventre. Ce jeune homme a ajouté depuis, que sa femme avait été purgée aussi, parce que ce jour-là il avait été couché avec elle.

Et le cuisinier qui eut une évacuation copieuse et sans douleur. Cet homme a avoué depuis qu'il y avait 8 jours qu'il prenait des bouillons à la chicorée pour des indispositions particulières qu'il avait.

Et le père Becaria a dit qu'il n'avait rien senti d'extraordinaire, mais que seulement il avait été deux fois à la scelle au lieu d'une qui était son ordinaire, mais que les matières qu'il avait rendues étaient d'une consistance à lui faire croire que c'était un effet du hasard et non de l'électricité.

Le 22 mai

(19v) Le jeudi, je me fis encore électriser pendant 15 minutes tenant dans ma main un gros morceau de scammonée. La même épreuve fut faite ensuite, par le méd Sherra, le Marquis Sirié, M. Verne, M. l'abbé porta, le précepteur de MM. d'Ormea, celui de MM. d'Ossa, les uns avec la scammonée, les autres avec la gomme gutto, et tous pendant 15 minutes au moins, et avec une électricité passablement forte.

De toutes ces personnes aucune ne ressentit de douleur dans le ventre seulement le précepteur de MM. d'Ormea dit qu'il avait rendu par en bas quelques vents plus que son ordinaire, et qu'il lui semblait aussi avoir un peu plus uriné.

Le 23 mai

Le vendredi, l'électricité étant plus forte que les jours précédents, on électrisa à l'ordinaire et avec un morceau de scammonée neuve, odorante et qui pesait 4 onces, M. le Marquis d'Ormea, le médecin Alléon, le précepteur de MM. d'Ormea, et celui de MM. Doza, avec deux autres (20) personnes, aucun ne fut purgé, et ne ressentit de douleurs dans le ventre.

Le même jour on appliqua sur le canon de fer qui recevait du globe l'électrique pour la conduire à la chaîne, un linge enduit de baume de Pérou; et de toutes les personnes qui approchèrent le nez de l'autre extrémité de la chaîne, où il y avait une boule de fer, aucune ne sentit l'odeur de ce baume.

Le 24 mai

Le samedi au matin j'allai à la vénerie, et je remarquai le long de la route, que l'on coupait déjà les branches de plusieurs mûriers, dont la feuille avait été cueillie; c'est une façon qu'on donne aux grands arbres tous les 4 ans.

On avait aussi coupé des foins que l'on fanait, et qu'on allait enlever; l'odeur de ce foin était bien forte et se faisait sentir de fort loin.

Dans ce pays-ci le foin coupé demeure à peine 24 heures sur le près, s'il fait beau temps, on l'emporte, et ce n'est pas l'usage (20v) de le bottelet.

On entasse le foin nouveau dans des granges, et au lieu de le tirer par brassée quand on en a besoin, on le coupe carrément avec une espèce de bêche qui est tranchante; et on le vend de même à la toise.

Le 25 mai

Le dimanche, jour de la Pentecôte on me fit remarquer à dîner que, parmi les entrées, on avait servi une espèce de légume qui ressemble à des poix carrées, et qu'on nomme *ciceri*, c'est la coutume d'en donner ce jour-là, je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas, par nouveauté, car les *ciceri* que l'on sert alors, sont de l'année précédente; les nouveaux ne viennent que 2 mois après. Cela est assez bon, mais il faut qu'on ait soin d'en ôter l'écorce, qui est fort dure.

Le 26 mai

Le lundi, pendant la messe du Roi une petite fille qui avait une forte jolie voix chanta un récit qui fut accompagné de l'orgue par son frère, qui était aussi un enfant: et l'un et l'autre s'en acquittèrent fort bien.

(21) L'après-dîner je sortis pour aller voir les vers à soie, et je trouvai les rues pleines de monde, et de chaises et autres voitures, et l'on me dit que le concours était occasionné par une dévotion populaire en l'honneur de St. Pancrace, qui a son église à un ou deux milles plus loin que la vénerie.

Je trouvai beaucoup des vers que j'avais vus précédemment dans leur dernière mue, et d'autres qui en étaient déjà quitté.

Ils étaient tous sur des grandes tablettes de planches, placées horizontalement les unes au-dessus des autres, ayant entre elles environ 15 pouces de distance, et soutenues par quatre piliers montants. Chacune de ces tablettes peut avoir 9 pieds de long sur 4 de large, et le tout est placé de façon qu'on peut tourner tout autour pour soigner plus commodément les vers qui sont dessus.

(21v) Je fis plusieurs questions, sur le danger des odeurs fortes, sur la nécessité de nettoyer souvent les vers, sur l'attention qu'on devait avoir de les tenir dans des chambres, dont les fenêtres fussent *exposées* de certaines façons; et par les réponses et ce que je vis en plusieurs endroits je compris que le mieux et le plus sûr était de tenir ces animaux proprement loin des mauvaises odeurs, dans des chambres un peu grandes, et dont l'air put se renouveler au besoin, mais que les attentions ne devaient pas être portées jusqu'au scrupule; le plus souvent j'ai trouvé les vers à soie établis dans des chambres basses de paysan fort obscures, assez malpropres, ou l'on couchait, ou l'on faisait la cuisine, et presque toujours le soin de ces animaux confiés à quelque servante qui n'y entendait pas tant de finesse.

Cependant il y a des années ou les (22) vers à soie ne réussissent pas bien, ce sont celles qui sont pluvieuses et froides, ou fort orageuses. Non seulement parce que les animaux souffrent de l'intempérie, mais encore parce que souvent le mauvais temps gâte la feuille de mûrier, et en altère la qualité.

J'ai vu aussi faire du feu dans les chambres, pour corriger le froid surtout pendant la nuit; et comme le plus souvent les lieux n'avaient ni portes bien closes, ni de vitre aux fenêtres, on y suppléait avec des couvertures que l'on y attachait, pour empêcher le vent ou l'humidité de pénétrer.

Le 27 mai

Le mardi, le Roi et toute la famille royale allaient passer la journée à Pianezze et je vins à Turin avec M. le médecin Rezia.

Je remarquai sur toute la route, que l'on cueillait abondamment la feuille des mûriers dans des grands sacs dont l'ouverture était garnie d'un cerceau de bois (22v) et d'un crochet pour les suspendre dans les arbres.

J'observai encore que les mûriers sauvages avaient encore la feuille peu avancée, tandis que les autres en avaient de fort larges, et en grande quantité.

Enfin plusieurs paysans que je questionnai, m'apprirent que l'on taillait les mûriers tous les 4 ans une fois, afin que les branches fussent toujours d'une médiocre grosseur et bien nourries.

Le 28 mai

Le mercredi, j'allai voir quelques bourgeois qui ont des biens de campagne et j'appris d'eux ce qui suit.

Dans tout le Piedmont il n'y a point de propriétaire qui n'ait des mûriers sur son fond: c'est un des meilleurs biens qu'on puisse avoir. La plupart de ceux qui en ont eu abandonnent la feuille a des paysans qui entreprennent d'élever des vers à soie, ils leur fournissent encore (23) la moitié de la graine, et ils reçoivent en paiement la moitié des cocons; ou bien ils louent leurs mûriers tant par année.

Ou bien enfin ils se réservent le soin de faire cueillir la feuille, et de l'envoyer vendre par sachet les jours de marché, comme on y vend des herbes et des légumes; un sachet de feuilles du poids de trois rubs se vend au moins 20 *sous*.

C'est au propriétaire à prendre soin de la culture de ses mûriers, ce qui consiste principalement à les faire tailler de 4 années une; c'est-à-dire qu'on les laisse 3 ans sans y rien faire, et la 4^e année on coupe toutes les branches qui ne sont pas trop grosses, de sorte que l'année suivante, ils sont (comme on dit) en vergettes: l'année d'après ces branches simples en

produisent d'autres, et celles-ci encore d'autres les années qui suivent, ce qui fait une tête évasée dont le bois n'a jamais plus de 4 ans.

(23v) Celui qui a des cocons, de quelque manière que ce soit, en est absolument le maître; il peut les vendre comme il veut, ou tirer sa soie lui-même sans prendre congé de personne; pourvu cependant qu'il n'ait que deux ou trois bassins.

Car s'il en a davantage, il est assujéti au règlement des filatures, qui veut qu'on aille déclarer à un officier préposé la quantité et la qualité de soie que l'on a dessein de faire: parce que le gouvernement est bien aisé de savoir à quoi monte tous les ans cette partie du commerce, et connaître où sont les filatures, pour que les inspecteurs puissent y aller faire observer les règles.

Les courtiers ou commis des filatures vont acheter les cocons dans les marchés des campagnes, ou chez les paysans mêmes, où ils savent qu'on élève des vers. Ils donnent ordinairement un certain prix (24) à compte, et se réservent à payer le reste, après la récolte générale, suivant le prix qui se règle entre eux.

D'autres fois aussi le propriétaire des cocons exige qu'on les achète à fort fait et le marché se conclut définitivement.

Jusqu'à la Saint Jean on achète les cocons sans craindre qu'ils aient été trop gardés; mais après cela le commis à qui l'on présente une partie de cocons en ouvre plusieurs, pour voir en quel état est l'animal, et s'il n'est pas tout prêt à sortir.

Toutes choses égales d'ailleurs une partie de cocons est d'autant plus prisée qu'il y en a des blancs en plus grand nombre.

Comme on achète des cocons au poids, on estime davantage ceux qui ont le plus de soie, ce sont ordinairement les plus durs, et ceux dans lesquels on sent balloter le vers qui a péri et qui s'est desséché après avoir fini son ouvrage.

(24v) Dans les années moyennes les cocons se vendent environ 25 *livres*³² de Piedmont le rub. Et un rub de cocons de bonne espèce donne environ 27 onces de soie filée, sans compter la filoselle, etc., et la soie se vend depuis onze jusqu'à 13 *livres* le livre de 12 onces.

Le 29 mai

Le jeudi après-midi par un temps serein et passablement chaud, M. Bianchi nous électrisa chez lui au nombre de 14, chacun pendant 7 ou 8 minutes tenant dans sa main un morceau de scammonée. De ce nombre furent M. le Marquis d'Ormea, le Marquis de Sirié, le Comte Ferrero, le p. Becaria, le p. Garo, le médecin Alléon, le Sr. Verne, le médecin Schera, la jeune Savoyarde, l'abbé Porta, le précepteur des MM. d'Ormea, celui de MM. Doza, M. Tignola, lieutenant d'artillerie, et moi. J'interrogeai le dimanche au soir toutes ces personnes, aucune d'entre elles n'avait souffert le moindre dérangement.

Le jeudi au soir je retournai à la vénerie.

Le 30 mai

(25) Le vendredi, l'après-dîner j'allai avec un homme qui est fort au fait des soieries et des usages du pays, visiter plusieurs cassines où je vis de vers à soie en différents états, et où j'appris les mêmes choses que ci-dessus.

³² Ces évaluations sont un peu fortes; voyez la suite du journal.

Dans les conversations que j'eus avec cet homme tant en allant qu'en venant, je sus ce qui suit.

Quantités de gens qui ne sont point négociants de profession à Turin et ailleurs, dans le temps qu'on se dispose à faire la récolte des cocons, se mettent de moitié, de quart, etc. pour les fonds qu'un maître de filature doit employer à acheter des cocons; on tire la soie, ce qui dure deux mois et demi ou trois mois,³³ et quand cela est fait on vend la soie au négociant qui doit la faire mouliner, et toutes dépenses déduites dans lesquelles on comprend jusqu'au loyer de la filature et des ustensiles qui y sont nécessaires, on partage le produit, assez souvent, quand on sait vendre à propos, (25v) le profit se trouve de 11 ou 12 pour cent.

Un inspecteur accompagné d'un greffier tous deux autorisés par le consulat, vont visiter les filatures, se font représenter la soie, et examinent, si elle est tirée au nombre des cocons qu'il faut pour la qualité qu'on a déclaré vouloir faire, si les aspes sont des dimensions prescrites, et surtout si la fileuse n'a point coupé la soie en la débouillant avec la pointe d'une épingle (ce qui est défendu sous peine d'être fouetté par main du bourreau). Et ces officiers en cas de contravention sont en droit d'appeler le juge du lieu, et de faire condamner le maître de filature à une certaine amande; ces amendes et les droits de visites qui doivent être payés sont appliqués pour faire un fond pour certains dépenses.³⁴

Ces sortes de visites ont été un peu négligées surtout pendant la guerre et quand elles se font, c'est presque uniquement, pour percevoir le droit de la (26) visite qui est taxée.

L'origine de cette police vient, de ce que les négociants représentèrent au Roi Victor que pour donner aux soies de Piedmont une grande réputation ou pour soutenir celle qu'elles avaient, il fallait imposer des peines rigoureuses à ceux qui fileraient des soies de mauvaises conditions; ces représentations produisaient un règlement imprimé, que l'on a peine à trouver maintenant; et les politiques de ce pays croient assez raisonnablement, qu'on a mal fait de publier toutes ces règles; que cela n'a fait qu'instruire l'étranger de la manière dont on mène la soierie, et que cela gênait infiniment les filateurs qui sont assez retenus par la crainte de ne pas bien vendre leur marchandise s'ils la font mal.

On dit encore, et il y a de l'apparence, que les négociants, ne sollicitèrent ces règlements rigoureux, que pour effrayer ceux qui auraient voulu entreprendre (26v) de filer, et par là se réserver cette partie du Commerce où il y a à gagner, comme on l'a vu précédemment.

Il est bien vrai qu'il y a certaines provinces de Piedmont dont la soie est plus estimée et que le négociant achète un peu plus chère:³⁵ mais dans chaque filature on a amassé des cocons de différents endroits; on mêle tous ensemble ceux qui sont bons à filer, sans distinguer ni séparer les cocons de collines, d'avec ceux des plaines.

Le filateur est ordinairement un homme établi à la campagne. Il trouve son profit à faire à moitié avec quelqu'un qui lui donne de l'argent à employer par ce qu'il prend pour son contingent les avance des frais, et ordinairement il a peu d'argent à déboursier pour cela. Comme il a d'autres denrées à vendre dans le courant de l'année, il les vend un peu plus cher au paysan à qui il fait crédit, et au temps d'exploiter les cocons (27) paysan s'acquitte, en envoyant en journée chez lui sa femme, sa fille pour filer; ou même en lui donnant une partie des cocons qu'il a élevés: ou bien en lui charriant son bois, son charbon, etc. Les fileuses ne travaillent point à leurs pièces, mais à

³³ Quand il y a par exemple, 1200 à 1300 rubs de cocons, et qu'on fait travailler 40 bassines.

³⁴ Ceci a été supprimé cette année 1749. On y a supplié par un règlement plus doux.

³⁵ Telle est par exemple celle de l'Astesan, du bas Montferat, etc.

la journée, on les surveille pour voir, si elles s'acquittent bien de leur ouvrage; elles reçoivent les cocons au poids, et rendent de même la soie et la filoselle, ou bourre.

On leur défend expressément et sous des peines rigoureuses d'employer autre chose que les doigts pour nettoyer le fil de soie, qui monte à l'aspe, quand il y a quelque bourre; parce que, si l'on se servait de la pointe d'une épingle ou d'une aiguille, on ne manquerait pas d'endommager le fil, qui est alors très tendre, et de tels fils au moulin se cassent, et causent beaucoup de déchet.

Le particulier qui fait aller chez lui une ou deux bassines pour tirer la soie (27v) des cocons qu'il a faits chez lui, peut bien tirer sa soie grosse, c'est-à-dire à grand nombre de cocons, il y gagnera du temps³⁶ à la vérité, mais cette soie ne sera jamais vendue aussi chère, que d'autres qui serait filée plus fine: et comme la liberté qu'on laisse sur cela, est retenue par cette considération, et que l'abus qu'on en paraît faire ne peut jamais tomber que sur une petite quantité en comparaison de ce qui se fait dans les filatures en règle; on ne s'est point mis en peine de gêner le particulier, qui n'a qu'une bassine ou deux; il faut des soies grosses pour les trames, et pour les galons.

Le fabricant employé pour le galon non seulement de la soie qui soit grosse et de la moindre qualité, mais autant qu'il peut aussi, celle qui a le plus de densité, car il vend le gallon au poids et la soie coûte beaucoup moins que le métal avec lequel elle entre dans la fabrique.

Le 31 mai

(28) Le samedi, j'allai me promener avec M. le chevalier Protto, gentilhomme sicilien, qui est fort au fait de la soierie de son pays. Voici ce que j'ai appris de lui.

En Sicile on laisse la graine des vers à soie éclore naturellement, par la seule chaleur du climat; on place les vers qui sont nouvellement éclos sur des clayons de roseaux secs, et l'on a soin de les étendre plus qu'on ne le fait en Piedmont.

En Sicile non plus qu'en Piedmont on ne porte point le soin des vers jusqu'au scrupule. Les paysans n'ont sur cela qu'une attention assez médiocre; on se garde cependant de l'odeur du foin nouveau; et l'on ferme fenêtres et portes quand il fait du tonnerre de la pluie, ou du vent; on tient les vers dans une médiocre obscurité.

Les mûriers de Sicile sont de l'espèce de ceux que nous nommons domestiques, la feuille en est plus grande, plus épaisse; aussi les vers de ce pays-là sont communément plus gros, et font aussi de la soie plus grosse.

(28v) M. le chevalier Protto m'a offert ses services pour du vin de Syracuse de la meilleure qualité, qui arrivait droit à Marseille. Ce vin ne revient pas à Turin à plus de 25 *sous* la bouteille de Paris; et il faut qu'on le transporte de Nice à Turin; il ne reviendra pas beaucoup plus cher rendu à Paris.

Le même jour j'allai visiter les bassines de M. Gioanetti, j'en fis lever plusieurs pour en changer la construction, et faire en sorte que la suie ne soit étape plus entre la cuvette et les parois du fourneau à l'endroit qui va joindre la cheminée. Le soir je vins coucher à Turin.

Le 1^{er} juin

³⁶ Et du bois et de la façon

Le dimanche, jour de la Trinité, après-midi j'allai me promener au jardin du Roi avec M. Gioanetti après avoir entendu les orgues de St. Philippe de Néri dont les jeux sont parfaitement beaux et fort estimés.

Je pris de M. Gioanetti quelques instructions sur ce que j'avais à voir dans l'Astesan et je m'arrangeai le soir avec M. le Comte (29) de St. Marsan pour partir le lendemain à 8 heures du matin.³⁷

Le 2 juin

Le lundi, le p. Garo, M. de St. Marsan et moi, nous allâmes dîner à Asti: c'est une assez grande ville, mais mal peuplée, il y a une belle église, c'était autrefois le siège du commerce de ce pays, on y voit encore un ancien bâtiment où il y avait différents comptoirs.

L'après-midi nous allâmes passer le Tanaro au-dessous de Montgardin et de Vola. Nous passâmes sur une espèce de becque, formé de deux bateaux sur lesquels on a fait un plancher sans aucuns bords; il y a une corde tendue et soutenue en l'air sur des piquets, pour guider les passeurs. Je promis à M. le Comte un petit modèle des becques de France.

Nous arrivâmes de bonne heure le soir à Constiole, où nous couchâmes; le château est assez beau, les jardins en terrasses, et quoi qu'il soit assez élevé, il n'y a qu'une échappée de vue par une gorge de collines (29v) du côté d'Asti.

Constiole a 5 ou 6000 âmes, et l'on y fait un commerce considérable de soie mais tout cela se fait dans les cassines, et les bourgeois, qui sont aux environs de l'église paroissiale ne font rien.

On me fit voir l'atelier d'un homme du lieu qui fait des faux marbres avec le gypse dans lequel il mêle des couleurs; cet homme est fort entendu et il imite parfaitement bien les différents marbres, par les couleurs, et par le poli mais son ouvrage est trop cher dans un pays où l'on ne manque pas de marbre véritable.

Le 3 juin

Le mardi, toute la journée je visitai les vers à soies et les mûriers du lieu et des environs, et j'eus de longues conversations avec un homme d'affaires de M. le Comte de St. Marsan; cet homme depuis 60 ans fait valoir la terre, et fait élever et cultiver les mûriers. Voici ce qu'il me dit, en substance.

(30) La graine des mûriers se prend du fruit même des mûriers blancs, entés; on laisse extrêmement mûrir le fruit aux arbres, auxquels on n'ôte point la feuille: car quand on leur ôte la feuille le fruit ne mûrit point.

On lave le fruit dans l'eau pour avoir la graine que l'on met à sécher à l'air.

On sème cette graine à la fin d'août ou mieux encore au commencement du printemps, dans une terre bien remuée, point fumée nouvellement et en confusion comme de la salade.

On n'arrose ces jeunes plantes que le moins qu'il est possible, et seulement dans les temps de grandes sécheresses.

Un an ou deux après on met les jeunes plantes en pépinières dans une terre bien remuée, et par sillons distants de 8 ou 10 pouces l'un de l'autre, avec un intervalle de 15 pouces d'une plante à l'autre.

³⁷ Voyage dans l'Astesan

On met du fumier, mais on le recouvre de terre afin qu'il perde son premier feu avant que la racine puisse y attendre. Et l'on coupe la tige de la plante à rase de terre.

(30v) Pendant les 5 ou 6 années suivantes on a soin d'élaguer les petites branches qui croissent le long de la tige, et même celles d'en haut afin de former une tête. Le 7^e année on peut les mettre en pleine terre dans des trous dont la terre est bien préparée avec du fumier recouvert comme précédemment. On les ente ensuite par insertion avec l'espèce d'Espagne que l'on préfère aux autres.

Le ver aime mieux la feuille du sauvageon et il en vient de meilleur soie, mais le sauvageon donne une feuille plus petite, plus tardive, et plus difficile à cueillir.

La 12^e de jeunes mûriers prêt à mettre en pleine terre se vend assez communément 6 *livres* de Piedmont. On les plante très rarement en quinconce, mais le long de pièces de terre ensemencées.

Dans tout l'Astesan ces arbres sont fort gros, j'en ai vu beaucoup qui avait plus de deux pieds de diamètre. (31) Les forts arbres s'étêtent tous les 4 ans: les plus jeunes se taillent plus souvent afin que la tête se forme.

On préserve de la morsure des bêtes les jeunes arbres que l'on a mis en pleine terre, en enveloppant toute la tige avec un cordon de paille, ou de roseaux; les jeunes mûriers ne doivent point être mis dans une terre trop échauffée par le fumier, n'y trop souvent arrosée, ce n'est que quand ils sont fort qu'on peut les fumer de temps en temps.

Les vers à soie qui ont produit un rub de cocons ont mangé environ 5 sacs de feuilles, dont chacun pèse 3 rubs, et le sac de feuille se vend communément une livre de Piedmont.

Un rub de cocons se vend depuis 20 jusqu'à 26 *livres*.

Chacun vend ses cocons quand et comme il veut aux commis des filatures qui vont les recueillir dans les campagnes et qui les estiment suivant le prix le plus commun du marché voisin.

(31v) Jusqu'à la St. Jean il n'y a point à craindre que les cocons fleurissent; mais après ce terme les commis à qui on offre une partie de cocons, a soin d'en ouvrir quelques-uns, pour voir en quel état sont les chrysalides.

Les cocons des collines sont payés plus chers que les autres.

Un rub de cocons fait communément 24 onces de soie: une pareille quantité de ces cocons dont les vers sont desséchés (ce que l'on nomme calcinés dans le pays) en donne jusqu'à 32 et même davantage.

Quand un paysan prend la feuille du propriétaire des mûriers, il lui donne en paiement la moitié des cocons qu'il a fait.

S'il paie la feuille en argent, (ce qui est plus rare), il donne 1 *livres* pour un sachet de feuille pesant 3 rubs.

Un mûrier un peu fort, sur ce pied la vendrait jusqu'à 20 ou 25 *livres*, et même davantage, ce qui est un gros produit (32) dans un pays où la consommation est presque assurée.

Depuis la 4^e maladie des vers jusqu'à ce qu'ils commencent à monter, il se passe 5 à 6 jours, pendant les 3 premiers desquels les vers mangent prodigieusement; alors les arbres sont chargés de paysans qui cueillent la feuille, et en 8 ou 10 jours de temps toute la campagne, qui était couverte de ces arbres verts, se dépouille et ressemble à un hiver.

Un mois après il revient de nouvelles feuilles aux arbres, et cela avait fait penser qu'on pourrait faire une seconde récolte de cocons, mais quand on ôte cette seconde feuille, l'arbre s'épuise et perit assez souvent: d'ailleurs il faudrait être sûr que l'automne dut être chaude.³⁸

³⁸ Voyez sur cela les articles de Florence.

Les conversations que j'eue avec ce même homme, me confirmèrent tout ce qui a été rapporté ci-dessus, et que j'omets ici.

(32v) Le même jour le père Garo et moi, nous montâmes à cheval pour aller coucher à Gouvon.

Le 4 juin

Le mercredi et les jours suivants, jusqu'au mardi, le 10 du mois, je m'appliquai à connaître Gouvon, et les lieux circonvoisins comme Castagnole, Neive, Barbaresco, Alba, Dian, Monti Sel, Guoiveire, Magnan, Castagni, St. Damian etc. et voici ce que j'ai appris de plus considérable.

Gouvon est une belle et grande terre³⁹ qui appartient depuis très longtemps à la famille de M. le Marquis de Breil. Le château est bien bâti, sur le haut d'une montagne tellement isolée, qu'on découvre à 20 mille à la ronde. Les jardins sont en terrasses et d'un bon goût. C'est l'ouvrage de M. le Marquis de Breil et de M. le Grand Prieur de Lombardie, son frère. M. le Marquis fait valoir sa terre et pour cela il a un homme d'affaire qui réside. Il a une très grande quantité de mûriers, des foins dans la plaine le long du Tanaro, beaucoup de vignes sur la colline.

(33) Tous les ans à la fin d'avril l'homme d'affaires fait peser 250 onces de graine de vers à soie, qu'il distribue ensuite à ceux qui prennent les mûriers à patrie: ces gens-là nourrissent les vers avec les mûriers appartenant aux seigneurs qui se trouvent dans le voisinage de chacun d'eux; et quand les cocons sont levés, chacun vend à l'homme d'affaire la moitié de sa récolte: sur laquelle on a prélevé la graine pour l'année suivante.

Il y a deux ou trois sortes d'infidélités à craindre de la part du paysan qui élève les vers, et que l'on a bien de la peine à empêcher.

1^e. Quand chacun a reçu sa partie de graine, il en ajoute toujours un peu pour augmenter la dose, et toutes ces petites additions clandestines, font qu'au lieu de 250 onces de vers qu'on croit avoir à alimenter, et pour lesquels on avait assez de mûriers, il s'en trouve 300 onces et peut-être plus, et quand (33v) se vient sur la fin de l'éducation la feuille manque, et on est obligé d'en aller acheter à grands frais dans la plaine.

2^e. Avant que de partager les cocons les femmes sous prétexte de quelques offrandes à la Vierge, à St. Antoine prélèvent toujours quelque chose et ces petites quantités multipliées⁴⁰ font un tort assez considérable au maître des mûriers.

De sorte que l'once de graine qui pourrait produire 3 ou 4 rubs de cocons ne pouvait jamais en avoir produit plus de 2 ou 2 ½.

Et puis il y a encore le chapitre des accidents que le paysan fait valoir tant qu'il peut à son profit.

Le rub de cocons se vend, prix courant 24, 25 ou 26 *livres*.

Et la livre de soie de 12 onces environ 12 ou 13 *livres*.

On dit que les mûriers sauvages donneraient plus de soie que ceux qui sont entés, mais on croit qu'elle serait plus grosse.

(34) Le vrai est que le mûrier enté à la feuille plus native, plus grande, plus facile à cueillir, voilà peut-être ce qui lui fait donner la préférence.

³⁹ Il y a 6000 habitants.

⁴⁰ Il est rare que l'on donne plus de 4 à 5 onces à un seul particulier, à cause de la place que cela demande; ainsi, il y a un grand nombre de parties, dans 250.

Le médecin de Gouvon qui a des mûriers dans l'Astesan et aux environs de Raconis, prétend, d'après une longue expérience, que les vers font beaucoup mieux à Gouvon et dans les environs, que dans le voisinage de Raconis, et que la soie y est plus belle.

Il m'a dit aussi que la soie des collines était plus estimée que celle de la plaine.

Le paysan ou le particulier qui tire sa soie lui-même, et qui n'a qu'une ou deux bassines, la tire à 7 ou 8 baves communément, et c'est ce qu'on nomme grosse soie, ou soie commune: l'épargne qu'il fait sur le bois, le temps, et la façon, l'emporte apparemment sur ce qu'il gagnerait de plus en la faisant plus fine.

D'autres personnes m'ont assuré qu'il n'était pas permis qu'aux maîtres de filatures, de filer de la soie fine. On m'a confirmé aussi, la règle des inspecteurs ou visiteurs: en ajoutant, que ce n'est (34v) plus qu'une formalité même assez négligée.

Le médecin a la longue expérience de quel j'avais assez de confiance, qu'on ne devait pas attendre plus de 24 onces de belle soie, d'un rub de cocons; excepté certaines années où ils vendent extraordinairement.

J'avais ouï dire que le grand bruit nuisait considérablement aux vers à soie. Cependant, le jour de la fête Dieu, je vis tirer à plusieurs reprises 12 ou 13 grosses boîtes, et c'est la coutume, dans tous les villages: ces boîtes se tiraient à la porte et aux fenêtres ouvertes d'une maison, où il y avait une belle partie de vers à soie, qui n'en souffrirent aucun mal, et les gens qui les soignaient ne s'en inquiétaient point; à la vérité ces vers n'étaient encore qu'entre la 3^e et 4^e maladie.

Pour faire de la graine on choisit une quantité suffisante⁴¹ de cocons moitié mâles moitié femelles, que l'on en file de manière de chapelet, ayant soin de ne percer que dans la soie pour ne point blesser (35) la chrysalide.

Les cocons femelles sont plus gros et aussi gros par un bout que par l'autre; les mâles, sont plus petits et ont la forme d'un œuf.

On éteint un drap ou une nappe contre la muraille de la chambre, et l'on en retrousse un peu le bas, avec quelques épingles mises de loin en loin; on attache les chapelets contre de draps, et les papillons en sortant, se tiennent à la toile, se cherchent et s'accouplent d'eux-mêmes.

Quand les mâles ont été en couple d'heures attachés aux femelles, on les en sépare afin qu'elles puissent faire leurs œufs librement, et ces œufs s'attachent à la toile, à la réservent de quelques-uns qui tombent dans les plis de la toile.

Quand les œufs ont été ainsi déposés, on roule ou l'on plie, la toile, et on la garde ainsi dans un lieu sec et frais, à couvert des insectes jusqu'au printemps prochain; ou bien on la détache de la manière suivante.

(35v) Les uns sans façon trempent la toile en plein dans un seau plein d'eau qui ne soit n'y chaude n'y trop froide, et ensuite ils détachent les œufs doucement avec un couteau dont le taillant n'est pas trop vif; ils les laissent sécher ensuite à l'ombre, et les gardent dans des boîtes qu'ils tiennent dans quelque armoire, au sec et au frais.

D'autres mouillent la toile à l'envers et seulement par aspersion, et le reste comme il vient d'être dit.

Barbaresco est l'endroit où l'on était le premier moulin pour organsiner la soie;⁴² comme ce lieu est fort élevé et qu'il n'y a pas d'eau, ce moulin allait à force de bras.

⁴¹ Une livre de cocons choisis donne une once de graine ou à peu près.

⁴² Ce fut le Comte Galeans, originaire de Boulogne, et dont la famille est à présent établie à Turin. Les Boulonnais lui en ont su très mauvais gré.

Dans tous les lieux de l'Astesan par lesquels j'ai passé, j'ai remarqué que le terrain est une glaise légère blanchâtre, à peu près comme celle qui a été préparée pour la poterie ou la fayence, de sorte qu'à la moindre pluie les chemins sont impraticables. (36) On ne battit qu'en briques dans le pays, et pour en avoir, il n'est besoin que de faire un trou au premier endroit et de détremper la terre avec un peu d'eau, sans autre préparation. On n'est embarrassé que du bois pour la cuire, car il y en a peu dans le pays; et le plus souvent les paysans bâtissent pour eux avec des briques qui ne sont que durcies au soleil.

Comme il n'y a pas de chaux pourtant ceux qui n'ont pas moyen d'en faire venir, bâtissent avec de la boue des chemins, ou de la terre détrempée qui leur sert de mortier.

Si l'on fouille la terre à 15 pieds de profondeur, et quelquefois beaucoup moins, on trouve une pierre bise et très serrée, qui est très dure, et qui m'a paru n'être qu'une glaise durcie, si cette pierre est employée sur le champ et recouverte, elle subsiste, mais si elle reste à l'air, elle se dissout et se convertit en poussière.

(36v) Dans toute cette province il y a peu de poisson; on y sert assez souvent des grenouilles accommodées comme en France. Les gens qui les pêchent ne les tirent pas des fossés avec des paniers attachés à des perches; mais ils les prennent à la ligne, à cela près qu'au lieu d'une on ne met au bout du fil, qu'une peau de grenouille, nouvellement écorchée dont on fait un petit paquet, et le pêcheur se tenant un peu à l'écart pour n'être point aperçu, fait venir à fleur d'eau le bout de sa ligne et quand il s'aperçoit que la grenouille a mordu, il l'enlève hors de l'eau et la prend à la main, car elle ne quitte point prise.

Les vins sont fort bons dans l'Astesan mais il n'y a pas de débit. La cassine de St. Calos, par exemple, dans les bonnes années produit 50 voitures de vins de 12 brindes⁴³ chacune, M. le Marquis de Breil m'a assuré que cela ne lui valait pas 1500 *livres*.

(37) Dans différents endroits de la même province, j'ai trouvé la terre plus rouge qu'à Gouvon et aux environs mais l'ayant maniée, et détrempée avec de l'eau, j'ai toujours reconnu qu'elle était grasse et de la nature de la glaise.

Les tuiles de ce pays sont toutes fort rouges, et en forme de gaufres.⁴⁴

À Coustiole et à Centiers on fait de la chaux bise et forte d'une pierre que l'on trouve en fouillant la terre quelques fois très profondément; on se détermine à la chercher quand on en aperçoit des fragments à la superficie, et l'on ne s'y trompe guère. Cette chaux n'est pas si forte que celle de Supergue. On la mêle, pour bâtir, avec le sable du Tanaro, comme on emploie celle de Supergue avec le sable de la Douare. Ces deux sables m'ont paru être un vrai gravier, qui ne laisse point de saleté aux mains quand on le manie.

(37v) On cultive encore dans l'Astesan du chanvre et du lin, en grande quantité, et le chanvre surtout, est le plus estimé de tout celui qu'on fait en Piedmont.

Le 10 juin

Le mardi matin le p. Garo et moi, nous partîmes de Gouvon à cheval et nous vînmes, par Canal, la Monta, Pralor et Poirin où nous fûmes obligés de rester jusqu'au lendemain à cause du torrent qui était débordé.

⁴³ La brinde est de 36 pintes, dans chacune est d'un 8^e ou à peu près plus grande que celle de Paris.

⁴⁴ C'est la même chose dans tout le Piedmont et comme ces tuiles ne tiennent que par leur propre poids, les tuiles n'y sont pas autant élevés qu'en France.

Depuis Gouvon jusqu'à la Monta avant et après avoir passé le Boulbo nous trouvâmes un pays bien gras et bien cultivé, une quantité prodigieuse de mûriers, et un grand nombre de paysans et de paysannes montés sur les arbres pour cueillir la feuille.

Parmi tous ces mûriers j'en vis beaucoup qui n'avaient pas été entés, et qui étaient très gros et très vieux, ce qui semble confirmer le dire de M. Gioanetti, qu'il y a 25 ans qu'on n'ente (38) pas les arbres.

J'observai aussi que dans les marchés des villages, il y avait beaucoup de sacs pleins de feuilles exposés en vente; et des ânes chargés de pareilles sacs, que des paysannes promenaient le long des rues, comme on promène les légumes ou les cerises à Paris.

À Poirin, j'entrai dans une chambre remplie d'étagères, qui contenaient les vers de 4 onces de graine; et comme ces vers commençaient à monter, on avait dressé sur chaque tablette un grand nombre de petites fascines de bruyères bien étalés par le haut, pour donner lieu aux vers d'y aller faire leurs cocons.

Comme il faisait froid, on avait fait du feu dans la cheminée, et l'on y avait brûlé le fumier des vers, ce qui faisait dans la chambre une odeur très forte et désagréable; cependant les vers allaient assez bien, et la servante à qui j'en parlai me dit que cela ne l'inquiétait point.

(38v) Cette femme était de Sétiné, dans l'Astesan, c'est un endroit où l'on élève une grande quantité de vers à soie, je lui fis une grande quantité de questions auxquelles elle se fit un plaisir de répondre, et tout ce qu'elle me dit se trouva très conforme à ce que j'avais appris dans mon voyage.

Le 11 juin

Le mercredi matin nous vînmes dîner à Turin, en passant par Tussare et par Montcaillé.

J'appris ce jour-là que pendant mon absence il avait fait à Turin et aux environs des orages en grande quantité, qu'il était tombé beaucoup de grêle, et l'on me fit remarquer que toutes les montagnes des environs étaient toutes couvertes de neige nouvelle, ce qui rendait le temps plus froid qu'il n'avait jamais été de mémoire d'homme en pareille saison. Le thermomètre exposé au nord ne passait pas 13 degrés dans la journée.

Le 12 juin

Le jeudi octave de la fête Dieu, j'allai voir passer la procession de la cathédrale qui est la seule ce jour-là qui porte le Saint Sacrement (39) dans les rues. Tous les ordres religieux y assistent, le sénat, et toutes les autres cours, l'université, et 5 ou 6 confréries d'hommes et de femmes, avec des habillements de toile de différentes couleurs, et le visage couvert d'une espèce de capuchon auquel il y a deux trous pour voir clair. Quand le Saint Sacrement sort et quand il rentre, il y a sur la place de l'église St. Jean, un bataillon sous les ormes qui fait une décharge de mousqueterie. Du reste la procession n'a rien de remarquable.

L'après-dîner à 3 heures je retournai à la vénerie, ou je restai jusqu'au 17, que toute la cour revint à Turin.

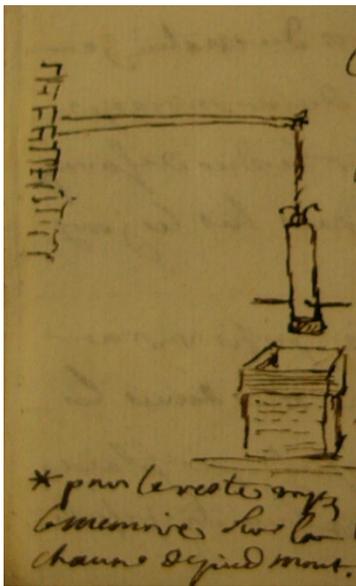
Le 13 juin

Le vendredi à 8 heures du matin je commençai à lire mes deux ouvrages ce que j'ai continué depuis tous les jours jusqu'au 22.

L'après-midi à 2 heures je fis voir à Mgr. le Duc de Chablais, à mesdames les Princesses les effets du microscope solaire, le roi et S. A. Royale voulurent bien être présents.

(39v) Dans le courant de l'après-midi je m'entretins avec un architecte qui dirigeait certaines opérations qu'on faisait à la vénerie et je sus de lui, et par les visites que je fis aux ateliers que ces beaux enduits si durables qu'on met sur les briques, et ornent si bien les bâtiments de ce pays-ci, se font 1^e avec de la chaux forte de Supergue que l'on mêle avec la sable de la Douare; 2^e et quand le 1^{er} enduit, que l'on laisse un peu brute, est séché, on achève avec de la chaux douce mêlée de marbre blanc pulvérisé et ces enduits sont beaux et luisants comme le blanc des Carmes si vantés à Paris.

Pour pulvériser le marbre, on se sert d'un pilon garni de fer par en bas et suspendu avec une corde a une longue gaule fixée par un bout dans une muraille et l'on met les morceaux qu'on veut piler sur une pierre dure et carrée entourée par en haut d'un rebord de planche; on passe cette poudre dans un tamis.⁴⁵



Le 14 juin

(40) Le samedi après-midi, j'allai voir le moulin à tabac qui est à la vénerie.

Le premier mobile de cette machine est une roue de moulin ordinaire, qu'une chute d'eau fait tourner.

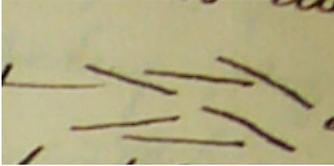
L'arbre de la roue prolongé dans le bâtiment porte un hérisson qui engraine une roue de chanvre, qui porte un autre arbre pareil au premier et chacun d'eux a environ 12 pieds de longueur.

Ces deux arbres sont garnis de mentonnets à différents endroits de leur circonférence et dans toute leur longueur, et chacun d'eux en tournant fait mouvoir 9 pilons rangés par trois et agissant dans trois baquets de bois fort épais et assemblés comme des petites cuvées; chacun de ces baquets a environ deux pieds de diamètre et autant de profondeur.

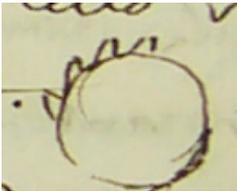
⁴⁵ Pour le reste voyez le mémoire sur la chaux de Piedmont.

Chaque pilon est une pièce de bois de 4 pouces d'écovissage et de 8 à 9 pieds de long, armé par en bas de deux plaques d'acier tranchant: chacune de ces plaques ou couteaux a bien 5 à 6 pouces de tranchant.

(40v) Les deux couteaux qui appartiennent au même pilon sont inclinés entre eux autrement que ceux des deux autres pilons du même baquet afin de hacher en deux sens le tabac en corde, que l'on met en morceaux dans ces baquets.

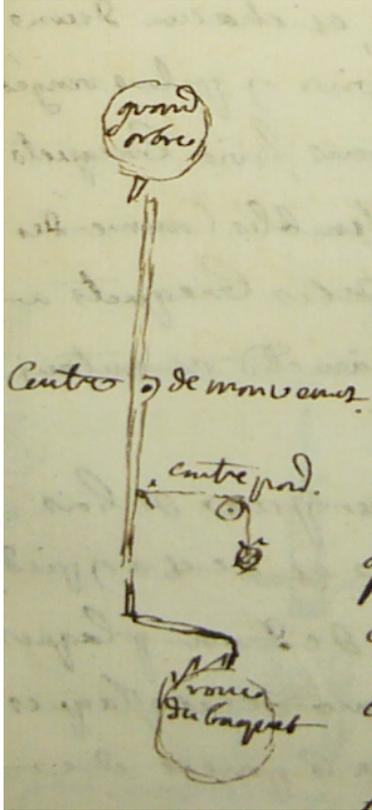


Outre cela, et dans les mêmes vues chaque baquet tourne lentement sur lui-même par le moyen d'une roue de fer attachée à son fond et qui l'engraine un peu. Cette roue a les dents faites en rochet et elle est menée par un levier à crochet que font agir des mentonnets du grand arbre.



Le tabac après avoir été haché un certain temps dans les baquets est porté dans une trémie d'où il tombe dans un buteur mis en mouvement par un renvoi qui vient d'un des deux arbres. Et le fond est encore remis dans les baquets pour être haché de nouveau.

Le buteur est tel que le tabac oui en sort ressemble à notre tabac râpé.



(41) Dans un autre atelier du même bâtiment, il y a des machines à broyer assez semblables à celles dont on se sert pour le cidre; c'est une grande moule de pierre dure qui roule verticalement dans une auge de pierre dure et fort unie: par ce moyen l'on broie et l'on réduit en une poussière très fine des feuilles de tabac que l'on a fait sécher dedans et sur des fours très grands, ou à la grande ardeur du soleil sur une aire faite exprès.

Ce tabac ainsi moulu, est ensuite buté mais plus fin que le précédent; il ressemble à de la vraie farine pour la finesse; on le porte ensuite à Turin, où il est mouillé et criblé, pour le former en graine; en le mouillant, on le parfume de quelque odeur.

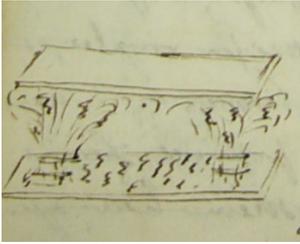
Tout ce tabac est du pays; il est cultivé à Millefleurs, ancienne maison royale, et aux environs, dans un terrain appartenant au Roi, et il reçoit ses premières façons dans des bâtiments du même lieu, qui (41v) appartiennent aussi au Roi. S. M. abandonnent les bâtiments et le terrain aux fermiers, qui font valoir cette ferme du tabac, et ils louent de M. le Comte Galeani la machine de la vénerie.

Le 15 juin

Le dimanche je visitai encore une grande partie des vers à soie que j'avais vus précédemment en différents états; et je les trouvai presque tous ayant passé la 4^e maladie et montant aux bruyères.

Ce n'est pas toujours des bruyères dont on se sert pour faire monter les vers à soie, les uns se servent de racines de chiendent ramassés dans la terre, les autres de branches de peupliers liées par petits fagots, mais on a toujours attention, que tout ce qu'on emploie soit sec, et sans odeur et que chaque petite fascine soit bien épanouie par en haut.

De sorte que les vers se trouvent comme sous des arcades formées par les fascines séparées l'une de l'autre de 7 à 8 pouces.



(42) Plusieurs m'ont dit que quand leurs vers étaient paresseux à monter, il leur réussissait bien de les animer, par l'odeur de quelque omelette chaude, ou de quelques saucisses grillées que l'on promenait par la chambre.

Comme tous les vers d'une même partie ne montent pas le même jour, il faut tâcher de séparer ceux qui continuent de manger, et qui montent plus tard; afin de lever en même temps tous les cocons d'un même âge, 10 à 12 jours après que le vers aura commencé son ouvrage.

Les gens qui ont élevé des vers à soie et qui voient arriver le temps où les vers vont cesser de manger, et monter aux bruyères, se pressent de vendre la feuille qui leur reste, ils la cueillent tous les jours et l'envoient au marché, ou la fait offrir à ceux qui en manquent.

Dans les endroits où le loyer des maisons est cher, les particuliers ne peuvent élever qu'une certaine quantité de vers, parce que (42v) cela prend de la place: la plupart des paysans, portent leur lit dans quelque grange ou grenier, et font leur pot au feu sous quelque hangar pour mettre leurs vers à soie dans leur chambre.

Les vers qui naissent d'une once de graine, si l'année est bonne, occupent pour être un peu à l'aise, 5 tablettes dont chacune doit avoir 9 pieds de long sur 4 ou 5 de large; et comme il faut pouvoir tourner autour, il est difficile d'en mettre deux dans une chambre ordinaire de paysan.

Plusieurs d'entre eux pour gagner de la place, font les étagères moins larges et les établissent tout autour de la chambre. De toutes les cassines, ou maisons que j'ai visitées j'ai vu rarement que dans une seule on eut fait éclore plus de 4 à 5 onces de grain: le plus souvent il n'y en avait qu'une ou deux.

Le 16 juin

Le roi avec la famille royale alla passer la journée à une maison qui est à 4 milles (43) au-delà de la lavande et de l'asture, et je profitai du temps, pour aller me promener dans la campagne, avec un maréchal des logis des gardes du corps qui était du pays, et qui en connaissait bien les usages.

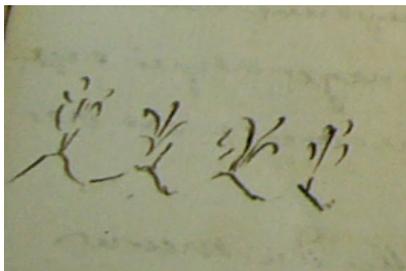
Avec le secours de cet interprète je fis grand nombre de questions, aux gens de la campagne que nous trouvâmes dans les champs, et bien des choses rapportées ci-dessus, me furent confirmées.

Je demandai à plusieurs paysannes, si elles étaient dans l'usage de tremper la graine dans du vin avant que de la mettre à éclore, et toutes me dirent qu'elles ne connaissaient pas cet usage, mais que quelques-unes d'entre elles, y jetaient de l'eau bénite. (Ceci n'est qu'une pratique de dévotion) que d'autres la trempaient dans l'eau pour séparer celle qui surnage et qui n'est pas bonne, mais qu'ordinairement on ne faisait ni l'un ni l'autre.

J'ai observé que la feuille du mûrier sauvage était bien moins avancée que (43v) celle du mûrier enté, et les paysans me dirent que sans cela, ils aimeraient autant la première que l'autre pour leurs vers.

On m'assura aussi qu'on ne faisait choix d'aucune espèce de mûrier pour nourrir les vers en certain âge, que l'on prenait indifféremment toute feuille nouvelle, mais que tout en allait mieux quand les mûriers allaient d'un pas égal avec les vers, parce que la feuille tendre servait aux plus jeunes, et que la feuille se trouvait justement plus forte, et plus nourrissante, quand les vers étaient plus forts.

On cultive dans les environs de la vénerie (et dans bien d'autres endroits que j'ai eu occasion de voir) une grande quantité de blé de Turquie que l'on plante par forme de rayons. Le peuple en fait une espèce de bouillie qui se nomme polenta. On le vend en graine, dans les boutiques, de grenetier, etc.



(44) Les moissons se font de bonne heure et meurent fort vite, 15 jours après la fleur le seigle commence et à jaunir, dans les années chaudes on en coupe dès les premiers jours de juin. Le blé froment porte des épis barbus presque comme de l'orge.

Les terres s'arrosent par des ruisseaux que l'on fait couler dans les terres, et dans les prairies, à tant par heure. C'est un très bon revenu pour le seigneur qui possède la source.

En rentrant au château j'allai causer avec des maçons de qui j'appris ce qui suit.

En Piedmont les planchers sont presque toujours des voûtes de briques que l'on enduit de chaux forte,⁴⁶ et ensuite de chaux douce mais quand on a dessein de peindre les voûtes à frêle, on laisse à faire le dernier enduit de chaux douce et de sable, dans le temps que le peintre doit travailler.

Pour les reliefs et ornements appliqués aux voûtes, on les fait avec une espèce (44v) de stuc fait de chaux forte de sable de marbre et de briques pilées; on fait d'abord des premières masses informes qu'on laisse sécher, ensuite on les augmente en les modelant, et enfin on les répare et on les achève avec la chaux douce et la poudre de marbre blanc.

On fait aussi des plafonds fort légers avec le gypse calciné, qui est très commun et très beaux en différents endroits de Piémont.

Alors les planchers se font de solives sur lesquelles on attache avec des cloux certaines nattes faites de roseaux refendus, ces nattes ont environ 9 pieds de long sur trois de large et coûtent 12 à 15 *sous* la pièce.

On commence par enduire ces nattes par-dessus, et ensuite on met le plâtre par dessous, afin qu'il s'attache et qu'il se lie bien avec l'enduit de dessus qui a fait des bavures à travers les roseaux. (45) Pour blanchir le dedans des appartements on ne connaît point cette craie lavée que

⁴⁶ Avec du sable

nous appelons blanc d'Espagne. On se sert de chaux douce dont on met deux ou trois couches très légères et ensuite on en colle avec la colle de gants.

Les briques, les tuiles et les carreaux sont du même étoffe et très poreux. Cela fait que les chambres, sont mal carrelées, et qu'on n'en voit guère de frottées, à moins qu'on ne les ait empâtés de quelques matières, qui en bouche les pores, et qui fasse glisser la brosse, ce que l'on rencontre rarement.

Les parquets sont plus communs; presque toute la menuiserie se fait de noyer, il n'y a que ce bois-là et l'aulne, ou le peuplier: le peu de chêne qu'il y a n'est bon qu'à brûler.

Les charpentes se font de sapins qu'il faut faire venir des montagnes.

(45v) Il y a des ormes que l'on conserve pour le charronnage; les tonneaux se font de châtaignier, et de mûrier.

Le soir il fit assez doux et je vis paraître en grande quantité, ce que l'on nomme des mouches à feu, et qui sont réellement des petits scarabées dont une partie du ventre jusqu'à l'anus est lumineux la nuit, comme nos vers luisants, avec cette différence que la lumière de ces petits insectes ailés est bien plus vive, et scintille perpétuellement.

Je croyais d'abord que les élancements de lumière venaient de ce qu'en volant l'animal, ne laissait apercevoir que pour un temps la partie lumineuse de son corps, la cachant de ses ailes, ou par d'autres mouvements, par intervalles. Mais, en ayant pris quelques-uns, que j'examinai à loisir, je vis qu'en effet, cette lumière brillait par élancements, (46) et ayant exprimé cette matière du corps de l'animal, je vis que c'était une liqueur phosphorique, qui brillait pendant quelque temps partout où elle se trouvait appliquée.

La lumière que rendent ces petits animaux, est si vive, que 5 ou 6 que j'avais mis dans une fiole de verre mince, me faisaient distinguer aisément les objets dans ma chambre pendant la nuit.

C'est un fort beau spectacle que de voir briller tous ces petits animaux lors qu'ils volent dans une cour, ou sur une prairie; ils sont répandus en l'air comme nos hannetons, mais ils sont 6 fois plus petits.

Le 17 juin

Le mardi, le Roi (et toute la cour) revint à Turin à demeure, et j'y revins aussi avant le dîner.

L'après-midi j'allai visiter les travaux (46v) de M. Mathé, il m'expliqua sur le terrain, tout ce que j'avais lu dans un mémoire qu'il m'avait remis par ordre du Roi, il m'éclaircit quelques endroits que je n'avais pas bien compris, répondit à quelques difficultés, qui m'avaient paru mériter attention, et il me parut qu'il était bien au fait de son affaire et qu'il réussirait: voyez le mémoire de M. Mathé.

M. Mathé me fit voir ensuite la chaux forte et la chaux douce dans tous les états; je la vis préparer avec le sable, je la vis passer à la claie; j'en vis qui s'était durcie sous l'eau; et j'en fis mettre à part des échantillons de différentes espèces. Voyez le mémoire sur la chaux.

Le 18 juin

Le mercredi. Tout le temps qui me resta après la leçon de S. a. R. Et la messe du Roi, à laquelle j'assistai pour entendre la musique, je l'employai avec (47) le P. Garo et M. Mathé à faire des expériences, sur les différents échantillons de chaux que nous avons choisi la veille; les uns

en s'éteignant nous donnèrent 56 degrés de chaleur, les autres 92; d'autres 150. Voyez le mémoire sur la chaux de Piémont.

Le 19 juin

Le jeudi après la messe du Roi, l'on me fit appeler pour me montrer un Onocrotale qu'un garde-chasse avait tué sur le Po (les grands vents jettent quelquefois de ces oiseaux étrangers dans ce pays) après l'avoir vu et examiné, je le demandai au Roi pour les cabinets de M. de Réaumur et S. M. donna ordre qu'on le portasse à mon appartement.

Le reste du jour je fus occupé du soin de faire accommoder l'oiseau, pour le faire partir incessamment. Il fut vidé et embaumé par dedans par M. Verne et ensuite enfermé dans un baril fait exprès, que l'on acheva d'emplir avec du vinaigre.⁴⁷

Le 20 juin

(47v) Le vendredi. J'allai voir M. Mathé qui me fit voir, un hygromètre de son invention dont il dit que l'expérience lui a fait connaître la bonté: c'est une espèce de fléau d'acier presque semblable celui d'une balance, ce qui reçoit et perd l'humidité de l'air, c'est une houppe faite de fil à faire de la dentelle, cette houppe à 3 pouces de diamètre au moins et autant de haut, elle est attachée vers le milieu du plus long bras de la balance et le bout qui excède marque sur une portion de cercle divisée (en parties inégales) les degrés d'humidité ou de sécheresse par grains; j'ai promis à M. Mathé de porter la description de sa machine à l'Académie, par un mémoire qu'il doit me remettre avec un dessein.

M. Mathé me fit voir encore deux machines propres à éprouver des organsins. L'une plus petite, et portative; l'autre plus grande, et établie dans un bureau où elle travaille journellement, et dont il m'a assuré, qu'un négociant de ses (48) amis faisait un usage très avantageux à son commerce. Voici ce dont il s'agit.

On fait différentes sortes de soies, les unes plus grosses, les autres plus fines, et le fabricant les demande suivant l'espèce d'étoffe qu'il veut faire; quand il est convenu du prix d'une sorte de soie, il lui est important de préférer dans la même espèce, celle qui a le plus d'aulnage car il l'achète au poids et, la vend à l'aulne; or la machine dont il est question est tellement faite, que prenant six échantillons au hasard dans une balle de soie que l'on veut acheter, elle en mesure 400 aulnes de chacun que l'on pèse ensuite; et comme 400 aulnes sont la 24^e partie de ce qu'on nomme la partie, si ces 400 aulnes de fil organsinés mesurés par la machine pèsent, par exemple 20 grains, on dit c'est de la soie à 20 deniers.

Si vous avez donc acheté de la soie à 25 deniers, et que les 400 aulnes mesurés par la machine, ne pèsent que 22 grains vous avez acheté avec profit. Et tout au contraire si, etc.

⁴⁷ Donné au garde

chasse ... 9^{re} 15 *sous*

Baril, vinaigre

etc. ... 9 *livres* 10 *sous*

Transport jusqu'à

Lyon et autres

divers frais. 12 *livres* 10 *sous* / 31 *livres* 10 *sous*

(48v) Cette machine est composée de six tavelles dont chacune se charge d'un échantillon de la soie qu'on veut éprouver. Ces six tavelles tournent librement et séparément l'une de l'autre sur un axe commun qui est de fer; la soie passe par six trous bien lisses, ou garnis d'anneaux de verre pratiqué dans une potence dont le bras est parallèle à l'axe des tavelles mais plus élevé et ces six bouts de soie s'enveloppent sur un aspe dont le tour est juste d'une aulne de France.

Les rayons de l'aspe partent d'une moyenne sur la circonférence duquel il y a un mentonnet, qui chaque tour fait tourner un quart de tour à une rosette qui mène une vis sans fin, et cette vis sans fin une aiguille qui portent un quadrant de 400 graduations, de sorte qu'on voit par l'aiguille quand l'aspe est chargée de 400 aulnes, de chacun des échantillons.

L'aspe est mené par une manivelle (49) et l'on peut si l'on veut y appliquer un rouage avec un poids, ou avec un ressort; et faire ensuite qu'après 400 tours la machine s'arrête d'elle-même.

On pourrait aussi faire en sorte qu'un des fils venant casser, la machine s'arrêtasse, ou que l'on en fut averti, par quelque signal.

Je passai le reste du jour à aller voir avec M. Mathé différentes fabriques d'étoffes; droguets, ras de Sicile, damas, velours unis, velours ciselés noirs et de toutes couleurs, les étoffes brochées, etc. Je dirai par la suite ce que j'avais appris de ces visites que je ferai plusieurs fois.

Le 21 juin

Le samedi était l'anniversaire du jour de la naissance de S. A. R. Mgr. Le Duc de Chablais. J'allai lui baiser la main selon l'usage.

L'après-midi, j'allai me promener jusqu'au soir avec un homme qui passe pour être très au fait du commerce, et à qui je fis une grande quantité de questions, sur tout ce qui est contenu (49v) ci-dessus par rapport aux soieries, et ses réponses me firent connaître que je n'avais point été mal informé.

Il me parla surtout de la machine de M. Mathe, pour essayer les soies, comme d'un objet important, qui était tenu bien caché, et qui donnait bien de l'inquiétude, et de la jalousie aux négociants, qui ne la possèdent pas; car MM. de Lon,⁴⁸ pour qui M. Mathé l'a faite, la tiennent bien fermée.

Il m'apprit aussi que la visite des inspecteurs du consulat, dans les filatures était supprimée de cette année, mais qu'en place, on accordait à un dénonciateur quelconque la moitié de la confiscation et de l'amende imposée au maître de filature qu'on trouverait en contravention.

Cet homme prétend que dans les états du Roi de Sardaigne, il se fait dans les bonnes années pour 14 millions de soie (50) dont $\frac{1}{4}$ s'emploie dans les fabriques du pays, qu'il en passe en Angleterre pour 1200 ou 1500 mille livres⁺, et que le reste se vend en France.

Le 22 juin

Le dimanche je dînai chez M. Mym avec le p. Garo, M. l'abbé Vaselli et M. le Chevalier Verdelle; Mme. Mym me dit dans la conversation que depuis quelques années elle faisait valoir son bien comme beaucoup de bourgeois de Turin, s'associaient avec des négociants pour faire des envois de soie en Angleterre, que ce commerce n'était pas fort dangereux, parce que les anglais se chargeaient de tous les risques de la mer.

⁴⁸ MM. de Lon sont de Genève, ainsi que M. Mathé

M. Mym a perdu son frère il y a 5 ans, son fils aîné, est à Paris chez M. Laval son parrain, et Maître à Danser des enfants de France; je me suis chargé de le voir à mon retour.

Sur les 5 heures, nous allâmes promener au Jardin du Roi, il y avait beaucoup de monde, toute bourgeoisie; à 8 heures il (50v) n'y a plus personne, on craint le serein.

Le 23 juin

Le lundi je fis des visites, chez M. le Prince et Mme. la Princesse de Lorignans, M. le Marquis de Suze, M. de St. Laurent, etc., et le soir je me rendis auprès de S. A. R. pour voir le feu de la St. Jean et les deux régiments de Lentrin, et de Savoie sous les ormes, qui défilèrent ensuite devant S. A. R.

Ces deux troupes firent chacune trois décharges, qui réussirent très bien malgré le bruit de la populace, qui ne permettait pas au soldat d'entendre le commandement de l'officier; un soldat tira son coup un peu trop tôt, et comme la discipline militaire est très sévère, ce pauvre misérable eut si peur de la bastonnade qu'il déserta.

Après le feu je suivis S. A. R. à la Comédie française, où l'on jouait l'*École des Mères* pour grande pièce et pour petite *La Nouveauté*.

Le 24 juin

(51) Le mardi, jour de St. Jean, M. le Marquis d'Ormea me conduisit chez M. Clément Alfieri, premier architecte du Roi, et j'y vis les planches gravées du magnifique théâtre que ce célèbre architecte a fait bâtir pour l'opéra.

Ensuite j'allai entendre à la cathédrale la messe chantée par la musique du Roi.

L'après-dîner j'allai me promener avec M. Gioanetti, qui m'apprit que la récolte des cocons était très mauvaise, qu'il comptait en trouver 1000 ou 1200 rubs à sa filature d'où il arrivait, et qu'il y en avait à peine 192: que dans la plupart, on trouvait le ver mort avant que de se convertir en chrysalide, et qu'en pareils cas la soie faisait beaucoup de déchet.

Il ajouta qu'on achetait jusqu'à 40 ou 42 *livres* le rub, qu'on payait communément 22 *livres*, et que la disette de cocons était le pain à un nombre infini (51v) de pauvres gens qui comptaient de filer pendant 3 mois. Une fille de la campagne est sûre de trouver à se marier quand elle sait filer, c'est une petite rente, qui lui tient lieu dot; une fileuse gagne 13 *sous* par jour. On ne la nourrit pas mais on la loge si elle n'est pas du lieu.

Le 25 juin

Le mercredi au matin M. Mathé me vint voir et nous eûmes ensemble une longue conversation sur différents articles dont je l'avais prié de s'éclaircir touchant les chaux du pays, la manière de les trouver, de les cuire, de les éteindre, de les employer, voyez sur tout cela le mémoire sur la chaux de Piémont.

Je dînai chez M. Dubeu, secrétaire d'ambassade de⁴⁹ la Reine d'Hongrie, avec M. l'abbé Victorio et M. le comte Atemis, qui partait pour Paris le surlendemain et à qui je donnai etc.

L'après-dîner je rentraï, pour écrire à Rome à M. l'Ambass. de Malte, et à Venise à M. Hortolani.

⁴⁹ L'Impératrice

Le 26 juin

Le jeudi anniversaire de la naissance de Mgr. le Duc de Savoie, j'allai le matin (52) chez S. A. R. où toute la noblesse se rendit pour lui baiser la main.

L'après-dîner on me fit entendre les 2 frères Bésouzzi qui accompagnèrent du haut bois et du basson Mme. la marquise D. qui chanta plusieurs morceau de musique italienne, et qui s'en acquitta on ne peut pas mieux.

Le soir je retournai chez S. A. R. où le Roi, Mgr. le Duc de Chablais les 3 princesses, M. le Prince et Mme. la Princesse de Lorignans vinrent à 9 heures pour voir un feu d'artifice, que l'on tira sur la place vis-à-vis les fenêtres de S. A. R. La fête fut fort belle.

Le 27 juin

Le vendredi après avoir travaillé avec S. A. R., le p. Garo et moi, nous allâmes dîner à la vénerie chez M. Gioanetti pour y voir filer la soie, et les moulins à organsiner. Voici ce que je remarquai dans cette filature.

J'allai d'abord au four⁵⁰ où je vis enfourner promptement 6 corbeilles oblongues arrondies par les deux bouts, longues d'environ 3 pieds (52v) et larges de 14 pouces avec un rebord tout autour haut de 5 pouces, ces corbeilles étaient remplies de cocons nouvellement achetés et non triés et je mis sur une de ces corbeilles un thermomètre de mercure pour savoir quel degré de chaleur on donnait aux cocons pour faire périr les chrysalides.

40 minutes après que le four eût été bouché, on l'ouvrit pour me faire entendre un certain bruit semblable à celui de la pluie, que font alors les animaux qui souffrent dans les cocons; on referme encore le four pendant 6 minutes après quoi le bruit dont je viens de parler était presque entièrement cessé; alors on se pressa de tirer du four toutes les corbeilles et le thermomètre marquait 83 degrés.

Dans une 2^e épreuve le même thermomètre marqua 90 degré on avait réchauffé le four, et les corbeilles n'y restaient que 22 minutes.

Quand les cocons sortent du four ils ont une certaine moiteur, et tout de suite (53) on les met dans une cuve ovale et on les étouffe avec de grosses couvertures qu'on met dessus jusqu'à ce qu'ils soient refroidis.

On fournailla ainsi les cocons pour les empêcher de fleurir: car si l'on avait le temps de filer la soie, avant que le papillon perce le cocon, cela vaudrait mieux; la soie perd toujours quelque chose de son poids au four, et peut être aussi de sa force.⁵¹

On connaît à la couleur les cocons qui ont passé au four, ils sont un peu plus pâles que les autres de la même espèce.

Les cocons qui ont passé au four, et qui ont été étouffés sont portés ensuite dans des manes rondes à deux anses, dans les coconnières. Ce mène des chambres longues percées de plusieurs fenêtres qu'on peut ouvrir et fermer au besoin, il y a d'un bout à l'autre deux étagères à 5 tablettes distantes l'une de l'autre d'environ 2 pieds. Chaque tablette est un clayon fait de roseaux,⁵² large de 4 pieds avec un bord de planche, attaché au montant; on les remplit de cocons, à (53v) de 4 à 5

⁵⁰ Le four est tout à fait semblable à un four à pain et se chauffe de même.

⁵¹ Expérience à faire

⁵² Les roseaux sont de ceux qui sont creux et dont on fait les flûtes à l'oignon

pouces et jusqu'à ce qu'on les file on les remue de temps en temps avec un râteau de bois, dont les dents sont fort mousses, et on ôte avec soin ceux qui sont sales, et gâtés par quelque matière qui transpire du dedans.

On garde de même les cocons qui arrivent tous les jours des marchés, jusqu'à ce que l'on ait pu les faire passer au four.

Les cocons fournaillés sont portés après cela dans des mêmes rondes, dans une autre grande chambre, où 4 femmes sont chargées de les trier.

Lune met à part les blancs qui n'ont point de défauts, une autre les cocons de toutes couleurs qui ne sont point défectueux; la troisième met à part les doublons,⁵³ une autre enfin sépare les cocons tâchés.

Avant ce triage on en a déjà fait un des cocons fleuris, ou de ceux qui sont absolument hors d'état d'être filé: ce soin est confié à 3 ou 4 petits garçons qui travaillent sous une espèce d'hangar, et qui (54) ont les cocons par terre, mais sur des draps, ou des couvertures de peur que la superficie du cocon ne soit égratignée, par quelque chose de rude.

Tous les soirs on pèse pour chaque fileuse 12 à 13 *livres* de cocons, que l'on met dans un mannequin, avec un petit billet qui porte le nom, de la fileuse et la quantité qu'on lui confie.

Le lendemain au soir elle rend la soie qu'elle a filée, les cocons qui lui restent, et la morasque qui est sortie; on pèse le tout et l'on voit quel a été le déchet; s'il y a plus d'une livre de morasque sur un rub de cocons, c'est que la marchandise n'est pas bonne, ou qu'il y a de la malfaçon.

Les fileuses commencent la journée à 4 heures, elles dînent depuis 10 heures jusqu'à 11, et goûtent depuis 3 jusqu'à 4 h. Et elles finissent la journée à 8 heures. Ainsi elles travaillent pendant 14 heures.

Une bonne ouvrière qui file de 4 à 5 cocons, fait par jour environs 12 onces de soie.

La fileuse gagne 12 *sous* ½ par jour, et la tourneuse 7 *sous*.

(54v) Ces ouvrières emportent le soir les chrysalides qu'elles ont mises à découvert dans la journée, et elles en nourrissent leurs poules pendant tout le temps qu'on file la soie, il n'est guère possible à des gens un peu délicats de manger des œufs tant ils ont mauvais goût.

Il y a dans la filature de M. Gioanetti 42 fourneaux ou bassines disposées sur deux rangs sous un bâtiment, ouvert d'un côté par des portiques.

Un rang de fourneaux à ses cheminées adossées contre le mur, et jette sa fumée dans la rue, l'autre est appuyé contre les piliers des portiques, et ses cheminées prolongées par des tuyaux de fer blanc un peu recourbés, jettent la fumée dans la cour. Dans ceux-ci on brûle du bois fendu et coupé court, dans l'autre on met du charbon.

Chaque fourneau consume un rub de charbon par jour, et le bois à proportion. C'est à peu près la même dépense.

La figure et les dimensions du fourneau (55) et de la bassine sont représentées. Folio 1.

Le fourneau et la cheminée sont faits de briques, la bassine est une cuvette⁵⁴ de cuivre rouge, et l'aire au milieu duquel elle est établie, est une sorte de stuc composé de chaux forte, de sable, de brique pilée, et de tartre pulvérisé: le tout détrempe avec de l'eau en forme de ciment.

Le fourneau a 2 pieds et demi de longueur, 2 pieds de largeur, et un peu plus de 22 pouces de hauteur.

⁵³ et ceux qui sont pointus

⁵⁴ Ovale

L'aire est un peu en pente, afin que l'eau retombe toujours dans la bassine qui est au milieu; et la bassine, a 18 pouces de long surs 15 de large, et 6 pouces 3 lignes de profondeur elle a la forme d'un ellipsoïde concave.

L'eau des bassines a 70 ou 75 degrés de chaleur et quand la fileuse s'aperçoit qu'elle devient plus chaude, elle y en jette de l'eau froide avec une gamelle de bois qui est à côté d'elle avec un seau plein d'eau froide.

Chez M. Gioanetti cette eau vient d'un puits, et on la tire à mesure qu'on en a affaire, on l'emploie sans autre préparation.

(55v) L'eau des bassines se change entièrement trois fois par jour, aux heures que les fileuses quittent pour leurs repas; c'est à dire qu'étant nouvelle le matin, on la change encore à 10 heures et à 8 heures, afin qu'elle ait le temps de se chauffer pendant le repas des fileuses; on a soin de bien nettoyer en même temps le fond des bassines.

La fileuse tient toujours dans l'eau de la bassine un certain nombre de cocons qu'elle remue superficiellement avec un petit ballet fait de bruyères, ou de chiendent, afin de les purger de la soie folle, et elle tire la bave jusqu'à ce qu'elle voie que le fil est bon à filer.

Elle prend ensemble le nombre de baves ordonné par le maître de la filature, pour n'en faire qu'un fil qu'elle passe dans un des trous de la filière⁺, elle en forme dans un second qu'elle fait passer dans un autre trou de la même filière.

Ces deux fils étant sortis de la filière sont croisés ensemble 12 ou 13 fois après (56) quoi on les fait passer sur les deux bobines et de la, chacun va s'envelopper sur l'aspe en forme d'écheveau plat qui a 2 pouces et demi de large. Voyez la fig. 3 folio 2.

Chez M. Gioanetti le fer (que l'on peut appeler filière, est monté sur un bois séparé du chevalet et que l'on peut avancer ou reculer selon le besoin).

Ce fer est une lame qui a un pouce de large, formé en gouttière, et qui a au milieu de sa largeur, et vers le milieu de sa longueur deux trous de deux lignes de diamètre ou un peu moins, distantes l'une de l'autre de 4 pouces $\frac{1}{2}$.

La fileuse a soin de jeter souvent de l'eau de la bassine avec ses doigts sur la filière afin que la soie qui passe par les trous en soit humectée.

La distance d'un barbin à l'autre est de 10 pouces $\frac{1}{4}$ et le crochet par ou passe la soie est à 18 à 19 pouces de la filière, depuis le crochet des barbins jusqu'à l'aspe j'ai compté 4 pieds $\frac{1}{2}$.

L'aspe a 48 onces⁵⁵ de tour, et elle est menée (56v) par une manivelle qui a 5 à 6 pouces de rayon, avec une vitesse d'environ 200 tours par minutes.

L'aspe tourne sur deux fantines DE fig. 2 éloignées l'une de l'autre de 2 pieds. Son axe du côté de la manivelle porte un pignon de bois, H fig. 3. qui a 22 ailes. Ce pignon mène les deux coupes I⁵⁶ K⁵⁷ fixées aux deux extrémités d'un bâton et la coupe K fait tourner un autre pignon de bois de 25 ailes, sur le pivot de la fantine F et ce pignon L fig. 3 ayant sur sa circonférence une manivelle qui a deux pouces 3 lignes de rayon à compter du centre du pignon, mène le va-et vient qui porte les barbins.

Par le mouvement du va-et-vient la soie forme sur l'aspe des écheveaux larges et plats, et les fils ne s'arrangent pas à côtés les uns des autres, ce qui les mettrait en danger de s'attacher ensemble. Le bâton du va-et-vient est arrondi par-dessus et plat par dessous et le trou de la fantine, dans lequel il glisse à la même (57) forme, et assez large pour procurer un mouvement bien libre.

⁵⁵ C'est environ 76 pouces de France.

⁵⁶ La coupe I a 25 dents.

⁵⁷ La coupe K a 22 dents.

Les 4 fantines, savoir celles de l'aspe et celles du va-et-vient, sont établies sur un chevalet composé de deux jumelles et de deux traverses de bois de 4 pouces d'écaillage, le tout monté sur 4 pieds à telle hauteur que l'axe de l'aspe se trouve élevé d'environ 3 pieds et demi⁵⁸ au-dessus du terrain.

Il est prescrit aux tourneuses de mener la manivelle de l'aspe toujours avec la main et cela s'exécute ponctuellement chez M. Gioanetti.

La tourneuse est attentive à arrêter l'aspe dès que la fileuse lui dit, et pour cela elle est tournée du côté de la bassine, toujours debout, et examine si les fils ne sortent point des barbins, ou s'il ne monte point de bourre avec les fils.

Deux des traverses qui portent les lames de l'aspe, sont brisées, et se rejoignent (57v) avec des ficelles qui passent dans deux trous:⁵⁹ cette brisure est nécessaire, car sans cela on aurait bien de la peine ôter les écheveaux de soie, qui se bandent extrêmement en se sachant et qui s'attachent même un peu au bois.

Tandis que les cocons se dévident et qu'ils vont bien, la fileuse s'occupe fouetter les autres, à les purger, et 5 préparer de nouvelles baves.

Dès qu'elle s'aperçoit qu'un de ses cocons est usé ou que sa bave s'est rompue. Elle en jette une nouvelle, pour entretenir le fil toujours dans la même grosseur, et dans la même intention, elle a soin que tous les cocons qui se dévident ensemble ne soient pas tous aussi avancés, mais elle fait en sorte qu'il y en ait toujours de nouveaux avec ceux qui sont prêt à finir, car à mesure que la bave tire à sa fin elle devient plus menue: c'est la partie la plus essentielle (58) du tirage.

Tout ce que l'on a tiré avec le balai ou avec les doigts avant que de trouver la bonne soie, et tout ce qui reste quand le cocon ne peut plus se dévider se met part et se nomme morasque.

Le même jour je vis encore, les moulins et autres ateliers de M. Gioanetti, mais je n'eus pas le temps de prendre aucunes dimensions, et je me contentai de voir en gros, afin de prévoir d'avance, sur quoi je devais fixer le plus mon attention dans le voyage de Raconis.

Le 28 juin

Le samedi matin S. A. R. me fit voir des aimants artificiels qu'il venait de recevoir d'Angleterre avec un livre en 4°. qui traitait des causes du magnétisme.

Les aimants sont des barreaux de fer ou d'acier bien polis, de différentes grandeurs et par couple; les plus grands avaient 7 à 8 pouces de long, et 4 lignes d'équarrissage; les autres avaient environ 4 pouces de longueur, 2 lig. ½ d'équarrissage, et les angles ablatés un peu fortement.

(58v) L'après-midi je fis visite à S. A. Mgr. Le Prince de Lorignans.

Le 29 juin

Le dimanche, je dînai chez M. le Marquis de St. Morsan, avec qui j'allai ensuite faire visite à S. E. M. le Cardinal des Lances, à la maison de la trésorerie sur le chemin de Rivale.

Le dimanche à 5 heures du matin, je partis avec le p. Garo et M. Bernard premier jardinier du Roi, pour aller à Raconis, ou nous arrivâmes pour dîner. Nous fûmes reçus par M. le Chevalier de Cagnéran au château, ou nous restâmes jusqu'au mercredi matin.

⁵⁸ Ou 4 pieds. Fig. I

⁵⁹ Fig. 3 Fol. 2

En allant nous arrêtaâmes à Lorignans pour faire rafraîchir les chevaux et je remarquai dans la cour de l'auberge, des oies qui paraissaient avoir 4 ailes, parce qu'ils portaient l'aileron replié de manière que les planes se montraient à l'envers. On me dit (59) que les oies, qui étaient au nombre de 5 étaient nés d'une même couvée avec d'autres aussi de la même mère et fécondés par le même mâle, qui n'étaient pas conformés de même, et que ce mâle dont les ailerons étaient aussi repliés, était né de même par hasard dans une couvée conformée à l'ordinaire.

Depuis Montcaillé jusqu'à Raconis, j'ai vu une grande quantité de chanvres, la plupart de 18 à 20 pieds de hauteur, et gros à proportion. On m'a assuré, qu'il y en avait de plus haut, et que toute cette province en produisait une quantité considérable.

J'en ai vu d'autre d'une espèce, plus basse et plus menue que l'on cultive et que l'on façonne à part.

Ces chanvres ne se brisent point comme en France avec une machine que l'on mène à la main; mais avec une (59v) grosse meule de pierre qu'on fait rouler dessus.

La moisson⁶⁰ finissait alors, et à peine y avait-il encore quelque froment à semer; on retournait déjà la terre avec la charrue pour y semer du millet qu'on recueille en septembre; c'est l'usage du pays. Les chanvres ne servent à rien on les enterre en labourant.

J'ai vu aussi dans cette province de belles pièces de blé turque, on en cultive beaucoup en Piémont: et quelques beaux morceaux de pré.

Quand les prés ont été fauchés pour la dernière fois (on les fauche souvent jusqu'à 4) on en coupe des gazons minces, que l'on brûle en monceaux et cette terre mêlée de cendre, se répand ensuite, pour fumer la prairie. Cette pratique, n'est réputée bonne que pour les prés qui s'arrosent par des rigoles.

(60) Le château de Raconis n'est point achevé. Ce qu'il y a de fait est beau, et se présente fort bien du côté du jardin, par où l'on arrive de Turin.

Le jardin est un nouveau plan d'un fort bon goût, il y a deux bassins ronds une pièce en miroirs; l'un des bassins, est deux fois plus grand en diamètre que le grand bassin des Tuileries à Paris; le jardin de Raconis est aussi plus long et plus large de beaucoup que celui des Tuileries.

Le village ou bourg de Raconis contient 10000 âmes; ce qui l'a rendu, si considérable, c'est le grand nombre de moulins à organsin et de filatures qui s'y sont établies.

Ce lieu est commode, pour cette espèce de négoce, parce qu'il est comme le centre des endroits où l'on élève la plus grande quantité de vers à soie (60v) et où la soie se trouve de meilleure qualité. Saluces, Caraille, Vosole, Busq, etc. et à portée de l'Astesan.

Dans le séjour que je fis à Raconis voici ce que j'ai appris, soit en visitant les filatures, soit en causant avec les gens du pays les plus expérimentés sur la soierie.

Dans le tirage des cocons on en distingue de 4 sortes: 1°. Ceux que l'on nomme valope,⁶¹ et l'on en fait de trois sortes suivant leurs différents degrés de corruption; 2°. les doublons qui contiennent deux chrysalides; 3°. cocolons qui ressemblent aux doublons par leur grosseur, mais dont le grain est bien distingué et qui se filent assez aisément; 4°. les bons et sous ce nom on comprend, les ceinturés, les blancs, les jaunes les verts; et l'on file tous ensemble indistinctement; parce que les blancs ne sont pas assez beaux pour les séparer.

Les coconnières de Raconis sont des bâtiments qui sont assez larges pour contenir quatre rangs de tablettes; mais le milieu est 61) soutenu par un rang de piliers; les tablettes ou étagères

⁶⁰ Du seigle et du froment

⁶¹ Cocons gâtés, écrasés; à demi pourris

sont de canne pour la plupart quelques-unes sont de planches, mais l'on convient que les premières sont meilleures, par ce qu'elles sont à jour et que la poussière ne s'y attache pas.

Ces cannes viennent de l'Astesan du côté du canal, et se vendent au cent.

Avant que de mettre les cocons dans les coconnières on les fournaillent dès qu'ils arrivent; et l'on bannit les souris et les rats soit avec de l'arsenic, soit avec des souricières, soit avec des chats, et malgré ces précautions, j'ai vu des tas considérables de cocons de l'année précédente percés et rongés par ces animaux, qui cherchent à manger les chrysalides.

On remue tous les jours les cocons dans les coconnières de peur qu'ils ne s'échauffent, on le fait communément avec des râtaux de bois, on convient qu'il vaudrait mieux que cela se fit avec la main.

(61v) Quand les cocons arrivent à la filature avec la lettre d'avis du commis qui les a achetés, on les pèse, et l'on trouve toujours 5 ou 6 pour cent de déchet causé par le transport.

On commence toujours par filer les valopes de peur que la corruption n'augmente et ne les pourrisse tout à fait: ces cocons ne passent point au four.

On file ces cocons à grand nombre nomme de 10 à 12. Et l'on en fait de la soie plus ou moins grossière à proportion de l'état où ils sont; on prend pour cela une bonne fileuse à qui l'on augmente même quelquefois la paie, car sans cela tout tourne en Moresque.

Communément à Raconis et dans les environs on file les bons cocons de 4 à 5. Et les cocalons de 5 à 6, et même à plus grand nombre.

La chaleur des fours où l'on cuit les cocons m'a parue à peu près celle de l'eau bouillante, elle est d'abord un peu plus grande; on fait 4 fournées avant que (62) de réchauffer le four, dans les dernières fournées la chaleur est moindre que celle de l'eau bouillante, mais on laisse les cocons plus longtemps.

Dans la première fournée, on couvre les cocons avec des grandes feuilles de papier gris de peur que les cocons de dessus ne se grillent.

La première fournée dure un peu moins d'une demie heure, la dernière dure environs une heure.

Les cocons en sortant du four, sont mis dans de grands coffres ou auges de bois, et on les couvre avec des couvertures fort épaisses pour les étouffer pendant environ une heure, de sorte que quand on les ôte de là, les cocons, et les couvertures sont toutes moites.

On met ressuer les cocons nouvellement étouffés, sur des draps étendus par terre en plein air, ou dans des lieux fort aérés, avant que de les faire porter dans les coconnières.

(62v) Quand on commence l'achat des cocons on en fait filer le plus que l'on peut sans les cuire; la soie en est plus brillante, et probablement plus forte.⁶² Il ne faut point confondre la moresque avec la strasse; la moresque vient des bassines, et la stasse se fait à l'Incannatorio ou au moulin.

La moresque s'envoie en Suisse et principalement à Zurich, où on la prépare pour fabriquer certaines étoffes; la strasse, se façonne dans le Piémont même, et c'est cette soie que l'on file au rouet, et qu'on emploie dans certaines fabriques, comme filoselle.

La fileuse rend le soir la soie qu'elle a filé dans la journée, les cocons qui lui restent, et la moresque qu'elle a faite. On voit par là, si elle est fidèle, ou une habile fileuse; car on compare son ouvrage avec celui de 50 autres, qui ont filé la même marchandise.

(63) Une fileuse infidèle et prise en flagrant délit est punie par la main du bourreau, et bannie. Une fileuse maladroite ou négligente est renvoyée et demeure sans ouvrage.

⁶² Expérience à faire

Une bonne fileuse qui file de 4 à 5 fait tous les jours 14 à 15 onces de soie.⁶³

Dans une filature où il y a 80 bassines on file chaque année 3500 ou 4000 rubs de cocons, depuis la fin de juin jusqu'à la fin d'août.

Dans toutes les filatures de Raconis et dans plusieurs de celles des environs on tourne au pied la manivelle de l'aspe, comme la meule de la gagne-petit, cela va plus vite qu'à la main, et l'on emploie pour cela que de jeunes enfants, de 12 à 13 ans, qui gagnent peu. Mais les maîtres des filatures conviennent que cela est défendu, et qu'on a raison de le défendre, mais ils le tolèrent à cause de l'usage, et du profit qu'ils font sur la paie. (63v) J'ai trouvé l'eau des bassines entre 70 et 75 degrés.

Les fourneaux sont assemblés deux à deux pour une seule cheminée⁶⁴ et l'on y brûle du bois.

Les cheminées n'ont guère que 6 pieds de hauteur, et jettent la fumée dans l'atelier, mais cet atelier est un grand hangar fort élevé, ouvert en portiques d'un côté, percé de plusieurs fenêtres de l'autre, et le toit aussi percé de plusieurs grandes lucarnes.

Le fer de la bassine, ou la filière est une lame de fer plate, qui tient au chevalet même X, Fig. i. Folio I.

La manivelle du va-et-vient est plus longue en certains endroits que dans d'autres j'en ai vu qui avaient 4 pouces $\frac{1}{2}$ de rayon à compter du centre du pignon.

Dans chaque filature, et même dans chaque atelier, il y a un inspecteur, mais il est aux gages du maître, et veille pour ses intérêts uniquement.

(64) On m'a dit qu'on filait tous les ans à Raconis 60000 rubs de cocons; mais d'autres m'ont assuré que cette évaluation était trop forte; et que cela devait s'entendre de la quantité des soies, tant filées que d'achat, qui s'y moulaient.

Les maîtres de filatures envoient leurs commis avec de l'argent dans les campagnes acheter les cocons; ils leur prescrivent un prix, et leur passent 10 *sous* par rubs pour leur commission.

Les paysans qui élèvent des vers à soie ont coutume de mettre éclore la graine le jour de St. Marc; ils sont si fidèles à cette pratique que dans les années tardives ils risquent de manquer de feuille.

On ne défend point de laisser sortir des soies grassés du pays, mais elles paient double droit en sortant; l'organsin paye 14 *sous* $\frac{1}{2}$ la livre, et la soie grassé 29 *sous*.⁶⁵

La fileuse forme 4 ou 6 écheveaux de soie par jour suivant la qualité qu'elle a filée.

(64v) La soie grège se porte à l'Incannatorio⁶⁶, où chaque écheveau est reçu sur une tavelle, qui tourne librement; et le fil se dévide sur une roquette qui reçoit son mouvement du moteur même qui fait aller le moulin.

Chaque équipage contient⁶⁷ deux rangs de tavelles et de roquettes, et il y en a 60 ou 80 dans chaque atelier. Une personne veille continuellement sur deux rangs afin de renouer les bouts qui se cassent, et quand chaque roquette est chargée d'une épaisseur de soie de 3 lignes ou environ, on lotte.

Si la soie est grassé, on rend la tavelle un peu plus pesante par un petit poids suspendu par un anneau à l'axe de la tavelle.

⁶³ Si elle file de 10 à 12, elle en peut faire 25 à 26 onces.

⁶⁴ Folio 5

⁶⁵ Cet article est faux. Il est expressément défendu de sortir des soies grasses.

⁶⁶ Atelier où la soie se dévide sur des espèces de bobines qu'on nomme roquettes.

⁶⁷ Voyez Folio 4, figure 1.

Quand la soie est filée de 10 à 12 la tavelle peut aller avec une vitesse de 3 tours par minute, elle va un peu plus lentement quand la soie est plus fine. Afin que la soie s'arrange également (65) sur toute la longueur de la roquette, le fil qui vient de la tavelle, passe par des barbins établis sur un va-et-vient.

On peut arrêter le mouvement de tout un équipage, parce que le pivot du grand arbre est reçu dans une pièce qui se tire à coulisse, et qui fait désengrener les deux premières roues, qui mettent le reste en jeu.

Quand les roquettes ont été chargées à l'Incannatorio, on les monte sur des fuseaux fol. 3 avec une Coronelle ou Campanelle, et on les applique au moulin pour recevoir un tours qu'on nomme le premier apprêt.

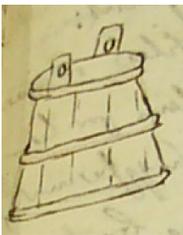
La soie en se tordant ainsi passe des roquettes aux roquelles, et s'étend aussi sur toute leur longueur par le moyen d'un va-et-vient chargés de barbins.

Comme le fil de soie en passant des tavelles aux roquettes, et des roquettes aux roquelles, change de direction, on le (65v) fait passer sur une canne de verre afin que le frottement ne lui cause point d'altération.

Les roquettes ainsi chargées vont ensuite au doublage, c'est-à-dire dans un nouvel atelier ou des femmes, et même des petits enfants, dévident ensemble deux bouts de cette soie sur une même roquette jusqu'à ce qu'il y en ait environ 3 lignes d'épaisseur sur toute sa longueur.

Cela se fait en fixant la roquette sur une broche carrée et pointue de fer, qui a 20 pouces de long, et dont la pointe d'en bas repose dans une petite crapaudine fort libre de métal engagée dans un bout de planche que l'ouvrière tient sur elle étant assise.

Les deux roquelles qui contiennent la soie du premier apprêt sont posées sur un banc.⁶⁸ fol. 4. Les deux fils passent par deux barbins, et l'ouvrière les (66) réunissant d'une main, et les conduisant pour les arranger sur la roquette, fait tourner la broche de fer avec l'autre main.



Lorsque les roquettes sont pleines de soie doublée, on les met dans une espèce de baquet rond, plus large d'en bas que d'en haut et dont le fond est percé de plusieurs grands trous, et l'on pose ce baquet ainsi rempli et couvert d'une grosse couverture, sur une chaudière remplie d'eau que l'on fait bouillir sur un fourneau, cette façon se somme le brouet, et sert à fixer le premier apprêt, et empêche que la soie ne se tortille quand elle devient lâche.

Les roquettes chargées de soie doublée après le brouet sont enfilées sur les fuseaux, avec des coronelles, et appliquées au moulin, et la soie en recevant un second tour, se dévide sur des aspes, et forme des écheveaux partagés en plusieurs capit.

(66v) Tandis que le moulin travaille tant pour le premier que pour le second apprêt, il y a un homme qui visite continuellement les roquettes pour renouer les bouts qui manquent: si la soie

⁶⁸ Et afin que la soie ne s'accroche point au bord de la roquelle, on couvre chacune de ces roquelles d'un chapiteau de cuivre épais et pesant, dont le bord plus large que celui de la roquelle donne lieu à la soie de mieux glisser.

a été mal filée, on trouve bien du déchet au moulin par les bouts de soie qu'il faut supprimer et renouer, ce sont tous ces bouts qui font l'estrasse; la meilleure soie diminue au moulin de 4 à 5 pour cent; une soie d'achat et qui n'a pas été filée avec bien de soin, souffre un déchet de 8, 10, et quelquefois de 12 pour cent.

On use beaucoup d'huile (d'olive) tant pour éclairer, que pour graisser dans les moulins; un filateur qui a 8 moulins en mouvement toute l'année m'a assuré que dans l'hiver ou l'on commence la journée à 7 heures pour la finir à minuit, il dépensait tous les jours 27 à 28 livres d'huile.⁶⁹

(67) Le nombre des croisures n'est point fixé suivant celui des cocons; au contraire, on en fait moins quand il y a un plus grand nombre de cocons, parce qu'alors le filage est plus difficile.⁷⁰

Les coronelles ou campanines sont plus fortes et plus pesantes pour l'organsin que pour le premier apprêt.

Un cent de fuseaux coute 30 *livres*

Un cent de roquettes...—4 *livres* 10 *sous*

Les moulins ont communément 18 à 20 pieds de diamètre, et pour le moins deux étages, et font à peu près deux révolutions dans une minute.

Autour d'un moulin il y a 8 à 20 postes suivant le diamètre du moulin et chaque poste a 2 pieds de largeur.

Dans la largeur de chaque poste, il y a six fuseaux.

Pour le premier apprêt il y a 3 rangs de fuseaux à chaque étage, et pour l'organsin seulement deux.

(67v) Les roquettes et les roquelles, ont deux pouces et deux lignes de diamètre sans les rebords, et 3 pouces 3 lignes de hauteur.

La roquette est percée suivant son axe d'un trou carré qui va en pointe: le trou de la roquette est cylindrique et plus gros.

La hauteur totale du fuseau est de 11 pouces. Les autres proportions sont marquées.

Folio 3

Le tour de l'aspe de l'organsin est de 40 onces, et la longueur 22 pouces $\frac{1}{2}$. Elle fait à peu près 3 tours par minute.

La vitesse commune des roquettes est 12 tours par minute.

De l'œil de la coronelle à la canne de verre il y a 18 pouces $\frac{1}{2}$ pour l'organsin, et 9 seulement pour le premier apprêt.

Les moulins de Raconis sont animés par des petits courants d'eau qu'on tire de la Meyra, petite rivière qui passe à côté du village.

(68) Ces eaux manquent assez communément dans le mois d'août, et alors, plusieurs ont un équipage qu'un cheval fait mouvoir, et dont l'action s'applique au lieu de celle de l'eau au moulin.

L'endroit du bâtiment où est la roue à l'eau, avec ses lanternes, se nomme le Balatoir.

La meilleure soie d'Italie est celle de la Romagne et principalement celle de la Marche d'Ancone, les Piémontais y ont des filatures, et y envoient des fileuses. Cette soie cependant ne vaut pas celle de Piémont, et elle souffre plus de déchet au moulin.

À Carignan les aspes des filatures sont tournées à la main.

⁶⁹ Livre de 12 onces

⁷⁰ Cela n'est vrai que pour les valopes et d'autres cocons de mauvaise qualité.

Dans les filatures de Cavalimour, de Savillan, de Carmagnole, etc., on mène les aspes partie à la main, partie au pied.

Dans les unes et dans les autres on se sert pour les bassines des eaux courantes que l'on puise à mesure qu'on en a besoin.

(68v) Il y a à Pignerol une magnifique filature de 150 fourneaux qui est à MM. Monnier et Mœurice, banquiers de la cour à Turin.

Dans presque tous les endroits nommés ci-dessus, outre les moulins qui vont par la force de l'eau, il y en a encore plusieurs, qui sont mus par des hommes, ou par des chevaux, mais ils mené peu considérables.

Dans Raconis seul il y a 29 filatures où les moulins vont par eau. Et dans une filature il y a souvent 6 ou 8 moulins.

Les moulins d'une filature qui vont toute l'année façonnent bien plus de soie, qu'il ne s'y en est filé. Ils sont occupés, une grande partie du temps à organsiner les soies d'achat, ou des soies que les fabricants, ou autres négociants y portent, pour y être organsinées.⁷¹

Le 4 juillet

(69) Le vendredi au soir je répétai en présence du Roi et de la famille royale les principales expériences de l'électricité, pour faire remarquer à Mgr. le Duc de Savoie, et à Mmes. les Princesses les faits et les circonstances sur lesquelles j'appuie les explications employées dans mes deux ouvrages que j'avais lus précédemment avec leurs Altesses Royales. Les expériences réussirent très bien, quoi qu'il eût fait 25 degrés de chaud dans la journée; c'était le soir à 9 heures.

Le 5 juillet

Le samedi matin j'allai avec M. Mathé à Grouillasque voir la filature et les moulins de MM. Alifredi, dont la soie est en grande réputation.

Je trouvai la filature en très bon ordre les fourneaux disposés deux par deux par une cheminée de 5 pieds $\frac{1}{2}$ de hauteur; on n'y brûle que du charbon, et l'on tourne l'aspe partie au pied, partie à la main.

(69v) On y file de 4 à 5 et l'on croise au moins 20 fois, excepté pour les choquettes, et les doublons et cocolons que l'on file à 10 et à 12; car on m'a assuré que plus on file en grand nombre, moins on fait de croisures, cela étant presque impossible autrement.

M. Alifredi croit que le commerce des soieries de Piémont, monte bien années communes, à 15 millions, en y comprenant les soies étrangères que l'on y apporte pour être organsinées. Il m'a dit aussi comme une chose dont il était bien sûr, et que d'autres m'ont confirmé aussi, qu'il est très expressément défendu de faire sortir du pays aucune soie grège.

Il a ajouté que les anglais, outre les organsins qu'ils prennent en Piémont, achètent quantité de soie grège en Italie, pour les organsiner chez eux; (70) et que les endroits limitrophes de Lombardie, et de l'état de Gênes, en faisait sortir à cet effet, en fraude.

Dans les coconnières de Grouillasque on tient 5 ou 6 chats pour en écarter les souris, et la malpropreté qu'ils y causent, quand on y a attention, n'égale pas le dommage que feraient les souris.

Il y a à Grouillasque 11 plantes de moulins, en très bon ordre, chaque plante a trois étages.

⁷¹ Le jeudi 3 juillet, je fis visite, à leurs Altesses M. et Mme. la Princesse de Carignan. Et ensuite à la visitation je vis Mme. de Fleury et Mlles. de Montgardin.

En arrivant de Grouillasque j'allai dîner chez M. le prince de Francheville avec M. le Marquis de Fleury, etc.

L'après-midi je m'entretins avec M. Mathé des dimensions des moulins, de leurs différentes parties et des proportions qu'elles ont entre elles, et par la comparaison que nous fîmes, des desseins, et des remarques que nous avons faites par écrit de part et d'autre en différents temps, et en différents lieux, j'arrêtai ce qui suit.

(70v) Chaque arbre et ce qui tourne avec lui se nomme plante.

La cage dormante a depuis 16 jusqu'à 22 postes, suivant le diamètre du moulin, et cette cage dans toute sa hauteur contient communément

6 rangs de roquets

Distance d'un rang de roquets à l'autre... 2 pieds, 5 pouces

Largeur d'une poste compris le pilier ... 31 pouces

Hauteur totale du fuseau... 11 pouces

Diamètre du fuseau... 5 lig.

Hauteur du roquet... 3 pouces, 3 lig.

Diamètre du roquet... 2 pouces, 2 lig.

Nombre des Serpes ou plans inclinés... 12

Quantité des dents de l'étoile... 9

Nombre des étoiles... 3

Nombre des dents de la roue ou Strelle menée par l'étoile... 60

Pignon de la baguette. 11, 13, ou 14 ailes.

(71) Quantité des estrophins ... 6

Longueur de la partie frottante⁷²... 16 à 17 pouces

La plante tourne trois fois et un tiers par minute, et sa révolution se fait de gauche à droite.

La roue à eau, est à part, elle a communément, tout compris, 5 pieds, 6 pouces de rayon. Elle est menée par une chute d'eau qui a environ 8 pieds de hauteur. La vanne par ou passe l'eau a 12 pouces carré d'ouverture, mail elle n'est jamais pleine, à beaucoup près.

Une roue met en mouvement deux plantes, et les roquets de l'Incannatorio.

La plante du second apprêt est à peu près de la grandeur de celle du premier et tourne de droite à gauche et avec une vitesse de 4 révolutions par minute.

La hauteur de chaque étage est de 3 pieds ou 3 pieds ½.

(71v) Distance du pied du roquet à la canne de verre . . . 31 à 32 pouces.

Les fuseaux et roquets comme ci-dessus.

Il y a 6 serpes ou plans inclinés pour le jeu des étoiles.

Chaque étoile a dix dents ou rayon, dont chacun est un rouleau de 4 à 5 pouces de longueur enfilé et tournant librement sur un axe de fer.

Chaque étoile mène deux aspes par autant de strelles qui tournent avec elles.

Ces roues ou strelles menées par l'étoile ont chacune 18 dents pour l'ordinaire, mais cela varie suivant la vitesse qu'on veut donner à l'aspe. Le pignon de l'aspe a 18 dents.

Dans plusieurs moulins, ce sont les dents des pignons qui varient, parce que cette pièce est plus facile à rechanger. (72) L'essieu de l'aspe finissant par un morceau de fer plat, sur lequel on enfile tel ou tel pignon.

La longueur de l'aspe est d'un pied et 10 pouces.

⁷² Cette partie est matelassée de laine et couverte d'un cuir épais que l'on frotte de temps en temps avec un peu d'arcanson broyé.

La diagonale de cet aspe est de 14 pouces 3 lignes.

Il y a six estraphins, tout à fait semblables à ceux du moulin au premier apprêt.

La quantité de soie dont on charge trois roquets est à peu près d'une once.

Le mouvement de l'incannatorio⁷³ vient de la roue à eau par un arbre vertical qui tourne aussi vite qu'elle.

Cet arbre porte une roue de chant qui a 48 dents, et cette roue engraine dans des lanternes de 16 dents; de sorte que l'arbre de la grande campane (72v) fait trois tours, pendant que la roue en fait un.

La grande campane a 20 dents, elle mène deux roues qui ont chacune 30 dents.

Au centre de chaque roue est fixée une couronne qui fait tourner la roue qui fait mouvoir le va-et-vient, autrement barbinelle.

Au centre de la couronne est fixée la bague qui enfile toutes les roues des strelins.

Les roues des strelins, ont chacune 50 dents, et les strelins toujours 11.

La distance d'une tavelle à l'autre est de six pouces.

Chaque roquette de l'incannatorio est enfilée sur une aiguille de fer et peut sortir de sa place, sans que les autres soient arrêtées.

La même campane fait aller deux rangs de roquettes, et chaque rang en contient 20 ou 25.

Le 6 juillet

(73) Le dimanche je me promenai presque toute l'après-midi avec des négociants, de Genève établis à Turin. Je leur fis beaucoup de questions touchant les filatures, le moulinage des soies, les différentes qualités qu'on leur attribuait suivant la province d'où elles virent, ou suivant les différentes mains d'œuvres qu'elles avaient reçues, et les réponses qu'on me fit, me confirmèrent presque tout ce qui se trouve rapporté ci-dessus.

Il y a ici une grande émulation entre les négociants du pays, et ceux qui s'y sont établis du dehors, il paraît surtout que ceux de Genève y ont excité contre eux une grande jalousie, ils font presque tout le commerce d'Angleterre, et plusieurs personnes désintéressées m'ont dit qu'ils se connaissaient parfaitement en soie et qu'ils gagnaient beaucoup, à faire des tirages, des soies qu'ils achetaient (73v) per grosses parties; pour entendre ceci il faut savoir, que dans une même balle de soie, il y a différentes qualités assez différentes les unes des autres, quoi qu'à en juger en gros elles paraissent les mêmes; l'acheteur intelligent, l'achète au pied le plus bas, c'est-à-dire de la qualité qui paraît dominer, et qui est la moins précieuse, et ensuite, il en tire une partie, qui est plus exquisite qui jointe à d'autres semblablement tirées, font une balle de soie d'une qualité beaucoup au-dessus, de celle d'où on les a prises. Et un négociant à qui il passe beaucoup de murissements de cette espèce par les mains, y trouve un gros profit.

La maison de M. Aldman seule paye au Roi 60 ou 70 mille livres tous les ans au Roi, pour droit de sortir des soies dont il fait commissions.⁷⁴

Le 7 juillet

⁷³ Incannatoire.

⁷⁴ Tous ces messieurs prétendent que le commerce des soieries de Piémont monte tous les ans à plus de 15 millions.

(74) Le lundi, le Roi me chargea d'examiner les différents projets des pompes, que l'on a proposé pour éteindre les incendies; et à cet effet M. le Comte de St. Martin me remit le portefeuille qui contenait les desseins, et les mémoires qui ont été envoyés, de France, de Genève, d'Allemagne, etc., et cet examen m'occupe tout le jour, et une grande partie du lendemain.

Le 8 juillet

Le mardi, après avoir dîner chez M. le marquis de St. Thomas, j'allai visiter l'arsenal; on me fit voir d'abord le modèle du bâtiment neuf, dont il n'y a encore que la 8^e partie de faite. Le dessein en est grand et d'une belle architecture. Je vis ensuite tous les magasins qui ne sont pas aussi dépourvus qu'ils paraîtraient devoir l'être après une guerre de dix années.

(74v) Je passai à la fonderie qui est très belle, on y coule les pièces pleines pour être forcés ensuite à la manière du Sr. Maris.

M. Mathé qui était présent me fit voir, le nouveau modèle⁷⁵ qu'il a proposée, pour faire les canons, elle est assez semblable à celle de M. Maris, mais pour que les copeaux de la forêt se vident d'eux-mêmes et à mesure que l'outil avance, M. Mathé a pratiqué un canal dans la tige et dans le corps même du forêt de sorte, l'eau conduite par le canal emporte en refluant la matière que le tranchant a détaché; cette eau empêche encore que la lame ne s'échauffe.

Je vis ensuite le magasin des armes, qui est très bien tenu. Il m'a paru, qu'il y avait de quoi armer plus de 30000 hommes.

Le 9 juillet

(75) Le mercredi j'allai dîner chez M. le Comte de Bellegarde, ministre de Pologne, qui me proposa, d'électriser l'oreille d'une enfant de 9 ans qui a depuis deux ans une surdité, ou difficulté d'entendre. Après avoir examiné cet enfant, et avoir pris connaissance des accidents, qui ont précédé ou accompagné cette incommodité, je ne jugeai point à propos, de tirer de la partie affligée aucune étincelles électriques, et je remis à mon retour, à Paris, de consulter sur cette maladie des gens de l'art pour envoyer leur avis à M. le Comte de Bellegarde.

M. le Comte Ferrero ayant fait prendre par ses gens à la campagne un onocrotale, qui était sur le Po avec un autre de la même espèce qui fut tué à coups de fusils, le fit apporter vivant à S. A. R. qui le fit mettre dans le jardin du Roi, pour y vivre en liberté; cet animal avala devant (75v) moi une truite qui avait 13 pouces de long, et 3 pouces $\frac{1}{2}$ de largeur à l'endroit du ventre.

Cet animal est très longtemps à digérer le poisson qu'il avale, et quand on l'irrite, il le revomit presque tout entier, plus de 3 heures après l'avoir avalé.

Le jardinier qui en a soin, en a gardé un semblable pendant 11 ans. Il assure que cet animal se saigne par forme de remède de temps en temps avec la pointe qu'il a au bout du bec, on m'a assuré que cet homme avait prédit plusieurs fois cet saignée par la manière de vivre qu'il voyait tenir à l'oiseau.

Ce qui est bien certain, et ce que tout le monde m'a dit ici, sans aucune variation, c'est que ce premier onocrotale avait pris le Roi qui ne le connaissait pas plus qu'un autre, et qui ne lui donnait rien tellement en affection que quand (76) S. M. paraissait au jardin, l'oiseau s'en approchait, et se mettait en devoir d'écarter tout le monde, sans excepter même le jardinier, qu'il suivait partout en tout autre occasion.

⁷⁵ De la machine

Le 10 juillet

Le jeudi, je construisis un baromètre pour S. A. Royale, et je le fis placer dans son cabinet.

J'allai prendre congé du Roi qui allait partir pour les bains de Vaudier; S. M. me chargea de recueillir ce que je pourrais trouver de curiosités naturelles pendant le temps de mon voyage, pour son cabinet de l'université.

S. M. ajouta, quelle serait bien aisé, quand je passerais à Lyon, que je visse le cabinet de feu M. Pestalozzi afin d'y acheter par forme de commission ce que j'y trouverais de propre à augmenter la collection de Turin.

Et enfin je promis au Roi que je recommanderais au p. Garo de chercher aussi (76v) en Calabre ce qui serait convenable relativement à ces mêmes vues.

Le 11 juillet

Le vendredi j'allai à Collaine où j'avais donné rendez-vous à M. Gioanetti le père. Nous visitâmes ensemble la chartreuse et nous y dinâmes.

L'emplacement et les enclos de cette maison sont assez grands et beaux mais il y a encore beaucoup à faire aux bâtiments, l'église n'est qu'une chapelle, qu'on a faite en attendant. Les cellules sont fort jolies, du reste il n'y a rien de bien remarquable.

Après le dîner nous revînmes à la vénerie, ou je visitai encore pendant deux heures la filature et les moulins, pour vérifier de nouveau toutes les connaissances que j'avais prises ailleurs.

Je vis filer à la bobine, c'est-à-dire, que les deux files avant que d'être croisés et en sortant de la filière sont tournés chacun sur deux petites bobines de verre, qui tournent librement, sur une (77) axe arrêté dans une petite planche ouverte en forme de fourchette.

Cette manière de filer est fort en l'usage à ce que l'on dit, à Avignon, en Provence, etc. Elle rend la soie plate; et la soie qui a été filée ainsi, s'emploie pour trame dans certaines étoffes qui doivent avoir beaucoup de lustre.

Toutes les fileuses filaient de 4 en 5 hors celles de fallopes qui filaient de 10 à 12.

À l'Incannatorio, j'ai remarqué que de 4 en 4 tavelles on attachait au banc le nom de la fileuse à qui appartenaient les morelles; afin que si la soie allait mal, on sût à qui s'en prendre.

Chaque banc contient deux rangs de roquelles, et chaque rang, chez M. Gioanetti, est de 62 roquelles.

Deux hommes mené occupés à charger les tavelles, et à mettre les morelles en équilibre; pour cela on les en file sur une broche de fer que l'on place dans un châssis, et en faisant avancer ou reculer (77v) les brides, on centre la morelle de manière, que la tavelle, tourne avec liberté, et se trouve en équilibre avec elle-même.

Les pignons des baguettes pour les roquelles du premier apprêt, et ceux des aspes pour le second apprêt, se changent au besoin, et l'on en a de différents nombres d'ailes. Afin que le tout soit plat ou moins fort, selon qu'on le veut.

Le moulin de second apprêt tourne bien plus vite que celui du premier, celui-ci de gauche à droite, l'autre de droite à gauche.

En allant de Turin à Collaine, de Collaine à la vénerie, et de la vénerie à Turin, je remarquai que tous les mûriers qui avaient été dépouillés pour la nourriture des vers à soie, étaient couverts de nouvelles feuilles; cela me fit dire qu'on pourrait peut-être faire deux élèves de vers à

soie chaque année, mais on me répondit qu'on l'avait essayé, mais que quand on (78) dépouillait les arbres de leur seconde feuille, on les épuisait et que la plupart périssaient.

J'observai encore, qu'en plusieurs endroits les sillons creux qui se trouvent entre deux rangs de plantes de blés de Turquie étaient tous remplis d'eau; on baigne aussi le pied de cette plante dans les grandes sécheresses, par des courants d'eau que l'on y fait couler et que l'on arrête peu après.

Il y a eu Piémont une grande quantité du blé de Turquie; c'est cela et la châtaigne qui fait la principale nourriture du paysan.

Mais comme cette plante épuise les terres et les appauvrit, dans tous les Baux, le propriétaire a grand soin de spécifier la quantité de terre qu'il sera permis d'ensemencer en blé de Turquie, ou combien de fois dans le courant du bail, telle ou telle terre, en rapportera.

Le 12 juillet

(78v) Le samedi au matin j'assistai par ordre du Roi à l'essai que l'on fit d'une pompe destinée à éteindre les incendies, et construite par le Sr. Chatel horloger établi à Turin. Cet essai se fit en présence de M. le Comte de St. Martin vicaire de la ville et de plusieurs seigneurs de la cour.

On mit dans la caisse de cette pompe 15 brindes d'eau, et 16 hommes appliqués en même temps aux deux bras du levier, élevèrent cette eau en 10 minutes par un tuyau de cuir à la hauteur de 66 pieds de France. Cette expérience fut répétée plusieurs fois et toujours avec succès à peu près égal.

Ayant remarqué que les hommes se fatiguaient beaucoup, et qu'ils avaient bien de la peine soutenir ce travail pendant les 10 minutes, j'examinai la construction de la pompe: et je (79) trouvai qu'elle avait beaucoup de défauts, le principal de tous, c'est que les corps de pompe avaient 6 pouces de diamètre, ce qui causait une résistance énorme de la part de la colonne d'eau; de plus, le tuyau de cuir était trop étroit, il n'avait qu'un pouce tout au plus de diamètre; les pistons longs de 9 pouces causaient trop de frottement, et le levier qui les faisait jouer étant placé trop haut au-dessus du terrain, mettait les travailleurs hors de force: enfin toute cette machine était trop grande trop pesante, trop embarrassante, pour être transportée et manœuvrée promptement dans les cas pressants pour lesquels elle était dessinée.

On fit l'épreuve ensuite d'une petite pompe à la Hollandaise, c'est-à-dire de celles qui n'ont qu'un piston avec un réservoir d'air, qui rend le (79v) jet continu.

On mit une brinde d'eau dans le baquet, et un homme seul sans se fatiguer éleva toute cette eau sans tuyau, mais en forme de jet à la hauteur de 42 ou 43 pieds de France, dans l'espace de 2 minutes et 20 secondes.

Cette dernière pompe fabriquée par le Sr. Francalanca, faiseur d'instruments de mathématiques me paraît dans des proportions assez bonnes, à cela près que le réservoir d'air un peu trop grand obligeait de tenir la caisse plus grande qu'elle ne devait être pour être bien portable.

Je fis mon rapport par écrit de ces deux pompes, et je l'appuyai sur la comparaison que je fis des produits avec les forces employées dans l'une et dans l'autre.

Le 13 juillet

(80) Le dimanche matin, j'allai visiter le R. p. Accetta Augustin, professeur de mathématiques l'université; il me fit voir son obser. ses instruments; et me fit part de 10 observations par lesquelles

il a déterminé la hauteur du pôle de Turin, 45^d 3^m 2" au lieu de 44° 50' quelle est marquée dans la connaissance du temps.

Le 14 et le 15 juillet

Le lundi et le mardi je fus occupé à disposer mon voyage, à faire des visites, à écrire à divers endroits; et même le mardi je passai toute la matinée, chez Mgr. le Duc de Savoie, les princesses et Mgr. le Duc de Chablais.

Le 16 juillet

Le mercredi à une heure du matin, nous partîmes de compagnie, le p. Garo et moi dans la même chaise, M. l'abbé Taillasouchi son petit neveu, et M. le Dr. Sommis dans une autre voiture, et après avoir passé La Sture, l'Aqua Malone, l'Aqua d'Oneo, et la Dora Baltea, nous vînmes dîner à Livourne, et de la coucher à St. Germano.

Le 17 juillet

(80v) Le jeudi, au matin nous passâmes l'Assesia à Versailles, qui est une ville bien peuplée assez grande, mais dont les fortifications sont restées démolies, depuis les guerres de 1703 et 1704. Et nous allâmes dîner à Novarre.

Du côté et aux environs de Versailles la soierie n'est pas aussi cultivée que dans les autres états du Roi de Sardaigne, on y voit bien moins de mûriers, et il y a peu de filatures.

Dans le Gaverrois on cultive une grande quantité de riz et les gens du lieu font mystère aux étrangers, de leur culture.

Les rizières sont des pièces de terre planes, et faciles à remplir et à vider d'eau; que de rigoles qu'on y pratique exprès; elles sont continuellement couvertes de quelques pouces d'eau.

Quand nous passâmes, le riz n'était encore qu'en herbe, cela fait le plus beau tapis vert qu'on puisse voir. Chaque plante ressemble assez à une plante de glaïeul dont la feuille n'avait pas plus de largeur que celle du froment.

(81) Il passe pour constant dans le pays même que le séjour des eaux clans les rizières cause du mauvais air et des maladies, et les Piémontais des collines qui vont faire la récolte de riz, comme nos paysans de France vont faire celle du blé dans les provinces voisines, en remportant ordinairement une fièvre qui leur dure 3 ou 4 mois, et qu'ils appellent fièvre froide, ou fièvre humide.

Après dîner nous passâmes deux fois le Tessin, les deux bras forment une île couverte de bois, et encore traversée par une infinité de petits ruisseaux où torrents que cette rivière forme quand ses eaux viennent à grossir.⁷⁶

Nous passâmes à Buffalore, gros bourg ou nous vîmes un beau canal⁷⁷ qui vient du Tessin et qui va à Milan. De là nous allâmes coucher à Magenta.

Le Tessin est une rivière fort rapide qui vient de montagnes de Suisse, et qui est navigable jusqu'à pavié qui est environ 5 lieues de France au-dessus de l'endroit où nous passâmes.

⁷⁶ Avant le passage du Tessin, il y a 3 ou 4 milles de bois, cet endroit n'est pas sûr pour les voyageurs.

⁷⁷ Le Naviglio

Le 18 juillet

(81v) Le vendredi à 10 heures du matin, nous arrivâmes à Milan, et nous logeâmes au Puit: quoi que cette auberge passe pour une des meilleurs de la ville, elle était bien mauvaise, surtout pour le logement; et en général on peut dire la même chose de toutes les auberges de l'Italie, que j'ai vues jusqu'à présent.

Dès que nous fûmes habillés le p. Garo et moi, nous allâmes faire visite à M. Christiani grand chancelier de Milan, à qui je remis une lettre de Mme. la Marquise d'Ormea. S.E. nous reçut très bien, nous invita à dîner, et nous offrit un carrosse pour le temps que nous aurions à passer à Milan.

De là, nous allâmes voir la cathédrale qu'on nomme le Dome. C'est un grand bâtiment commencé depuis longtemps, et auquel on continue toujours de travailler, mais comme les ouvrages vont lentement, il y en a déjà une grande partie de ce qui a été fait anciennement qui menace ruiner. Cette église a été commencée dans le gout (82) gothique, et présentement que l'on parle de faire le frontispice, on ne sait pas s'il sera fait suivant le même goût, ou selon le Moderne.

L'édifice est fait de briques, mais revêtu en dehors et en dedans de marbre blanc, avec un nombre infini de statues de Saints de toutes grandeurs, et dans toutes sortes d'attitudes.

Le pavé de la nef n'est fait qu'à moitié, quand il sera achevé ce sera une belle chose, il est tout de marbre employé en compartiments bien dessinés.

Devant la porte du cœur, est un espace circulaire entouré d'une grille, cette espace répond à la chapelle basse ou repose le corps de St. Charles Borromée.

Derrière le cœur nous vîmes la fameuse statue de marbre qui représente St. Barthélémy écorché, c'est une pièce admirable, mais bien négligée, elle n'est point assez en jour et elle est pleine de poussière.

On nous montra aussi, ce qu'on nomme le trésor de St. Charles, il consiste en un (82v) grand nombre de chaises d'or et d'argent bien travaillées, et bien ornées de pierreries en vaisselle et argenterie d'église, en ornements très riches, et la plupart brodés de la façon de la fameuse pellegrini. La croix de l'autel a 7 pieds et demi de hauteur et les chandeliers à proportion. La place qui est devant le Dome est petite, les carrosses y viennent à la fin du jour, et la noblesse sans descendre y prend un peu l'air avant que d'aller aux conversations.

Le libraire Reissan demeure sur cette place, il fait commerce de livres français et m'a promis correspondance par Turin.

Après dîner nous fûmes visite à Madame la Comtesse Archinto fille de Mme. la Comtesse Borromée qui était alors absente.

On nous montra l'église de St. Alexandre qui est celle des Barnabites; on vante la chaire et l'autel, l'une et l'autre sont ornées de belles pierres, mais arrangés de mauvais goût.⁷⁸ (83) La façade est chargée de figures trop épaisses et mal proportionnées; et en général le bâtiment m'a paru trop massif.

Nous allâmes le soir à la conversation chez M. Simonet;⁷⁹ il est bien logé, il a une belle bibliothèque, et reçoit bien des étrangers

Le 19 juillet

⁷⁸ Il y a dans cette église un magnifique tableau qui représente le Montagne de St. pancrace.

⁷⁹ Le Comte

Le samedi matin nous vîmes la bibliothèque ambrosienne; le principal vaisseau est petit; mais il y a moyen de l'agrandir: cette bibliothèque est publique; elle a été fondée par le Cardinal Frédéric, successeur de St. Charles; la chambre des manuscrits qui est derrière en contient 15000 à ce que nous a dit le bibliothécaire.

Il y a dans le même endroit une école de dessin où l'on pose modèle; une belle salle pleine de différents modèles pris sur l'antique, pour les étudiants, une belle collection de tableaux parmi lesquels il y en a d'exquis; et la squelette d'une très belle femme qui laissa son corps par testament, pour cet usage.

(83v) Nous allâmes aussi voir la bibliothèque de la Maison Archinto, qui est très belle et bien tenue, elle contient les plus anciennes éditions; et nous y vîmes le Missel de St. Charles, et le procès qui fut fait pour la canonisation de ce Saint.

Après le dîner nous allâmes à St. Ambroise: la maison est un magnifique couvent de Bernardins, composée de deux grands cloîtres qui se communiquent, ainsi que les dortoirs qui sont au-dessous, le tout voûté, et d'une belle architecture. Il y a une assez belle bibliothèque, mais ce que j'ai vu de plus curieux, c'est la chambre des archives où il règne un ordre admirable, et où l'on trouve les monuments qui ont rapport à cette maison, depuis le 7^e siècle: le bibliothécaire se nomme, le p. Casimire Divaldi. Et je lui ai promis de rendre témoignage de ceci; pour réparer ce que dit le père m'ont façon du peu d'ordre qui régnait ci devant dans leurs archives.

(84) Cette maison a été occupée successivement par des clunistes, des Bénédictins, et des Bernardins.

Dans le jardin on voit une chapelle qu'on dit être bâti à l'endroit même où St. Augustin entendit cette voix du Ciel Tolle et Legi: et l'on conserve tout auprès un figuier, en mémoire de ce fait.

L'église est l'ancienne église de St. Ambroise la moitié est aux moines et l'autre moitié à des prêtres qui y font une paroisse: on voit encore l'ancienne porte que St. Ambroise ferma à l'empereur Théodose; ce qui est de certain c'est que les deux battants de cette porte sont très vieux, et tous déchiquetés, par les voyageurs qui en emportent des éclats.

Le baptistère de St. Augustin est une petite église à deux pas de celle-ci.

Le soir nous allâmes faire visite à Mlle. Aniezi, fille de M. le Marquis Aniezi: c'est une personne fort aimable d'une grande modestie, et très instruite (84v) de langues grecque, latine et française. Elle a étudié la géométrie et l'algèbre de manière qu'elle a été en état d'imprimer un ouvrage très considérable dont elle me donna un exemplaire.⁸⁰ Mlle sa sœur excelle à toucher le clavecin.

Nous vîmes aussi ce même jour M. Lavor Bianchi, chez qui nous trouvâmes des moulins à soies: j'eus avec lui une longue conversation sur la manière de traiter la soie du milanais, et je reconnus, par ses réponses et parce que je vis dans les ateliers, que cet art n'est pas aussi bien cultivé à Milan que dans le Piémont.

Le 20 juillet

Le dimanche, j'allai à la cathédrale où j'entrai et vis célébrer la grande messe selon le rite ambrosien qui est particulier à l'église de Milan.

Il y a dans cette cathédrale deux ordres de chanoines et un bas cœur.

⁸⁰ Mlle a eu pour maître de belles lettres M. l'abbé Gaillatony et pour les mathématiques le R p. Vanpinelli présentement professeurs à Pavie.

Les chanoines du premier ordre portent sur leur rochet une espèce de camail rouge et ils occupent les hautes stalles. (85) Ils doivent être présents à l'office mais ils n'officient qu'en certaines fêtes de l'année et portent la mitre.

Les chanoines du 2^e. ordre occupent les basses stalles, portent le camail vert, et lisent les leçons au jubé, et par cette raison on les nomme chanoines lecteurs.

Les chapelains, etc. siègent sur des bancs places devant les stalles basses.

À la procession, une bannière et des confréries hommes et femmes avec des cierges. Le bas cœur en surplus et en amure précédé d'une croix; les chanoines lecteurs précédés d'une autre croix, enfin les chanoines rouges précédés de leur croix qui est d'or.

À la messe le célébrant ne se tourne jamais du côté du cœur pour dire, dominus vobiscum. Et le clergé lui répond à voix intelligible mais sans chanter.

Le célébrant avant de monter au l'autel dit Lintroibo comme dans le romain. Dès qu'il est monté à l'autel il entonne la Gloria in excelsis que la musique chante. Ce jour-là ce n'était qu'un chant sur le livre, mais bien pitoyable pour une oreille française.

(85v) Tout de suite la musique chante kyrie Eleison une fois, christe etc. Une fois, et encore une fois kyrie, etc.

Immédiatement après le célébrant chante les oraisons: après quoi un chanoine lecteur chante au Jubé gauche en entrant au cœur, une leçon de l'ancien testament. Et cette leçon est suivie d'un trait chanté par la musique.

Le sous diacre va chanter au même jubé l'épître du jour, qui est suivie du graduel, et enfin le diacre précédé d'un cierge de l'encens et de la croix va chanter l'évangile toujours au même jubé.

Après l'évangile on range des bancs dans le sanctuaire pour le célébrant et les chanoines du premier ordre, les autres se trament dans stalles des côtés, et le prédicateur commence le sermon au jubé à droite.

Après le sermon, l'offertoire: et pendant ce temps-là, l'offrande du pain et du vin se fait pour des hommes laïques vêtus d'aubes, à l'entrée du sanctuaire, et par des vieilles femmes vêtues de (86) noir⁸¹ à la porte du cœur: après l'offrande le célébrant entonne le Credo.

Immédiatement après le Credo la préface qui est propre pour chaque jour. Aussitôt après le Canon, et avant la consécration le Lavabo.

Le célébrant chante le pater comme dans le Romain, mais il continue ce qui suit le pater à intelligible voix sans chanter.

Un chanoine rouge va donner la paix au peuple à la porte du cœur avec le bas d'une étole. Et le diacre l'ayant reçue du célébrant par un baiser, la va porter au clergé.

Après cela suivent les dernières raisons et la bénédiction à la manière épiscopale.

En sortant de la cathédrale nous allâmes voir dans le jardin de M. le Comte Porto une belle perspective peinte par Castellino de Monza, il y a 30 ans; d'autres disent par Luco; de quelque main qu'elle soit c'est un beau morceau.

Avant que de rentrer à l'auberge nous vîmes l'église qu'on nomme du jardin; elle est (86v) fort large par rapport à sa longueur; elle n'est couverte que d'un toit soutenu par des arcades de maçonneries; ces arcades sont hardies, mais voilà tout ce qu'il y a de remarquable.

Après le dîner nous allâmes à St. Victor, abbaye magnifique de Moines olivétains:⁸² l'église est belle et bien ornée: les deux cloîtres et les dortoirs sont d'une grandeur, d'une

⁸¹ Ces vieilles portent le nom, de dia conefles.

⁸² Cet ordre est très répandu dans Italie, c'est une réforme de Bénédictins; ils sont vêtus de blancs.

architecture, et d'une propreté admirable; j'y fus reçu et très bien accueilli par les RR. pp. dom Machilium Caraccioli, et dom Theodore Barone lecteurs en philosophie; dom. Theodore est écolier du R. p. Rampinelli, et ami de Mlle. Aniezi.

En sortant de cette maison j'allai passer la soirée chez M. Aniezi et j'eus encore une très longue conversation avec Mlle. sa fille sur divers points de philosophie.

Elle m'apprit que pour imprimer son livre, elle avait été obligée de faire venir l'imprimerie chez elle, et d'apprendre au compositeur à lire l'algèbre que cet homme n'y parvint qu'au bout de trois mois, et qu'il s'était tellement fatigué à cette impression qui était nouvelle pour lui, qu'il était mort peu de temps après l'avoir fini.

(87) Je lui ai promis correspondance de Paris pour les matières de philosophie; et je la quittai en la priant de dire au R. p. Rampinelli, qui était alors absent, que j'avais bien du regret de quitter Milan sans avoir pu faire connaissance avec lui.

La ville de Milan est fort grande et belle, bien peuplée, et les arts y sont assez bien cultivés: celui qui l'est le plus c'est la broderie de toute espèce: et tout ce qui concerne les carrosses, chaises, et autres voitures, il y a deux canaux ou Naviglio qui servent à approvisionner la ville, et aussi à la nettoyer; il y a une très grande quantité de charités fondées, pour le soulagement des pauvres;⁸³ les dames imitent d'assez près et autant qu'elles peuvent la mode de Paris dans leurs habillements, ainsi que les hommes du même ordre; le peuple s'en écarte davantage; les femmes en été n'ont ni chausses ni coiffures; l'éventail est un meuble d'homme aussi bien que de femme, les abbés mêmes s'en servent publiquement: voyez le plan de Milan que j'ai acheté pour joindre à ceci. (87v) On nous fit voir une place vide où il y

avait une maison qu'on a rasée, et où l'on a mis une colonne avec une inscription: ce monument se nomme la colonne infame, et l'on apprend par l'inscription que dans un temps de peste un barbier qui occupait cette maison distribuait des drogues par lesquelles ils augmentent le mal, et cela par intelligence avec cent ennemis de l'état.

Il y a à Milan un château fort au citadelle, qu'on regarde comme une très bonne place.

Le 21 juillet

Nous laissâmes à Milan M. l'abbé Taillasonki et le Dr. Sommis qui devaient prendre la route de Modène; et le lundi à 5 heures du matin le p. Garo et moi nous prîmes celle de Brescia; et nous vînmes dîner à Canonica après avoir passé l'Ada sous le palais de M. le comte Meley qui est à Vaprio. Cette situation est très singulière, et fort agréable.

L'après-dîner⁸⁴ nous passâmes le Servi, ensuite le Cheri, et nous vînmes coucher à Palazzolo.

Le 22 juillet

(88) Le mardi, en sortant de Palazzolo nous passâmes l'Oglio sur un pont de pierre, et ensuite plusieurs courants beaucoup au-dessus, le chemin fut très mauvais, et nous vînmes dîner à Brescia.

⁸³ Le lazaret est un enclos très vaste hors de la ville, où il y a une très grande quantité de loges, pour mettre les malades en temps de contagion.

⁸⁴ Nous laissâmes Bergamo à gauche

Brescia est une ville fort grande et assez belle, son commerce est en fer, en soie, en lin et en fromages. On achève de bâtir la cathédrale, qui est toute construite d'une pierre dure et blanchie assez semblable à du marbre.

J'y ais fait connaissance avec M. le Comte Meley, ami de M. [blank], qui a été envoyé de France dans ce pays pour traiter de quelques affaires. Il nous fit beaucoup de politesses, et nous donna du vin de Santo: c'est une espèce de vin de liqueur fort bon qui se fait dans le pays, avec beaucoup de soin et de façon.

Nous vînmes coucher à Desinzano après avoir passé la Chiesa, au ponté de St. Marco.

Desinzano est sur le bord du Lac Guarda.(88v) Lac Guarda, très fertile en poisson: les truites y sont magnifique; on y pêche une autre espèce de poisson, assez semblable à la truite, mais de meilleur goût, qui se nomme carpion; on y trouve aussi l'agoni qui est une sorte de sardine, mais que j'estime moins que la sardine de mer des côtes de Bretagne et d'Aunis.

La péninsule de ce lac était, dit-on la maison de campagne de Catulle; on dit aussi qu'en tirant vers Vérone à quelque distance de là est un village qu'on croit être la véritable patrie de Virgile.

Nous vîmes sur les bords du lac des plans d'oliviers, et l'on estime l'huile qui se fait dans ce pays.

Les bayes sont remplies de jolis arbustes qu'on ne voit point en France; M. Segurier m'en a promis les graines.

Dans tout le Véronais depuis Desinzano jusqu'à Vicence, il y a une quantité prodigieuse de mûriers, fort bien tenus, et cultivés avec plus d'ordre que partout ailleurs; (89) et aussi beaucoup de rizières, dans les terrains bas. C'est un pays dont la terre est légère et sableuse, on n'en n'a pas pu faire un meilleur emploi. M. Segurier m'a encore promis des instructions sur les usages du pays en cette partie.

J'ai mis plusieurs fois pied à terre pour causer avec des paysans, sur tout ce qui regarde, la culture des mûriers, et l'éducation des vers à soie, tout ce qu'ils m'ont dit, m'a paru très conforme aux usages de Piémont: ces gens-là sont même persuadés, que le Piémont est de toute l'Italie, l'endroit où l'on réussit le mieux pour toutes ces choses.

Le 23 juillet

De Desinzano nous vînmes dîner à Vérone le mercredi; ou M. le Marquis Maffei et M. Segurier nous reçurent avec tout l'accueil possible.

Nous vîmes sa collection d'histoire naturelle qui consiste principalement en échantillons de marbres, en coquilles fossiles, et en poissons incrustés. Il nous conduisit à l'amphithéâtre antique. (89v) C'est un monument bien conservé, il n'y manque que l'enceinte extérieur, dont il ne reste qu'une petite partie.

M. le Marquis nous conduisit encore à la maison de l'académie, ou nous vîmes sous les portiques qui entourent la cour, la collection d'antiquités, faites par M. Maffei, rangée par ordre, (gravée et prête à être mise au jour). Nous en vîmes les feuilles.

Nous fûmes partout accompagnés par M. le Général Statico, qui nous fit toutes les politesses imaginables, et qui nous offrit ses services dans tous les lieux soumis à son commandement; ce seigneur est grec de nation, et aimé passionnément les sciences et ceux qui les cultivent.

Vérone est une grande ville, fort peuplée; on y vit avec aisance, et il y règne une grande liberté.

On rencontre dans les vues des femmes masquées à toute heure du jour; cet habillement consiste en une espèce de camail⁸⁵ de taffetas qui couvre la tête et la moitié du corps, et l'on met sur le visage un masque fort léger; il semble que cet habillement se met sans autre dessein, que de se dispenser, d'une toilette; à peu près, comme on met une capote en Bretagne. (90) Les couleurs des habits des hommes sont aussi quelques fois assorties, d'une manière différente qu'en France. J'ai vu des habits de soie, noirs et doublés de taffetas vert, ou couleur de rose, etc.

Une demoiselle qui n'a point renoncé à se marier, ou ne va point en compagnie même avec sa mère,⁸⁶ où elle y va masquée à la manière de ci-dessus.

Les bourgeois sortent dans les plus grandes chaleurs, en manteau; il est vrai que le plus souvent, ils n'ont dessous qu'une veste ou un pet en laine de toile.

Le 24 juillet

Nous partîmes de Véronne le jeudi après dîner, et nous vînmes coucher à Montebello, la mauvaise auberge!

Le 25 juillet

Le vendredi, nous allâmes à la messe et dîner à Vicenze: la façade de l'hôtel de ville est de Palladio, c'est une belle architecture. Il y a dans cette ville plusieurs palais du même architecte, et des églises bien décorés des plus beaux marbres; telles sont celles des Théatins, de St. Etienne; et de beaux tableaux.

(90v) C'était un jour de fête et de marché, et j'eus occasion d'y voir la parure des paysannes; en été elles n'ont point de chaussures, elles sont coiffées en cheveux; c'est-à-dire que leurs cheveux sont tressés et retroussés derrière la tête, et retenus ou recouvert d'un morceau d'étoffe garnis d'une 100^e de grelots ou boutons de cuivre blanchis, de sorte que de loin, on dirait qu'elles ont le chignon bien bouclé et poudré à blanc.

L'après-midi nous arrivâmes à Padoue avant les portes fermantes. Nous allâmes dès le soir même chercher M. Morgoni chez lui mais il était à la campagne.

Le 26 juillet

Le pavé de Padoue est détestable; nous primes, le samedi matin un carrosse de louage, pour aller dans la ville, mais nous fûmes obligés de le quitter et d'aller à pied, outre qu'on y était extrêmement fatigué par les secousses, on était à tout instant exposé à tomber hors de cette mauvaise voiture; dans ce pays-là les carrosses n'ont point de portières: ou plutôt les portières ne sont (91) point fermés.

Nous allâmes voir M. le Marquis Poleni qui nous reçut très bien et qui après nous avoir fait amplement les honneurs de sa maison voulut nous accompagner partout.

M. Poleni a une fort belle bibliothèque et une collection assez complète d'instruments de physiques, que la République de Venise lui a fait acheter, lorsqu'elle établit la nouvelle école de la physique expérimentale il y a 8 ans: la plupart de ces instruments ont été construits à Padoue,

⁸⁵ Appelé bahute

⁸⁶ (À ce que l'on dit)

par un artiste à qui M. Poleni a fait monter ceux qui sont décrits dans sGravesande; ou représentés dans mes leçons de physique; quelques-uns ont été tirés de chez moi.

M. Poleni, a une machine d'électricité mais il en fait peu d'usage, parce qu'il est fort occupé depuis quelques années de l'inspection des eaux dont il est chargé en général, il a peu de temps à donner à (91v) la physique expérimentale et il n'en donne qu'une leçon par semaine. Il a pour cela un petit amphithéâtre fort commode à l'université, avec quelques chambres de réserve pour sa commodité.

Nous vîmes les écoles de l'université et l'amphithéâtre d'anatomie; il est petit et fort obscurci.

La grande salle de l'Hôtel de Ville, est une pièce immense.

L'église de St. Antoine, aux Cordeliers, est très fréquentée, et fort riche par la grande quantité d'argenterie que la dévotion a fait donner: mais elle est sale, et mal tenue; elle a souffert il y a peu de temps un incendie assez considérable que l'on répare actuellement.

L'église de Ste. Justine aux Bénédictins, est une des plus belles églises d'Italie; tant par sa belle architecture, que par ses ornements; toute la voûte est bien peinte, et les chapelles sont décorées des (92) plus beaux marbres, d'Italie et de Sicile; il y a aussi quantité de beaux tableaux, et l'office, s'y fait avec beaucoup de dignité.

Il y a à Padoue un jardin de botanique, mais nous ne pûmes pas le voir. J'ai promis à M. Poleni de lui faire parvenir les volumes de l'Académie de bonne heure; et je lui ai laissé celui dont M. Morand m'avait chargé pour M. Gani.

Le 27 juillet

Le dimanche, messe entendue, nous nous embarquâmes sur la Brenta à 7 heures et demi du matin; nous dinâmes à Dolo; et nous arrivâmes aux lagunes sur les 4 heures. Près de St. George d'Allega à Fusine nous prîmes une gondole qui nous conduisit à la Locanda de Malosso, près de St. Fantin où nous logeâmes.

On est surpris en arrivant à Venise de voir une grande ville au milieu des eaux, et entourée de quantités de petites îles habitées, et couvertes de beaux édifices; et cette quantité innombrable de (92v) gondoles couvertes de drap noir, qui vont et viennent, comme autant de Catafalques.

Dès le soir même nous nous arrangeâmes avec deux gondoliers, c'est la voiture du pays, on ne peut pas s'en passer; et avec ces deux hommes qui vous conduisent partout, on n'a pas besoin d'autre valets ils font toutes les commissions.

Le 28 juillet

Le lundi matin M. Hortolani vint nous prendre et nous conduisit à la Salute. C'est un beau couvent de religieux Saumasques, où nous fûmes très bien reçus par le p. Stellini, lecteur de métaphysique et philosophie morale à l'Université de Padoue.

L'église est très belle c'est un veux de la République pour implorer la miséricorde du ciel dans un temps de peste; ce veux est exprimé par un groupe de marbre blanc qui est sur le maître autel, ce morceau est admirable.

Il y a dans cette maison une grande bibliothèque, bien fournie de livres, et de (93) manuscrits anciens; et outre cela, il y en a une autre plus petite, fort élégamment orné, au bout de laquelle, il y a un atelier de relieur. Enfin nous vîmes l'apothicairerie qui est aussi en très bon ordre.

Le père Stellini, qui m'a paru un homme de poids, et très sage, nous parla beaucoup des expériences faites par M. Pivati sur des malades, et il nous assura, qu'il connaissait plusieurs de ceux qui sont nommés dans la lettre imprimée et nommément, M. le Prélat.⁸⁷ Et que ces gens-là étaient tous dans le même état, ou ils étaient avant l'électrisation.

Nous passâmes à la place, et à l'église de St. Marc; les procuraties et le palais, font un beau coup d'œil, l'église est un amas prodigieux de beaux marbres, et de choses fort précieuses, mais mal employées et dans un bâtiment si écrasé et si obscure, que toutes les beautés y sont comme en pure perte.

(93v) De là j'allai voir M. Philippe Facetti qui me raconta l'histoire d'une opération fort singulière, qu'on avait fait la veille à une fille d'un de ses fermiers: il me fit présent de la pierre qu'on lui avait ôtée.⁸⁸ Cette fille mourut quelques jours après.

L'après-dîner nous allâmes aux Bénédictins de St. George; cette maison qui est très belle, a deux cloîtres dont un est de Palladio et l'autre de Sansovino, l'église⁸⁹ est ornée de beaux marbres, au milieu de la croisée est une coupole, et les deux extrémités de la croisée sont terminées par deux demi-coupoles. Le jardin est fort grand, peu orné, mais délicieux par sa situation; ce jardin avec la maison et l'église forment une belle île.

On faisait ce jour-là la fête de Sainte Marthe, et la lagune du côté du couvent qui porte ce nom, et qui est occupé par des (94) religieuses, était toute couverte de gondoles, et de barques bien ornées et illuminées, pleins de compagnies qui soupaient avec symphonie: ce qui dura toute la nuit.

Nous mîmes pied à terre sur le quai où il y avait une espèce de foire, et beaucoup de peuple.

Nous entrâmes dans la cour du couvent et de là dans un grand parloir tout ouvert, où il y avait beaucoup de compagnies assises et qui faisaient collation avec les dames religieuses qui n'étaient séparées que par des grilles fort larges.

Ces religieuses sont très bien coiffées et sans voile, leur habillement est fort galant, et ce jour-là elles étaient en belle humeur: elles sont de l'ordre de St. Augustin. Nous fûmes accompagnés de M. Hortolani de l'abbé Horte et du Docteur Rossi médecin, qui nous entretint beaucoup d'électricité, et du peu de foi que l'on ajoutent à Venise aux prétendues guérisons de M. Pivati.

Le 29 juillet

(94v) Le mardi matin, je reçus une visite de M. Pasquali libraire, qui me dit que M. l'abbé Fabrici était à 40 miles de Venise, et je lui remis⁹⁰ le 4^e. tour de mes leçons, qu'il n'avait pas encore reçu; il me dit, qu'on traduisait ce 4^e tome, qu'il allait faire une 2^e édition des 3 premiers; et qu'il s'appretait à donner aussi la traduction Des recherches sur les causes particulières de l'électricité. M. Pasquali me promit à l'avenir une correspondance exacte, par Turin; et me donna une note, pour un certain nombre d'exemplaires de mes leçons et des ouvrages sur l'électricité qu'il voulait avoir: la carte est dans mon portefeuille.

J'allai pour voir M. Algarotti et lui remettre une lettre de M. l'ambassadeur de Venise; il était malade au lit. Je ne pus point le voir.

⁸⁷ l'évêque de Sebenigo

⁸⁸ Voyez le mémoire du chirurgien que je porte à l'Académie.

⁸⁹ Aussi de Palladio

⁹⁰ Pour M. l'abbé Fabrici.

M. Hortolani me conduisit de là à St. Michel⁹¹ couvent de Camaldules non (95) reformés, je voulais y voir le p. Calogera auteur d'un recueil de diverses pièces de mathématiques et de physique qui monte déjà à 45 volumes in 12. le R. p. était absent; nous fûmes reçus par le R. p. [blank], qui nous fit voir la maison la bibliothèque et l'église. Ce religieux possède son particulier et à ses dépens, une forte jolie collection de bons livres et de manuscrits fort curieux.

En rentrant à l'auberge je reçus la visite de M. Quirini, noble Vénitien, qui se distingue par son application aux sciences, et par l'accueil qu'il fait aux gens de lettres.

Après le dîner j'allai voir Mme. Catina Loredano à qui je remis une lettre de M. l'ambassadeur de Venise⁹²; cette dame qui est très polie, me reçut très bien, et m'invita à voir une fête dont elle devait faire les honneurs chez (95v) Mme. la procuratrice Foscarini sa tante; cette fête se donnait au Prince de Modène et à toute sa famille, qui partait pour retourner dans ses états.

Après cette visite M. Hortolani et moi, nous allâmes nous promener à Castello, c'est un faubourg qui fait une promenade, il y a plusieurs cafés, et l'on y va prendre des rafraîchissements.

Le soir nous nous rendîmes au casin de M. Quirini, où nous trouvâmes plusieurs savants et entre autres M. Stellio professeur de loi à l'Université de Padoue: les casins sont des petits appartements que les nobles vénitiens prennent hors de chez eux pour vivre à leur aise et en liberté dans certaines heures du jour, celui de M. Quirini est sur l'eau en belle vue, et dans la même maison qu'occupait l'abbé Conti, mort depuis peu à Padoue; nous y vîmes son buste qu'on dit être très ressemblant.

Le 30 juillet

(96) Mercredi matin; je fis une visite à M. Facetti et j'appris de la mort de la fille dont il est parlé ci-dessus, M. Stella chirurgien, élève de M. Morand qui avait fait l'opération, me promit l'histoire de cette maladie, et de ses suites, qu'il m'a donnée depuis et qui est dans mon portefeuille.

L'après-dîner nous allâmes voir la belle manufacture de cristaux, et les magasins du Sr. Briati. Nous vîmes travailler les fleurs, tant en cristal qu'en émail coloré; nous vîmes assembler ces différentes pièces, et les monter pour former des lustres, ou des surtouts de table des girandoles, etc. Nous vîmes aussi tailler et graver les flacons, au touret, et avec les différentes meules.

De là, nous allâmes à l'église des Dominicains, dont l'architecture est fort belle; cet édifice est tout neuf, et les chapelles sont toutes ornées des plus beaux (96v) marbres de Sicile; et toutes uniformes frappés de la grande beauté de toutes ces belles colonnes de marbre qu'on voit dans quantités d'églises, non seulement à Venise mais dans toute l'Italie. J'examinai celles-ci de près, et ensuite quantité d'autres, et je vis que toutes ces colonnes, ne sont que des futs de pierre ou de quelque, autres matières revêtues, de feuillets de marbre si bien joints et si bien ajustés, qu'on n'en voit point, ou presque point les jointures. Il n'y a que celles qui sont de marbre noire ou blanc, qui soient solides.

Après cette église nous vîmes celle des Capucins.⁹³ qui est de Palladis, elle est simple mais belle.

⁹¹ de Murano

⁹² Laurent Morozini

⁹³ Au Rédempteur

En sortant de cette église nous nous promenâmes une heure sur le quai que l'on nomme la Soéca,⁹⁴ et nous allâmes passer le reste de la soirée au casin de M. Quirini.

Le 31 juillet

(97) Le jeudi, j'allai faire une visite à M. le Comte de Montaigu, ambassadeur de France, qui m'invita à dîner pour le dimanche suivant.

Je passai ensuite chez M. le Roi,⁹⁵ chargé Consul de France, qui se chargea de faire partir mes lettres pour Paris et pour Versailles. M. le Roi a demeuré longtemps à Constantinople, il en a gardé l'habillement, et sa maison est aussi meublée à la Turque.

Je passai l'après-midi à écrire.

Le 1^{er} août

Le vendredi matin, nous allâmes visiter l'arsenal. C'est un enclos immense où l'on trouve non seulement des magasins d'armes, mais, tous les ateliers, et toutes les provisions nécessaires, pour la construction et l'armement des vaisseaux, forges fonderies, bois de matières, bois de rames, etc, corderie, grands vaisseaux en chantiers, etc.

On construit presque tout le vaisseau (97v) à couvert, on l'achève et on l'agréé quand il est lancé.

Il y a toujours 12 grands vaisseaux percés à 80 pièces de canon, prêt à faire voilés; et 12 autres sur le chantier que l'on construit.

Tous les chantiers sont rangés autour d'un grand bassin, qui communique quand on veut avec les lagunes.

Tous les cordages, et les voiles se font avec les chanvres du Boulonnais qui sont beaux et très estimés.

Tout se fait dans l'Arsenal, jusqu'aux poulies des vaisseaux; il y a des ouvriers de toutes les espèces.⁹⁶ Mais tout le monde sort le soir, et entre le matin à 4 heures. Les magasins d'armes, sont en assez mauvais état, on n'y voit presque, que des vieilles armures qui ne sont plus en usage.

La grosse artillerie est en meilleur état il y a une quantité prodigieuse de canons (98) tant de fonte que de fer, de pierriers, etc.

On nous montra enfin le fameux Bucentaure, c'est en effet une pièce curieuse, voyez le livre imprimé.

Le Sr. Pietro qui nous conduisit partout, n'est pas la pièce la moins remarquable de l'arsenal; c'est un vieillard de 90 ans accompli, qui se tient droit comme un jonc, qui a la parole ferme, et qui est très éloquent dans son genre: il est de plus homme à bons mots, et quoi qu'il fasse ce métier qui n'est pas des plus honorables, il a l'honneur d'avoir marié sa fille, (qui sans doute était jolie) à un noble Vénitien, qui probablement n'était pas trop riche.

Nous allâmes de là dîner chez les RR. pp. minimas de Castello; et nous nous assemblâmes le soir chez M. Quirini pour aller chez M. Pivati qui en avait été prévenu.

⁹⁴ Svéca

⁹⁵ C'était M. le Blond qui était alors Consul de France.

⁹⁶ Au nombre de 3000, de pères en fils.

(98v) Nous y trouvâmes une nombreuse⁹⁷ compagnie et il faisait fort chaud. Je priai M. Pivati de me faire voir l'expérience des odeurs transmises, il s'en excusa et me dit qu'elle ne lui avait jamais réussi qu'une fois; je le priai au moins de me faire voir le verre qui avait servi à cette expérience, il me répondit qu'il ne l'avait plus;

Quant aux guérisons, je lui demandai des nouvelles de l'évêque⁹⁸ dont il est fait mention dans sa première lettre imprimée il m'avoua que ce prélat n'était point guéri, et qu'il était comme avant l'électrisation.

Voyant donc que nous n'avions rien à voir ce jour-là chez M. Pivati, je le quittai en lui disant, que je resterais encore à Venise jusqu'au mercredi, et que s'il se trouvait en état de me faire voir quelque chose, ou sur la transmission des odeurs, ou sur les purgations électriques je le priais de m'en donner avis, et que (99) je viendrais le voir, pour le publier et rendre justice à la vérité; M. Pivati me le promit; mais je n'ai reçu de lui aucunes nouvelles depuis. Voyez le journal du p. Garo.⁹⁹

Le 2 août

Le samedi matin, je portai mes lettres à M. le Roi, et de là j'allai dîner chez M. Facetti.

Après le dîner je fis une visite à Mme. Loredano à qui je promis d'envoyer un exemplaire de mes leçons, et de mes deux ouvrages sur l'électricité.

Ensuite nous nous assemblâmes chez M. Quirini pour aller chez M. Manini voir une machine d'électricité, et quelques expériences qui réussirent assez bien; mais déjà connue; j'y trouvai un globe d'émail, qu'on disait n'être point électrique, je le prouvai moi-même, et je trouvai qu'il l'était un peu; il faisait fort chaud; et l'électricité ce jour-là n'allait pas trop bien: cet appareil était bien meilleur que celui de M. Pivati.¹⁰⁰

Le 3 août

(99v) Le dimanche à 9 heures de matin M. Quirini nous fit entrer au Grand Conseil. C'est une assemblée générale des nobles dans laquelle on règle certaines affaires; ce jour-là on fit l'élection de 3 des officiers qui composent le conseil des dix.

D'abord les nobles, (qui ont tous droit de donner leur voix) vont tirer des boules d'or et d'argent qui sont mêlées ensemble dans une même boîte, et celui qui deux fois de suite tire une boule d'or, devient par-là électeur, on en fait de cette manière 36.

Ces 36 électeurs que le sort a décidés s'assemblent, 9 par 9 dans 4 chambres différentes, et chaque bande propose 4 sujets; s'ils étaient tous différents, cela ferait 36, mais comme les différentes bandes se rencontrent sur les mêmes sujets le nombre des élus est toujours moindre que 36 ce jour-là il fut de 21.

Ces 21 personnes furent nommées à voix haute par le grand chancelier, après quoi, un greffier, en nomma un pour être (100) ballotté; c'est-à-dire pour être élu ou refusé à la pluralité des voix, par toute l'assemblée ce qui se fait en cette forme; premièrement tous les parents de

⁹⁷ Entre autres M. le chevalier Antoine Mossenigo, autrefois ambassadeur en France du temps de Louis XIV.

⁹⁸ de Sebenigo

⁹⁹ Et la lettre de M. Sommis

¹⁰⁰ M. Pivati a perdu un œil depuis peu par un éclat de verre qui lui sauta au visage, lors qu'il faisait des expériences.

celui qu'on va balloter se retirent de l'assemblée, et passent dans une autre salle: en second lieu, des petits garçons de l'hôpital âgés de 10 à 12 ans, et au nombre de 20 ou 30, courent de rang en rang, portant d'une main une double boîte de carton faite comme on le voit en marge, ouverte en C pour passer la main, et garnie de deux canons D E qui peuvent s'ôter et se remettre quand on veut. La partie B est rouge et l'autre est verte. Le petit garçon donne à chacun une boulette, si l'on porte la main jusqu'à en B et qu'on laisse tomber la boulette en D, cela veut dire que l'on accepte la personne ballotée pour la charge ou l'emploi dont il est question; si l'on n'avance la main que jusqu'à en A, et que la boulette tombe (100v) en E cela signifie, qu'on le refuse.

Quand tous ces enfants ont reçu les boulettes, ils vont se présenter successivement à deux officiers, surveillés de deux présidents; l'un de ces officiers ôte le canon rouge et fait tomber les boulettes dans une boîte, l'autre de son côté fait la même chose des boulettes qui se trouvent dans le canon vert; et tandis qu'on en ballote un second, on compte les boulettes de part et d'autre et l'on en tient compte par écrit.

Quand on eut ainsi balloté les 21 personnes qui avaient été présentées par les 36 électeurs, il ne s'en trouva que deux élues définitivement, parce que la 3^e n'avait pas le nombre de voix affirmatives nécessaire; car il ne suffit pas d'une au-dessus de l'égalité. Il était midi, et nous sortîmes. Pendant toute cette cérémonie le Doge (101) est présent et ne dit mot; il est assis dans un fauteuil au milieu de 8 ou 10 conseillers en robes rouges, et à divers endroits de la salle qui est d'une grandeur immense, il y a un président en robe rouge qui entretient le bon ordre.

Toute cette grande salle est ornée de tableaux, en haut sont les portraits des Doges, et plus bas mène les grands tableaux qui représentent toute l'histoire de la guerre et de la paix entre le pape.

Et l'empereur Frédéric Barberousse dans laquelle la République fut médiatrice.

En sortant du grand conseil nous allâmes à la messe à une petite église,¹⁰¹ qui fait face à St. Marc, à l'autre bout de la place, et dont on estime l'architecture.¹⁰²

J'allai dîner ensuite chez M. l'ambassadeur de France où je trouvai M. de la Grange; et où j'appris la mort du Cardinal de Rozan.

(101v) Après le dîner, étant retourné à l'auberge je reçus la visite de M. Sgòario médecin, et l'auteur¹⁰³ de l'ouvrage anonyme sur l'électricité imprimé à Venise. Il m'assura qu'il savait d'un témoin oculaire, que la fameuse expérience de M. Pivati sur la transmission des odeurs, avait été faite par la femme même de M. Pivati, que cette dame avait été chercher elle-même la bouteille de baume, qu'elle l'avait débouchée et manié avant l'expérience, et que cette intonation n'avait point été faite avec précaution.

Il m'assura encore qu'il connaissait plusieurs des malades que M. Pivati prétendait avoir guéri, et qu'aucun d'eux ne l'était, et n'avait même reçu aucun soulagement notable.

Le soir j'allai à la fête que Mme. Foscarini donnait au Prince de Modène. (102) La maison était magnifiquement meublée et bien illuminée ainsi que le jardin; où se fit le concert; j'y entendis chanter la fameuse Cozzoni, et Caristini; il y avait encore diverses symphonies dans les appartements, et dans le vestibule; beaucoup de rafraîchissements de toutes les espèces.

Toutes les dames étaient en noir, exceptez celles de la famille du Doge, qui ont droit de porter des étoffes de couleur; et toutes bien parées en diamants.

¹⁰¹ San Gimignano

¹⁰² L'architecte est Sansovino qui y est enterré.

¹⁰³ Mme Laura Bassi m'a dit que le véritable auteur de cet ouvrage était M. Waspt, Médecin des troupes de la Reine d'Hongrie avec qui M. Sguario avait eu une grande liaison.

Tous les hommes en robes noires et grandes perruques, ce qui est habillement ordinaire des nobles; ceux à qui leur charge ne permet pas de se trouver à de têtes assemblées à visage découvert y étaient, masqués, de manière cependant que tout le monde les connaissait. Les jeunes gens, qui n'ont point, encore pris (102v) la Toga, portent un habit noir ou de couleur, qui est presque à la Française, mais par-dessus un manteau tout garni de dentelles noires.

Après le concert qui dura deux heures, il était minuit, et l'on commença le bal, qui fut ouvert, par la Princesse, femme du prince héréditaire de Modène avec un prince Sicilien;¹⁰⁴ cette fête dura jusqu'à 7 heures du matin, et le Prince avec toute sa famille partit le mardi suivant.

Le 4 août

Le lundi, j'allai prendre M. Hortolani pour aller aux Jésuites; l'église est singulière, parce que les murailles, et jusqu'aux colonnes des chapelles, etc. sont de marbre blanc chamarrés comme une étoffe avec du marbre noir incrusté.

Nous allâmes ensuite à l'église des Carmes de Chaussé, qui est ornée des plus beaux marbres; le pavé aussi de marbres (103) incrustés, et très bien dessiné, et jusqu'à des grands chandeliers, qui sont de marbres de différentes couleurs, incrustés les uns dans les autres, avec beaucoup d'art.

Nous dinâmes ensuite chez M. Barziza gentilhomme vénitien originaire de Bergame; qui me fit toutes sortes d'amitié, ainsi que Mme. son épouse¹⁰⁵ qui est très aimable.

M. Barziza nous accompagna le soir à St. George Majore; nous y vîmes les dortoirs, le Belvédère, et la bibliothèque que nous n'avions pas encore vue, et qui mériterait de l'être; et je remis la lettre pour M. Algarotti au R. p. Moratti, son oncle, qui est lecteur en philosophie dans cette maison.

Le 5 août

Le mardi nous passâmes presque toute la matinée à voir les tableaux, et les pierres gravées de M. Antonio Maria Zanetti; il y a dans les pierres surtout, des morceaux d'une grande beauté: et magnifiquement montés.

(103v) L'après-midi nous allâmes à la bibliothèque de St. Marc, qui nous fut montrée par M. Zanetti, cousin du précédent, et éditeur du bel ouvrage, qui contient en gravures les morceaux antiques que l'on conserve à la bibliothèque. Cet ouvrage qui n'est point encore achevé, a déjà 2 volumes grand in folio; et est dédié au Roi de Danemark; tout est dessiné par M. Zanetti, qui nous fit voir une partie de ce qui doit être dans le 3^e volume et la médaille ornée de diamant dont le Roi de Danemark lui a fait présent.

La chambre des manuscrits contient 2000 volumes.¹⁰⁶

Dans le vestibule de la bibliothèque sont les originaux antiques, de l'ouvrage de M. Zanetti, le Ganymède et la Leda sont deux morceaux peu modestes, mais d'une grande beauté; par rapport à l'art.

(104) J'allai de là prendre congé de Mmes. Loredano, et ensuite je me fis conduire à Lido, pour voir la Mer Adriatique qui était ce soir-là fort tranquille, et belle à voir.

¹⁰⁴ le Prince de la Catolica.

¹⁰⁵ Nièce du patriarche Foscari qui vivait alors.

¹⁰⁶ Lègué à la République par le Cardinal Bessarion.

À 8 heures du soir, je fus conduit chez le Doge par M. Grimani son neveu: et j'eus l'honneur d'entretenir près de deux heures sa sérénité, qui parle assez bien français, et qui a beaucoup de connaissances tant physiques que de littérature; je lui offris mon dernier ouvrage sur l'électricité que le Prince accepta très gracieusement.

Le 6 août

Le mercredi j'allai dire à Dieu à M. Facetti, à qui je promis d'écrire, pour lui donner mon adresse à Paris, et pour entretenir correspondance.

En passant devant la boutique d'un fameux apothicaire, je vis tout l'appareil de la thériaque, exposé pompeusement (104v) sur deux plans inclinés, divisés avec beaucoup d'élégance en plusieurs compartiments et au-dessus, les drogues de gros volumes rangées sur des gradins, et ornés de pots de fleurs, de tableaux, et de festins, etc. Chaque apothicaire en use ainsi quand il fait la thériaque, ce qui arrive tous les deux ou trois ans; et tandis qu'il emploie toutes ces drogues, il est surveillé par des officiers de justice, ou des commissaires nommés.

L'après-midi nous allâmes entendre aux incurables une musique, qui fut très bien exécutée, tant pour les voix que pour les instruments, et tout cela par des filles que l'on fait instruire gratuitement dans cet hôpital.

Il y a à Venise quatre maisons, où cela se pratique, et il y en a une entre autres, où les connaisseurs vont admirer la symphonie de ces filles, dont plusieurs excellent, à sonner du petit corps de (105) chasse, de la trompette, du basson, du haut bois, etc. Ces musiques sont conduites par des maîtres de musique les plus célèbres, qui briguent en hôpitaux, pour se mettre en réputation, et qui ne les obtiennent qu'au concours.¹⁰⁷

Le soir nous nous rendîmes pour souper au casin de M. Quirini, où nous trouvâmes MM. Justiniani,¹⁰⁸ l'abbé Hortiz, Hortolani, l'archiprêtre Privati, l'abbé Bianchini, etc. Et avant que de me mettre à table je fis la remarque suivante.

Pendant tout le séjour que j'avais fait à Venise, j'avais observé tous les soirs que nos gondoliers en frappant l'eau avec leurs rames, la faisaient étinceler d'une manière merveilleuse, et comme il faisait très chaud j'avais imaginé que ce pouvait être quelque feu électrique.

Pour m'en éclaircir j'avais fait puiser plusieurs fois de l'eau, que j'avais battu (105v) ensuite dans l'obscurité, et versé de haut, ou agité de toute façon, mais toujours sans apercevoir aucune lumière, mais si je descendais au canal même, et que j'agitasse l'eau avec un bâton ou autrement, aussitôt je voyais paraître quelques étincelles.

Ce soir-là donc, plus impatient que jamais de découvrir la cause de ce phénomène, et voyant l'eau étinceler d'une manière toute particulière sous la fenêtre du casin, j'en fis puiser dans un seau que je fis porter dans un lieu obscur, en portant la main dans cette eau, je touchai des herbes qui nageaient sur la superficie, et je vis aussitôt naître beaucoup de points lumineux; mais cette lumière, me parut semblable à celle des vers luisants, ce qui me fit soupçonner que ce pouvait être, des animaux de ce genre, j'enlevai un brin d'herbe, ou cette lumière me parut adhérente, et portant mon doigt doucement le plus près qu'il me fut possible (106) pour marquer l'endroit je fis apporter une bougie allumée, et je vis avec ma lampe l'animal qui remuait, j'en observai plusieurs semblables après, et en ayant écrasé avec le bout du doigt, la lumière s'étendit, comme quand on écrase un ver luisant.

¹⁰⁷ La magnifique instrumentale est en plus grande réputation à la Pieta.

¹⁰⁸ Qui a été depuis ambassadeur en Espagne.

J'ai appris depuis à Boulogne que M. Vianelli médecin de Chioggia avait fait la même observation que moi, et M. le docteur Beccari me montra une lettre latine qui la contient. M. Sommis médecin qui est allé à Venise m'a promis de me remettre à Turin au mois d'octobre une bouteille pleine de ces animaux que je l'ai prié de me conserver dans l'esprit de vin, afin d'en avoir la figure dont je n'ai pu prendre qu'une connaissance fort imparfaite.

Venise est une grande ville, fort riche fort accommodée, remplie de beaux édifices; ses habitants, sont d'un commerce doux et le peuple n'est point méchant; on y (106v) est presque uniquement occupé de ses plaisirs et de ses commodités; les étrangers ont beaucoup de peine à s'introduire dans les compagnies: surtout s'ils sont liés, avec quelque ministre étranger.

Les hommes nobles, ou qui ont un certain état portent toujours la toge noire et la grande perruque; les autres, dans les plus grandes chaleurs, ne quittent point le manteau dont ils sont entièrement enveloppés.

Presque tous les hommes du peuple ont des boucles d'oreilles, j'en ai vu à des ecclésiastiques, et à des moines; tous, de quelque état qu'ils soient, vont dans les rues avec un éventail à la main qu'ils font jouer continuellement par contenance ou pour se donner de l'air.

Les hommes du plus bas peuple aiment à s'orner l'esprit; j'ai vu un de nos bateliers, qui lisait continuellement le Tasse.

Au lieu que nos paysans de France (107) jettent leurs cheveux derrière leurs oreilles, ceux de l'état vénitien, les retiennent par derrière avec un peigne courbe qui fait presque le tour de la tête; ce n'est pourtant pas faute d'avoir les oreilles assez longues, car la nature les a bien partagés de ce côté-là.

Les dames en visite ou dans les cérémonies, ne s'habillent que de noir; mais chez elles, ou à la promenade le soir, elles sont galamment vêtues d'une espèce de pet en laine de couleur, et un peu long, avec une jupe ornée de falbalas, et de réseaux.

Les femmes bourgeoises ont un juste de couleur avec une jupe noire, et sur la tête un lé de taffetas¹⁰⁹ noir de 4 à 5 mètres, qu'elles croisent devant et derrière elles, de manière qu'on ne leur voit point la taille.

Celles du bas peuple, sont nue pied et nues têtes, et toujours les cheveux en (107v) papillotes, à l'église même, et à la sainte table.

Dans toutes les maisons de Venise et jusque dans les auberges, les planchers ne sont ni parquetés, ni carrèles mais formés tout d'une pièce, avec une espèce de stuc, qui est poli et presque aussi dur que le marbre; les plus communs, sont seulement jaspés de toutes couleurs, les autres sont fait en compartiments: j'en ai vu qui étaient dessinés comme des tapis de Turquie, et d'une grande beauté.

Ces planchers se font avec la poudre de marbre, du ciment, de la chaux et du gypse, detrempés, ou avec de l'urine ou avec une eau collée; ils ne réussissent bien que sur des voûtes, ou à rez de chaussée, parce qu'il faut les battre à grand force, pour leur faire prendre la consistance nécessaire.

Le 7 août

(108) Le jeudi à une heure du matin nous nous embarquâmes dans la barque courrière de Ferrare: la maudite voiture ! À 5 heures du matin nous passâmes au milieu de Chioggia; c'est une

¹⁰⁹ Zinda

petite ville située comme Venise au milieu des lagunes, et environnée de plusieurs petites Îles où l'on cultive tous les légumes qui se mangent à Venise.

Nous dinâmes à Cavanella, c'est la seule fois qu'on descende de la barque depuis Venise jusqu'à Ferrare.

Le 8 août

Le vendredi à 5 heures du matin nous arrivâmes à Lagoscuro, où nous quittâmes la barque et le Po, pour entrer dans une barquette, qui nous mena par un vilain petit canal à Ferrare à 7 heures du matin; et nous logeâmes à la poste. Et nous passâmes toute la journée à voir la ville.

Ferrare est une grande ville, mais (108v) dépeuplée et sans commerce: elle est gouvernée par un légat qui change tous les trois ans, et qui pendant ce temps-là en tire tout ce qu'il peut; On y ferait bonne chère en poisson si l'on savait l'accommoder: mais l'huile dont on se sert, ou pour l'assaisonner, ou pour le frire, est détestable.

La cathédrale est grande, assez belle et vis-à-vis est un palais en mauvais ordre, qui appartient au Duc de Modène. Le légat loge au château des anciens ducs de Ferrare; qui est entouré de fossés, avec des pont levis.

Nous vîmes aux Bénédictins le tombeau de l'Arioste, qui a été érigé par un de ses petits neveux.

L'église des Dominicains, est fort belle et nouvellement rebâtie.

Il y a des juifs qui occupent un quartier de la ville: le peuple s'habille comme à Venise.

(109) On fait encore beaucoup de soie dans le Ferrarais, mais comme la ville ne fait point de commerce, les filatures sont négligées, et la soie va à Boulogne ou à Florence, où on ne l'achète même qu'avec différence.

Le 9 août

Nous partîmes de Ferrare le samedi à 4 heures du matin dans une chaise, et après avoir passé beaucoup de terrain marécageux nous traversâmes le Reno, rivière qui cause beaucoup de dégâts dans le pays de Boulogne, parce qu'on ne peut pas détourner ses eaux dans le Po, quand elles deviennent trop grosses.

Le pays qui n'est point gâté par le Reno, est beau, bien cultivé, il porte beaucoup de chanvres, de mûriers, de vignes, et peu de blé: je ne parle que de la partie qui est entre Ferrare et Boulogne: la grande soierie se fait du côté des collines: et la pleine du côté de Parme (Modène) est assez fertile en grains.

(109v) Nous dinâmes ce jour-là à Minerva et nous arrivâmes de bonne heure à Boulogne; nous descendîmes au Pellerin.

Dès le soir même nous vîmes l'église de Saint Pétrone, protecteur de la ville et la fameuse Méridienne tracée par Dominique Cassini. Cette église est grande et assez belle; la façade n'est point forte mais les portes sont ornées de très beaux bas-reliefs.

Les chapelles sont ornées de bons tableaux. La plus belle de toutes est celle que vient de faire achever, le Cardinal Aldrovandi, on y voit, son mausolée en marbre et sur son tombeau, on lit, hic requiescant cineres pompeii Cardinal aldrov. etc. quoi qu'il soit encore vivant.¹¹⁰ C'est dans

¹¹⁰ Il est mort depuis.

la même église, que reposent avec plus de vérité, les cendres du Comte Morsilli dont on voit le mausolée, près de la porte qui est à côté du cœur.

Le 10 août

Le dimanche au matin nous allâmes (110) visiter la cathédrale, dont la façade et les dedans, viennent d'être décorés, aux dépens du pape: c'est dommage qu'il n'y ait point une place devant cette église; on a peine à voir la façade, qui est assez belle.

Après le dîner j'allai voir l'église des Roquetins, qui est peu de chose en elle-même; mais on y voit de bons tableaux et spécialement la Sainte Cécile de Raphael, si renommée parmi les amateurs de peinture.

Je vis ensuite M. Zanotti chez lui et nous allâmes ensemble chez Mlle. Laura Bassi, et de là, chez M. l'abbé Borromée, frère de Mme. Archinto de Milan, et vice légat de Boulogne, qui nous pria à dîner pour le lendemain.

Le 11 août

Le lundi matin, M. le vice légat m'envoya un de ses carrosses, et un laquais et me fit dire qu'il me priait d'accepter (110v) l'un et l'autre pour tout le temps que je serais à Boulogne.

J'allai prendre M. Zanotti et nous allâmes ensemble visiter, M. Beccari professeur de chimie et président de l'Institut, M. Galeaci et M. Balbi, professeur de physique et MM. Monti père et fils, professeurs de botanique et d'histoire naturelle.

Nous dinâmes avec ces messieurs et le p. Garo, chez M. le vice légat, M. Verratti si rendit ensuite et il fut beaucoup question d'électricité.

L'après-midi j'écrivis des lettres, et nous allâmes passer la soirée chez Mme. Laura Bassi, où nous parlâmes encore beaucoup des expériences électriques, et surtout de celles qui concernent la médecine, et la transmission des odeurs.

Le 12 août

Le mardi matin j'achevai d'écrire et j'allai affranchir mes lettres. Après quoi je reçus la visite de plusieurs de ces MM. (111) de l'Institut, et celle du R. p. Rampinelli, professeur de mathématiques à Pise, qui m'assura être venu exprès à Boulogne où il savait que je devois passer, pour se guérir du regret qu'il avait de ne m'avoir pas vu à Milan; c'est un homme d'un grand mérite, et j'ai obtenu de lui que nous ouvrions dehors en avant en correspondance.

Après le dîner nous allâmes voir l'église et la maison des religieux de St. François, où nous trouvâmes encore quantité de beaux tableaux, une médiocre bibliothèque, mais le père Martini qui nous la fit voir, a chez lui une collection très complète et très curieuse de tous les auteurs tant anciens que modernes, qui ont traité de la musique ou des sons, soit en théorie soit en pratique: le p. Martini est le maître de chapelle le plus célèbre du pays; son objet est de faire une histoire critique de la musique.

(111v) De là, nous allâmes à St. Salvador maison de chanoines réguliers de St. Aug. La bibliothèque n'est pas nombreuse, mais elle est presque toute entière de manuscrits très précieux. Le R. p. Trombelli, qui est l'abbé de cette maison, nous fit mille politesses, et nous fit promettre d'aller prendre du chocolat avec lui le jeudi suivant.

Le 13 août

Le mercredi à 8 heures du matin je me rendis à l'Institut, où je trouvai tous MM. les professeurs, le R. p. Rampinelli et quelques autres personnes de distinction;

On ouvrit d'abord les cabinets d'histoire naturelle dont M. de Monti fit les honneurs; la collection est des plus belles, il y a encore beaucoup des choses qui composaient le cabinet d'Aldrovandi, tout ce qu'a laissé M. le Comte Marsilli, et beaucoup d'autres pièces qu'on a acquises depuis. La partie des minéraux surtout est (112) bien riche, et bien nombreuse: parmi les reptiles, j'ai remarqué un crapaud dont le dos paraît entrouvert en plusieurs endroits d'où il sort des petits crapauds; il y en a de semblables au fond du bocal, et l'on m'a assuré que cela n'était point factice. Mais je me suis bien gardé de le croire.

Parmi les fossiles, un petit groupe de coquilles moulées, agatifiés, et transparentes, que l'on a trouvé sur la colline de Boulogne.

MM. Galeaci et Balbi, montrèrent ensuite les instruments de physique dont le Pape a fait présent à l'école de l'Institut; il y en a une collection assez ample, la plupart viennent de la Succession de M. sGravesande, quelques-uns ont été laissés par feu M. l'Eprotti, premier médecin du Pape, qui les avait tirés de chez moi.

M. Zanotti, l'astronome et neveu (112v) de M. le secrétaire, nous conduisit ensuite à l'observatoire, qui est assez beau, mais un peu borné au midi par la montagne; sa plus grande lunette à 25 pieds de France; le quart de cercle mural est tout de cuivre et a environ 4 pieds et demi de rayon; le mur, qui le porte est établi sur une voûte, et n'a que 12 pouces d'épaisseur dans le même endroit est un instrument d'Angleterre pour prendre les hauteurs; c'est une lunette de 3 pieds qui tourne dans le plan du méridien, sur deux gros et longs pivots, entre deux piliers de maçonnerie.

Ensuite, M. Beccari nous montra son laboratoire de chimie qui n'est pas encore achevé.

Après cela nous vîmes la salle d'anatomie dont les armoires garnies de glace sont toutes prêtes à recevoir des squelettes et (113) autres pièces qui se préparent en cire, et que nous vîmes chez l'artiste qui en est chargé: toutes ces préparations me parurent très belles; le même artiste me fit voir un instrument propre à réduire pour les luxations; il est d'acier très portatif, et m'a paru très commode dans l'usage; cet instrument sera décrit incessamment dans les mémoires de l'Académie de l'Institut.

En sortant de l'Institut, j'allai dîner avec M. l'abbé Thealdi chez M. Joseph Bignami riche négociant de la ville, avec qui j'eus de longues et fréquentes conversations, touchant les soieries et fabriques du pays. M. Bignami a plusieurs filatures à lui, et une manufacture de voile dans sa maison; il fait aussi travailler plusieurs moulins, tout cela m'a mis à portée de savoir tout ce que je dirai des soieries de Boulogne ci-dessous.

(113v) L'après-dîner, M. Bignami me fit voir tout ce qui concerne la manufacture de voile qu'il a chez lui; et nous sortîmes ensemble après cela, pour aller voir des moulins à organsin.

Le 14 août

Le jeudi matin de bonne heure nous allâmes prendre du chocolat avec le R. p. Trombelli, qui nous fit voir sa bibliothèque particulière, où il y a une belle collection de bréviaires et missels tant anciens que nouveaux.

Le R. p. Trombelli nous fit venir un frère, le cuisinier de la maison qui fut guéri d'une tumeur qu'il avait au bras, chez M. Verratti par le moyen de la simple électrisation; ce religieux

nous répéta, avec beaucoup de candeur et de naïveté, tout ce qui est rapporté dans le livre de M. Verratti imprimé à Boulogne.

De là, je me rendis chez M. Bignami qui m'avait donné rendez-vous pour aller (114) voir des filatures, et nous en vîmes jusqu'au dîner, tant à la manière du pays, qu'à la manière de Piémont; celles-ci, sont en petit nombre, j'en dirai la raison ci-après.

Après le dîner, j'allai chez M. Verratti, où je restai jusqu'au soir: nous agitâmes beaucoup la question des odeurs transmises par l'électricité; il me fit voir ses verres tout chargés. Ils ne sont bouchés que de bois et d'une manière à laisser des soupçons bien légitimes; surtout quand on fait attention, que les matières renfermées dans le verre, ont dû s'échauffer non seulement par le frottement extérieur de la main, mais encore, par le feu dont M. Verratti s'est servi (selon ce qu'il m'a dit) pour mettre l'électricité en train.

Quant aux purgations il m'a assuré que plusieurs des personnes, sur lesquelles il avait fait cette épreuve, avaient eues (114v) des évacuations, qu'il avait cru pouvoir légitimement attribuer à l'électricité, et il me cita deux jeunes servantes qui sont dans sa maison; mais il me dit en même temps, qu'il examinait encore la chose de plus près, et qu'il se rétracterait de ce qu'il a écrit, si cela ne se soutenait pas constamment.

Enfin pour les guérisons, M. Verratti persiste à croire, que toutes celles qu'il a rapportées dans son ouvrage, sont vraies.

La machine électrique de M. Verratti a une roue de 3 pieds et demi de diamètre, deux poupées assez solides, et des cylindres dont les uns sont de cristal de Venise, les autres de verre blanc fait à Boulogne, ont environ 21 pouces de diamètre, et 8 à 10 pouces de longueur.

Avant que de quitter M. Verratti, je lui laissai voir beaucoup de désir de (115) voir chez lui des expériences sur les purgations, et jamais il ne s'est offert à me donner sur cela satisfaction; M. le docteur Sommis, à qui j'en témoignai quelque regret, et qui le connaît particulièrement lui proposa de faire ces expériences sur le p. Garo, sur moi et sur lui-même; M. Verratti s'excusa en disant que le p. Garo attribuerait à l'imagination tout ce qui pourrait lui arriver; que pour moi je n'étais pas alors d'une santé assez certaine, et que lui (M. Sommis) se plaignait de temps en temps de coliques, qui ne lui permettaient pas de se livrer à ces sortes d'épreuves. Je ne rapporte ceci que pour faire voir, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour voir pour moi-même des effets, qui ont été publié en Italie, et que l'on ne voit point ailleurs.

M. Beccari me vint voir le soir et m'apporta la lettre latine du médecin (115v) de ~~Chiosa~~ Chioggia touchant les animaux qui font étinceler l'eau des lagunes de Venise (ce sont ceux dont j'ai parlé plus haut) et il me dit, dans une longue conversation que nous eûmes ensemble sur les phosphores qu'il avait conservé les dais longtemps lumineux, en les mettant dans le miel.

M. Beccari m'a dit qu'il donnerait bientôt un supplément à son ouvrage sur les phosphores.

Le 15 août

Le vendredi matin nous allâmes à St. Michel in Bosco, où le p. Rampinelli nous attendait. L'église est jolie, et remplie de belles peintures ainsi que la Sacristie et le cloître; la bibliothèque est fort belle aussi; on va à la voûte, Scot qui dispute contre St. Thomas, et le peintre, a mis le premier dans une situation assez plaisante, il a la main et le bras disposé de façon qu'il fait les cornes à St. Thomas.

L'après-dîner, j'allai voir M. Bignami et j'eus avec lui une longue conversation (116) au sujet du commerce et des manufactures du Boulonnais: il se trouve chez lui un homme du pays qui

fait secrètement commerce, en mettant des fonds en différentes mains, cet homme m'apprit encore bien des choses curieuses, dont je ferai mention ci-après.

Le 16 août

Le samedi matin j'allai faire mes adieux à MM. de l'Institut, et M. Zanotti et moi nous nous promîmes une exacte correspondance; je m'engageai de plus à faire parvenir promptement les mémoires de l'Académie à mesure qu'il paraîtraient, et nous convînmes, de prendre Turin pour le centre commun de notre correspondance, par le moyen du p. Garo, ou de M. le docteur Sommis.

Je passai ensuite chez le libraire Lelio deal vulpe, qui me donna la note d'un paquet de livre, que je fais aller à Turin, et qui se trouvera à l'imprimerie royale. La note est dans mon portefeuille.

L'après-dîner nous allâmes voir Mme. (116v) Laura Bassi,¹¹¹ et de là, à une thèse qui se soutenait aux Barnabites; cette église est belle; il y a sur le maître autel une décollation de St. Paul en marbre faite par Alordi fameux sculpteur de Rome.

En sortant de St. Paul des Barnabites nous allâmes prendre congé de M. le vice légat et le remercier de ses bontés. Nous y trouvâmes M. Pozzi médecin du Pape, qui mit encore la conversation sur l'électricité, et qui nous assura qu'à l'avenir il ne sortirait rien de Boulogne touchant cette matière qui n'eût été bien examiné.

Le Boulonnais tire son revenu et sa subsistance de 3 choses: 1^e, des chanvres c'est l'article le plus considérable; 2^e, de la soie; 3^e, du vin, du grain, des fruits légumes, etc.

On y fait dans les années communes 70 ou 80 mille livres de soie, qui est toute employée à faire des voiles tant crêpés que unis, sans qu'il soit permis d'en faire aucun (117) autre emploi. Cette soie se distingue des autres par la manière dont les écheveaux sont pliés; et les connaisseurs en jugent au coup d'œil.

Tous les cocons doivent être apportés à la ville dans un marché destiné à cela; et il n'est pas permis aux paysans qui les apportent de prendre d'autres chemins que ceux qui sont indiqués par les ordonnances. Il est défendu sur des peines rigoureuses de porter ailleurs les cocons n'y de les vendre en pays étranger: parce que chaque livre de cocons doit un quart de paule au gouvernement.

Il est défendu d'employer d'autres soies que celle de Boulogne pour faire des voiles, et l'on ne peut vendre la soie grasse, même celle qui vient de Ferrarais, etc., qu'après un certain temps, pour donner le temps au fabricant de faire amplement sa provision.

Les négociants fournissent de l'argent à 5 ou 6 commis qu'ils ont pour la ville: ces commis achètent et paient les cocons: ils les font filer (117v) ou chez eux ou dans d'autres filatures, et ils vendent la soie grasse au négociant, qui leur passe trois paules par livres, avec la Mauresque, pour leur facture.

Outre la soie du Boulonnais, on achète encore à Boulogne celle du Ferrarais que l'on n'estime que médiocrement, et celle de la marche d'Ancône dont la plus grande vente se fait à Pesaro: celle-ci est abondante, et très estimée; ce sont ces dernières soies que l'on organsine à Boulogne: tout l'organsin se fait dans la ville, on y compte environ 30 moulins, ces moulins sont semblables à ceux de Piémont; quelques-uns sont plus grands et ont jusqu'à 30 portées.

¹¹¹ Où je trouvai Mme.. ... fille de M.Pozzi/Laurenti, 1er médecin du pape.

La tringle qui porte les barbins tant au moulin qu'à l'incannatoire, sont menés par une espèce de zig-zag creusé dans un tambour. J'estime mieux la manière de Piémont.



Dans les filatures, il y a trois fileuses sur chaque bassine, qui est ovale, mais une fois plus longue que celles de Piémont, et aussi un peu plus large. Et le fourneau qui est au fond (118) à proportion à sa cheminée, presque au-dessus de l'entrée par où l'on met le bois.

L'aspe est à peu près de même diamètre qu'en Piémont, mais bien plus long; il est mené à la main mais lentement: il porte 6 écheveaux, qui ont au moins trois pouces de large, ce qui vient de ce que le bâton du va-et-vient est mené par une manivelle dont le rayon est fort long.

La distance des barbins à l'aspe est plus grande qu'en Piémont d'un 6^e. et l'aspe tourne au-dessus d'une longue poêle remplie de feu couvert de cendre, cet article est d'ordonnance.

On file communément de 5 à 6 et les croisures sont de 15 à 20.

Les cocons m'ont paru chétifs légers de soie et fort inégaux: la fileuse gagne 16 sols de Boulogne et la tourneuse 10. On fait par jour 6 à 7 livres¹¹² de soie à chaque bassine.

On n'arrête point l'aspe, quand un des fils vient à rompre; et l'on ne jette pas les mauvais bouts entre les deux écheveaux.

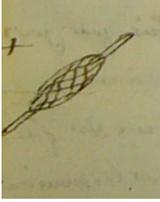
(118v) En général la filature de Boulogne me paraît plus négligée que celle de Piémont. Un seul homme à Boulogne a établi une filature à la Piémontaise; sa soie est visiblement plus nette que celle du pays mais les filateurs de concert avec les négociants ont sollicité le Sénat, afin qu'il fût défendu d'introduire davantage la filature Piémontaise, sous prétexte que la soie filée de cette manière est plus pesante et moins propre à faire le voile.

Le voile est une espèce de toile claire et fine qui se fait avec de la soie grasse et crue. Ce sont des femmes qui la travaillent une pièce de 48 aulnes, d'un quart de large¹¹³ et de moyenne finesse se fait pour 4 paules, ce qui fait environ 48 *sous* de Paris.

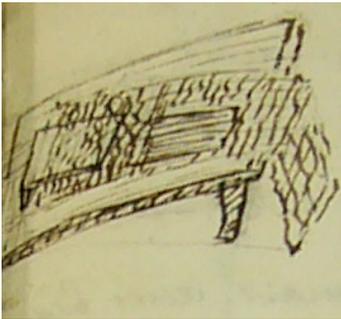
Le marchand donne la chaîne toute réglée, tant pour le nombre des fils que pour la longueur, et enveloppée sur un bâton il donne aussi sur des roquettes de quoi faire la trame, et il prescrit la largeur que doit avoir la pièce.

¹¹² La livre n'est que de 12 onces

¹¹³ Mesures de France.

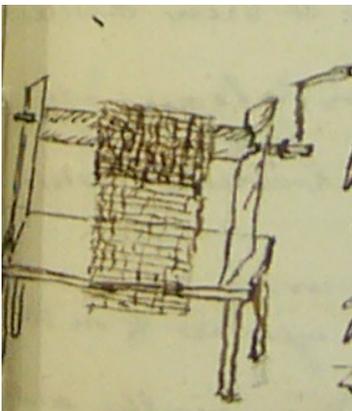


(119) Quand on veut crêper le voile, un ouvrier prend le bout de la pièce qu'il étend sur une planche de bois bien unie, bien épaisse, inclinée comme un pupitre, et arrondie par l'extrémité la plus élevée; il la mouille par aspersion avec de l'eau un peu plus que tiède, et tandis qu'une autre personne assise de l'autre côté de la table la contretire en biais, il l'attire à lui et la plisse avec une semelle de cuir de veau qui a son poil ras, et un coin taillé de bois qu'il tient de son côté.



Quand il a fait passer ainsi la pièce un certain nombre de fois, et qu'il l'a maniée, et comme rompue en tous sens, à chaque fois; on porte la pièce à la teinturerie.

Après la teinture on la dégorge et on l'apprête avec une légère eau de gomme puis on la roule d'une manière un peu lâche sur un cylindre de bois: mais avant que le voile soit entièrement sec, on le transporte sur un autre rouleau de la manière suivante.

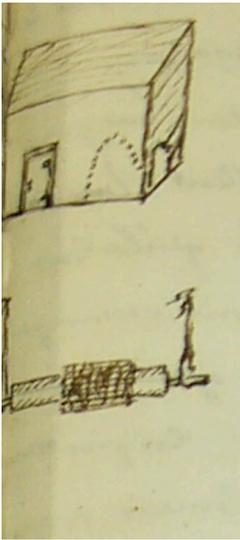


On met le rouleau qui a environ deux pieds $\frac{1}{2}$ (119v) de long sur 3 pouces $\frac{1}{2}$ de diamètre entre deux montants qui reçoivent les pivots et l'on fait tourner ce rouleau avec une manivelle. L'autre rouleau qui porte la pièce et qui est monté de même entre deux montants, tourne aussi mais avec beaucoup de frottement, et un homme, qui ne laisse tourner ce dernier rouleau qu'à fur et à mesure frotte la pièce entre les deux rouleaux avec une soie de laine. Cette opération demande trois

personnes, une pour mener la manivelle, une autre pour étendre et de tirer en largeur le voile qui l'enveloppe, et une autre qui conduit et laisse développer la pièce, et qui la frotte à mesure qu'elle passe d'un rouleau sur l'autre.

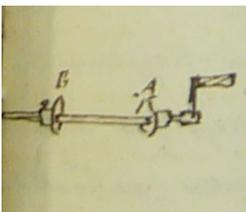
La pièce ainsi roulée et bien arrêtée se porte à l'étuve, où le rouleau est suspendu sur ses deux extrémités avec deux cordes.

L'étuve est une chambre carrée qui a 8 ou 10 pieds en tous sens; c'est-à-dire qu'elle a une forme cubique: aux deux tiers de sa (120) longueur et au milieu de sa largeur, il y a un four pyramidal, qui se chauffe par dehors et dont la cheminée; porte la fumée, aussi au dehors. Par le moyen de ce four on entretient dans l'étuve une chaleur de 35 à 38 degrés. Et l'on y suspend sur des cordes les rouleaux de bois qui portent les pièces de voile.



Quand les pièces sont sèches on les roule un petit cylindre de carton de la manière suivante.

Un banc garni de deux montants à peu près comme le précédent porte une broche de fer plat que l'on fait tourner avec une manivelle; cette broche enfle un plateau à rond de bois qui est fixé près de l'endroit cylindrique qui tourne dans le montant, et un autre plateau B pareil, mais mobile, s'approche et se fixe avec une vis à la distance que demande la largeur de la pièce de voile, on enveloppe cet espace d'un carton blanc, et l'on roule le voile dessus ayant soin du bien de tirer sur la largeur, tandis que le rouleau l'étend sur la longueur.



(120v) On marque ensuite ces pièces avec le plomb; et on les porte au magasin.

Le Sénat de Boulogne use d'une grande sévérité envers ceux, qui portent hors de la patrie, quelques-uns des arts qu'il croit propres au pays; On voit encore pendre en effigie, un certain Ugolino qui a le [illegible] été établir les moulins à soie en Piémont et l'on a fait le même traitement à un autre citoyen, qui est allé à Venise pour y établir une manufacture de voiles.

Il y a beaucoup de moulins à Boulogne, on peut dire sans exagération que la moitié de la ville demande l'aumône à l'autre.

Il y a sur la place du marché une belle fontaine, surmontée d'un Neptune de bronze: cette statue¹¹⁴ n'est pas bien modeste, mais elle est belle, et les attributs qui sont en dessous, sont aussi d'un beau travail.

À trois milles de Boulogne, est une église appelée la madone de St.Luc; on y va toujours à couvert sous des portiques.

Le 17 août

(121) Le dimanche à 6 heures du matin messe entendu nous partîmes. En litière ayant pris la précaution d'envoyer auparavant nos malles par le Procaccio à 8 milles de Boulogne nous commençâmes à monter et nous dinâmes à l'Hosteria Nova, où nous respirâmes un air frais et bien pur.

Nous continuâmes de monter encore toute l'après-dîner, et nous vînmes coucher à Scarica Lasino, où nous eûmes besoin de nous bien couvrir pendant la nuit à cause du froid.

Jusqu'à cet endroit et même quelques miles au-delà c'est l'état de Boulogne les chemins ne sont pas mal entretenus le terrain est assez bon, les collines et les vallées sont bien cultivées, et le haut des montagnes est couvert d'une grande quantité de beaux châtaigniers, quelques fois de hêtres, et de chênes, de haute futaie.

Le 18 août

Le lundi, toujours en montant, nous allâmes (121v) passer à Pietra Mala. La montagne est presque toute aride, et le chemin très mauvais; le évitâmes le Jugo en prenant le chemin des muletiers, mais nous dinâmes dans une mauvaise auberge qu'on nomme la Traverse, c'est l'endroit le plus haut des Apennines où nous passâmes, et j'y fis l'expérience du baromètre; le mercure se fixa à 23 pouces 9 lignes $\frac{1}{4}$. Ce jour-là le temps était beau et serein, et 5 ou 6 jours avant ainsi qu'après il fut tel.

Le soir nous arrivâmes de bonne heure à Barberino, après avoir descendu beaucoup et par des endroits assez semblables à ce qu'on nomme L'Échelle au Mont Cenis. M. le Comte de Richecourt, ministre de l'Empereur en Toscane, fait actuellement travailler à ce chemin, et son dessein est de le rendre praticable pour des voitures roulantes: cela exige une grosse dépense.

(122) En approchant de Barberino, on commence à trouver la campagne bien cultivée; surtout beaucoup de vignes suspendues aux arbres, ou à des perches, et formant des espèces de berceaux et de guirlandes; entre deux rangs de vigne, la terre est labourée, et porte du blé, ou d'autres grains.

Le 19 août

Le mardi nous partîmes à 4 heures du matin et nous achevâmes de descendre jusqu'à la pleine: alors nous vîmes une campagne d'une beauté singulière, c'est un beau verger planté d'oliviers, de mûriers et de vignes, les arbres sont disposés et rangés de façon qu'entre deux rangs, la terre est labourée pour rapporter du blé de Turquie, du froment, des légumes etc., les

¹¹⁴ Elle est de Jean de Boulogne.

endroits les plus bas, sont semés de ces roseaux ou Canes, dont on fait les peignes de métiers: ces roseaux servent encore d'échalas aux vignes en certains (122v) endroits: on en fait des clayons pour élever des vers à soie, et l'on donne la feuille à manger aux bœufs et aux vaches.

C'est une chose curieuse pour des étrangers, de voir toutes les baies faites de lauriers, de grenadiers, en fleurs et en fruit, et de quantités de jolis arbustes, qu'on ne voit point ailleurs.

Ce beau et magnifique verger qui entoure Florence a 8 ou 10 lieues de loin, et a plus de deux lieues à la ronde, il n'y a pas de villages dont les maisons soient rassemblées, comme en France, et ailleurs, ce sont toutes maisons disposés et distantes de 100 pas les unes des autres, et comme elles sont bien blanches et proprement bâties, cela fait un coup d'œil charmant.

Dans tout cela on ne voit pas un pré grand comme la main, et cependant, il y a dans le pays beaucoup (123) des bœufs, de vaches, de chevaux, de mulets, à qui il faut du fourrage; tout cela se nourrit, des feuilles des arbres que l'on recueille avec soin, et dont on fait même provision, de l'herbe de chemin, de celle qui croît dans les terres cultivées, de la paille; des côtés de melons, des feuilles de roseaux etc. Il n'y a rien de perdu.

Nous arrivâmes à Florence à midi et nous logeâmes à l'auberge des Anglais, où l'on est fort bien: nos fenêtres donnaient sur l'Arno, qui avait alors peu d'eau; cette rivière formée par plusieurs torrents croit quelquefois subitement, et de telle manière qu'elle incommoda beaucoup les Florentins.

Il y a trois ponts dans Florence sur l'Arno, savoir celui des orfèvres celui de la Trinité, et un autre; le second est d'une grande beauté, et très bien orné de statues de marbres.

Nous passâmes la soirée avec M. Tiercet et M. Fossier à l'hôtel des fermes.

Le 20 août

(123v) Le mercredi au matin M. Tiercet me vint prendre et me conduisit chez M. le Comte de Richecour, premier ministre de l'Empereur dans les états de Toscane; ce seigneur me reçut avec beaucoup de politesse et d'affabilité; il m'entretint longtemps de la nature et des productions du pays, et m'invita à dîner pour le lendemain.

De là, nous allâmes faire plusieurs visites à des personnes de distinction, la plupart officiers de l'empereur.

J'allai visiter l'église cathédrale qui est grande et assez belle, mais peu éclairée; elle est peu ornée en dedans, mais toute revêtue en dehors de marbre noire et blanc, par panneaux dessus et derrière le maître autel il y a deux morceaux de Michel Ange qui sont bien beaux le dernier n'est point achevé; la tour qui est à côté de l'église, ouvrage de Michel Ange, est très élégante; c'est dommage que cette église n'ait point de frontispice.

(124) En sortant de la cathédrale on me fit voir le baptistère, qu'on prétend avoir été un temple du paganisme; c'est un petit édifice octogone, qui a trois portes, dont les bâtons sont tout couverts de beaux bas-reliefs d'airain.

C'est dans cette église qu'on baptise tous les enfants qui naissent dans la ville et dans les faux bourgs de Florence; cet usage est établi dans presque toute l'Italie; et dans les campagnes mêmes, il n'y a que quelques paroisses qui aient le droit de baptiser, toutes les autres sont obligés d'y porter leurs enfants.

Je vis ensuite l'église des Barnabites qui est assez belle, surtout par la façade dont l'architecture est de bon goût.

Le p. Garo et moi nous dinâmes à l'hôtel des fermes, avec M. le Sénateur Guadagni, et M. Martini, etc.

L'après-midi M. Tiercet nous conduisit à St. Laurent, ou nous vîmes la magnifique chapelle qui devait servir de sépulture aux Medicis. Elle est fort avancée, il y a encore (124v) l'autel à poser, le pavé à faire, la voûte de la coupole, et les fenêtres à orner. Ce qu'il y a de fait est d'une magnificence qui fait désirer que ce bel édifice soit bientôt achevé.

Nous montâmes à la bibliothèque de cette église, elle est rangée dans un ordre fort singulier: les livres qui sont presque tous manuscrits, sont placés sur des bancs à pupitres qui occupent toute la salle.

L'escalier qui conduit à cette bibliothèque est un morceau fort estimé, la pièce qui le contient n'est point finie; il y manque d'être éclairé, elle le sera sans doute quand elle sera achevée.

Nous fîmes ensuite une visite à M. Martini Colonel général des troupes, qui avait dîner avec nous; nous vîmes en même temps MM. ses frères, l'un sénateur, l'autre internonce et chanoine de la cathédrale, ou de St. Laurent.

De là, nous nous rendîmes chez M. Guadagni, professeur de physique expérimentale à Pise (125) qui nous attendait; il nous fit voir une partie de ses instruments (car la principale partie est à Pise) ils sont la plupart tirés de Hollande, ou imités de sGravesande; mais ce que j'y vis avec plus de plaisir, ce fut une petite collection de thermomètres, baromètres, hygromètres, etc., précieux restes de l'Académie del Cimento. Et j'appris que la plus grande partie avait été transportée en Lorraine, par M. Varin artiste attaché à l'Empereur; d'où je présume, que ces instruments si respectables pour un physicien sont actuellement dans les cabinets de physique de Vienne.

Nous allâmes passer le reste de la soirée chez M. Cochi docteur en médecine et antiquaire de l'empereur: M. Cochi est chargé de la direction des bains/eaux de Pise, cette commission l'a mis à portée d'examiner la nature, les propriétés, et l'histoire de ces eaux, il fait imprimer ses recherches, et cet ouvrage est très avancé;¹¹⁵ M. Cochi a traduit aussi un manuscrit grec qui concerne la pratique de la chirurgie ancienne cet ouvrage est prêt à mettre sous presse, il m'en a fait voir, le manuscrit et les planches dessinés.

(125v) M. Cocchi a deux enfants, savoir un garçon de 13 ans, et une fille de 12 ans, l'un et l'autre sont très avancé dans l'étude des langues grecque et latine; le jeune M. Cocchi a outre cela un talent tout particulier pour dessiner, modeler, etc. et j'ai eu le plaisir d'entendre Mlle. Cocchi m'expliquer à livre ouvert, titre *Livre et les odes d'Horace*, qu'elle sait presque toutes par cœur. Madame Cocchi a aussi beaucoup de goût pour les sciences, et parle bien français.

Le 21 août

Le jeudi matin, nous allâmes voir les deux grandes galeries, qui sont remplies de statues antiques de marbre et de bronze rangées sur deux rangs, au-dessus de ces statues sont attachés les portraits des grands hommes en tout genre, princes, savants, etc.

Après avoir vu ces deux galeries nous entrâmes dans une grande salle qu'on nomme la salle des peintres parce qu'elle (126) contient particulièrement les portraits de tous les grands peintres, de tout pays: on travaille à les faire graver, l'ouvrage est commencé.

Nous vîmes ensuite le cabinet de porcelaine, il y a une quantité prodigieuse, d'ancienne et de moderne, et des vases d'une grandeur énorme. Au milieu de ce grand cabinet est une magnifique

¹¹⁵ Il a paru depuis

table de pierres de couleurs rapportées: la qualité des pierres, le dessein, et l'exécution sont trois choses également admirables.

On nous montra ensuite le cabinet des antiquités de petit volume; idoles, lampes sépulcrales, coupes, instruments pour les sacrifices, et quantité d'autres pièces de cette espèce.

On nous ouvrit ensuite le cabinet des Vénus, ainsi nommé parce que l'on y voit deux Vénus de marbre fort estimées des connaisseurs, et deux autres Vénus peintes l'une par [blank] et l'autre par [blank] dans ce même cabinet est une grande armoire remplie de beaux vases, de lapis, de cristal de roche, d'agate, tant antiques que modernes, la plupart richement garnis en or (126v) et plus admirables encore par la beauté du travail que par la richesse de la matière.

De ce cabinet nous passâmes à celui qui contient, des ouvrages d'ivoire de toute espèce, ouvrages de tour les plus délicats, et les plus difficiles, pièces sculptées admirables tant par leur grandeur, que par la beauté du travail; ce même cabinet contient encore toutes sortes d'ouvrages faits en bois de couleurs, et d'autres faits en cire, qui représentent la peste et tous les degrés de corruptions par lesquels elle fait passer l'humanité, tant avant qu'après la mort; l'œil à peine à soutenir cet affreux spectacle.

Enfin nous entrâmes dans le cabinet d'astronomie, ou je ne vis rien de bien beau; quelques vieilles sphères, ou globes, qui ne sont remarquables que par leur grosseur, quelques vieux instruments fort négligés, et une pierre d'aimant, qui porte, dit-on, 80 livres, mais ses armures, qui m'ont paru trop faibles, sont toutes rouillées, et dans l'état (127) où elle est, je ne crois pas qu'elle pût soutenir 25 ou 30 *livres*.

Nous passâmes de ces cabinets de l'autre côté de la galerie, dans celui des médailles. M. Cocchi nous y attendait, et il nous en fit les honneurs.

Quand nous eûmes vu, une partie des médailles de grand, moyen et petit bronze, celles d'or, et d'argent; on nous montra une grande quantité de belles pierres gravées tant en reliefs qu'en creux, ancien et modernes; il y a permis ces dernières des morceaux d'une grande beauté;

Nous dinâmes chez M. le Comte de Richécourt, qui nous conduisit ensuite à la nouvelle manufacture d'étoffes qu'il a établie depuis deux ans.

On ne fait dans cette manufacture que des étoffes brochées, en soie, en or et en argent: on ouvrit le magasin, et l'on me fit déployer presque toutes les pièces; j'en trouvai plusieurs de fort bon goût; ces étoffes sont travaillées à profit, c'est-à-dire (127v) qu'elles sont fortes de soie; mais en général elles pêchent par le dessein; et les brochures sont employées de manière à ne pas durer autant que le tissu. Je n'ai pas trouvé non plus dans ces étoffes la brillance qu'on remarque dans les étoffes unies de Florence; et les couleurs surtout les violets, et certains rouges, sont encore imparfaits.

Cependant, comme cette manufacture est montée aux dépens de l'Empereur, et que les étoffes doivent avoir leur débit en Allemagne, on peut croire que cette entreprise réussira.

Nous allâmes de là chez M. de la garde directeur de la monnaie, qui nous fit voir sa machine d'électricité; elle est fort bonne le verre de Florence réussit très bien: il m'a promis d'essayer, la transmission des odeurs et les purgations électriques, et de me dire, quel en serait le succès. M. le professeur Guadagni, m'a fait la même promesse.

Le 22 août

(128) Le vendredi matin, j'allai faire une visite à M. l'Envoyé d'Angleterre, et à M. le Comte Lorenzi, résident de France; j'allai ensuite dîner avec M. Cocchi à l'hôtel des fermes, et je fis rendre les livres de M. Guettard à M. Manetti, par le p. Garo.

Après le dîner nous vîmes l'église de St. Michel; le bâtiment est ancien et fort obscure; il n'y a rien de remarquable dans cette église que le baldaquin, qui est gothique, mais très orné, d'agates et de différentes pierres précieuses de toutes sortes de couleurs.

Nous allâmes ensuite à Sainte Croix (c'est l'église des Cordeliers) l'église est grande mais elle n'est ni belle, ni ornée. À gauche en entrant on voit le tombeau de Galilée, et à droite vis-à-vis, celui de Michel Ange. C'est tout ce qu'il y a à voir dans cette église.

Nous allâmes de là passer la soirée chez M. Cocchi, et nous vîmes un peu en détail sa belle collection de livres; elle est rangée avec beaucoup d'ordre; et il a quantités de belles et rares éditions.

Le 23 août

(128v) Le samedi matin nous allâmes à un Poggio Imperiali; c'est une maison de plaisance qui est située sur une petite éminence à la porte de la ville dans une belle exposition on y arrive par une avenue de cyprès et de chênes verts. Les jardins sont peu de chose en comparaison des jardins à la Française, les bosquets, assez mal entretenus, sont de lauriers et de chêne vert et l'on y trouve ou en espaliers ou en pleine terre des limons, et des cédrats assez abandonnement.

La maison n'est point magnifique, mais elle a beaucoup de logement et de commodités; beaucoup de tableaux, mais peu qui soient de grands maîtres.

Nous allâmes de là dîner à la Pace avec MM. Fossier et Tiercet: c'est une maison de feuillants français fondés par une grande Duchesse de Toscane qui était Lorraine. Cette maison est petite et n'a rien de bien remarquable, sinon au plafond de l'église où il y a une bonne peinture.

(129) En sortant de la Pace nous visitâmes l'église des grands Augustins, qu'on nomme le St. Esprit: l'église est vaste est belle; il y a derrière le cœur un beau tableau qui représente la femme adultère de l'Évangile. Le maître autel et le tabernacle sont de pierres précieuses, travaillées à la manière des tables de la grande galerie.

Nous entrâmes après cela dans l'église des Bernardins; elle est propre et assez jolie mais il n'y a rien de bien remarquable.

Le soir, nous entendîmes une grande et belle musique à l'Annonciata, église des servites, c'est la plus riche de Florence.

Nous passâmes la soirée chez Mme. Schmittweiler veuve d'un administrateur, et belle-sœur de M. Okelli gouverneur de Pistoya; ils ont chacun un fils en pension aux Jésuites de Paris, j'ai promis de les voir à mon retour. Nous y trouvâmes Mme. Gouldin, veuve d'un capitaine au service de la Reine d'Hongrie, qui se retire avec une pension dans l'Île de Portoferraio, vis-à-vis Livourne.

Le 24 août

(129v) Le dimanche matin, nous allâmes au Palais Pitti, et les jardins, qu'on nomme Bauboli: la maison est vaste solidement bâtie, très ornée de beaux tableaux dans les dedans; j'y ai vu la belle vierge (à la chaise) de Michel Ange; les jardins, presque tous plantés en lauriers et en chêne vert, sont mal entretenus; il y a d'assez belles statues, et sortant dans le bas, au milieu du bassin un Hercule fort estimé.

Nous entendîmes la messe à St. Marco, église des Dominicains et après avoir dîner chez M. le Marquis d'Armoise, commandant de la garde noble avec M. Richart et plusieurs autres

officiers nous allâmes voir l'apothicairerie de ces mêmes religieux, où se font les bonnes pommades, essences, baumes, etc. qui sont si vantés.

En sortant de là nous allâmes à un jardin de botanique de l'Académie où M. Manetti¹¹⁶ nous avait donné rendez-vous; (130) Je n'y ai rien vu de remarquable que le [blank, crossed out word] en fleurs. M. Manetti me promit des graines à mon retour de Rome.

À six heures nous nous rendîmes à St. Antoine, maison de religieux français, pour voir passer la course des chevaux. C'est un spectacle, qui attire beaucoup de monde et qui ne dure guère plus qu'un éclair. 5 ou 6 chevaux dressés pour cet exercice partent ensemble du même but, lorsqu'on tire une corde qui leur sert de barrière, et alors chacun d'eux court de toute sa force jusqu'au bout d'une rue où ils doivent arriver, et celui qui arrive le premier fait gagner son maître: ces courses sont fortes en usage à Florence et à Rome.

De là, j'allai à l'Opéra avec M. Tiercet d'abord dans le parterre, pour mieux voir le spectacle; et ensuite dans la loge de M. de Richecourt pour mieux entendre les voix.

(130v) La salle de Florence est d'une grande beauté: mais ce spectacle ne ressemble pas à celui de Paris; il n'y a point de cœur, tout au plus quelques duos; le récitatif ennue beaucoup une oreille française, les danses pour la plupart, n'ont aucun rapport à la pièce: ce jour-là on jouait pour la première fois *Hypermètre* nouvelle pièce de Metastasio, les deux premières voix, homme, et femme, m'ont paru singulièrement belles.

Le 25 août

Le lundi jour de St. Louis nous allâmes voir le Dr. l'Amy au Palais dont il est bibliothécaire; c'est un homme fort savant, mais qui se met et qui vit singulièrement.

De là, nous allâmes à St. Antoine où nous assistâmes à la grande messe et à la musique: on y célébrait la fête de St. Louis et tous les Français qui se trouvèrent alors à Florence, s'y rendirent comme nous.

(131) J'allai dîner chez Mme. Schmittweiler; après quoi, je passai tout le reste du jour à visiter des manufactures d'étoffes unies, en noir et en couleurs; et les moulins à organsins, avec M. * entrepreneur de la nouvelle manufacture de M. de Richecourt et un négociant à qui j'avais été bien recommandé.

Le 26 août

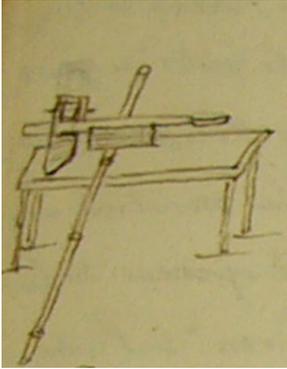
Le mardi matin, je fis encore la même chose: je dirai ci-après ce que j'ai appris dans ces différentes visites, et par les conversations que j'ai eues avec ceux qui me conduisaient.

On me fit entrer chez un homme qui prépare les peignes pour les étoffes, c'est le seul qui soit à Florence: et il possède parfaitement cet art, dont il eut la complaisance de me montrer toutes les parties.

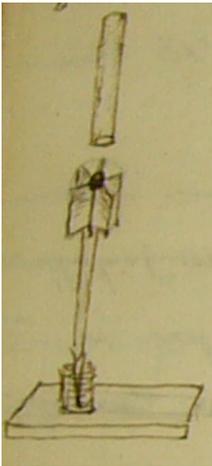
Les roseaux ou cannes dont on se sert pour cela, ne sont point de ceux qui viennent au hasard: on les sème exprès, et on les choisit afin qu'il se travaillent mieux.

(131v) On les coupe d'abord par longueur, en ôtant tous les nœuds: et cela se fait très aisément sur un banc avec une lame fort large et bien aiguisée, affermie au milieu d'un manche de bois, dont un bout glisse sous un rouleau dans une mortaise.

¹¹⁶ Professeur de botanique



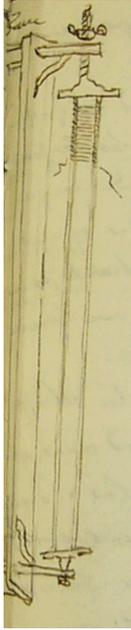
On refend ensuite tous ces tuyaux selon leur longueur, de sorte que chacun d'eux se trouve divisé en 7 ou 8 lames: et cela par le moyen d'un instrument d'acier fait à peu près comme un pignon dont les ailes seraient aiguisées en forme de ciseau.



Après que les tuyaux sont ainsi refendus, on les fait bouillir pendant 5 ou 6 heures dans une chaudière remplie d'huile de suif et de potasse; pour donner au bois la dureté et la souplesse qui lui sont nécessaires.

Cela étant fait, on amincit les lames plus ou moins selon la qualité des peignes qu'on veut faire, et cela se fait par le moyen de plusieurs filières, plus serrées les (132) unes que les autres; et ces filières ne sont autre chose que deux lames d'acier¹¹⁷ dont l'une est droite et sans tranchant, et l'autre un peu inclinée à la première et bien aigue: on tourne toujours l'écorce du roseau du côté de la lame qui ne coupe point.

¹¹⁷ Affermies dans un morceau de bois mêlé perpendiculairement sur un banc.



Quand on a réglé ainsi l'épaisseur des lames, on les met de largeur, en les faisant passer par une autre filière, à peu près semblable à celles dont je viens de parler; et la longueur se détermine, par l'espace que l'on met entre les deux bords de chaque peigne quand on le monte.

Pour monter les peignes commodément on prépare et l'on dresse bien les tiges qui doivent en faire les bords; on les établit parallèlement, et on les tient tendues sur un banc par le moyen de deux tenailles dont l'une a une queue à vis; à mesure qu'on place une lame ou lamette avec un fil gras ou ciré que l'on tourne autour du bord, et la grosseur de ce fil détermine à peu près, l'espace que l'on doit mettre entre chaque (132v) chaque lame/dent; et l'on achève de fixer cet espace en battant avec une lame d'acier que l'on fait passer entre les deux tiges qui forment chaque bord. Et en présentant un calibre dont l'ouverture doit répondre à un certain nombre de lames.



Mais confie toutes les lames en passant par les filières qui les ont formées, se sont coupées carrément; pour arrondir un peu les bords, on les répare avec des espèces de canifs qui sont bien tranchants, et qui demandent d'être conduits par une main qui ait beaucoup de pratique.

J'allai dîner près de Fiesole chez M. Okelli; j'y trouvai M. Bailloud avec qui j'eus un long entretien sur les soieries du pays, et tout ce qui concerne cet art M. Bailloud a passé toute sa vie à faire une belle collection d'histoire naturelle qu'il vient de vendre à l'Empereur; moyennant la somme de 120000 *livres* payables en plusieurs termes; je n'ai pas pu voir cette collection parce qu'elle était déjà emballée pour partir, M. Bailloud va et vient pour la mettre en ordre.

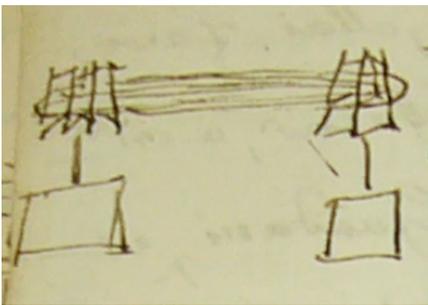
(133) En descendant de Fiesole, j'allai faire visite à M. le Comte de Richecourt, à M. Lorenzi, à M. le Sénateur Goadani, et donner ordre à notre départ.

On fait beaucoup de soie dans la Toscane et les Florentins se persuadent, et veulent persuader aux autres, que cette soie est la seule qui convienne pour les étoffes unies qu'on y fabrique et qui ont un si beau lustre.

Quoi qu'il en soit il est extrêmement et sévèrement défendu de vendre aux étrangers la soie du pays ni greze organsiné: mais on en achète du Boulonnais, et du Ferrarais pour les trames, et pour les étoffes de moindre qualité.

L'ouvrage manque cette année à Florence par la cherté, et la rareté des soies. Dans les années ordinaires, il y a 4000 métiers qui travaillent dans la ville et qui font vivre environ 40000 âmes.

Les aspes des filatures sont très grands, et l'on a point d'incannatorio comme en Piémont et à Boulogne: ce sont des enfants et des (133v) femmes qui dévident la soie greze sur les roquettes, pour aller au premier apprêt.



Tous les taffetas, satins, gros de tours et autres étoffes unies sont faites par des femmes, à qui l'on donne 9 à 10 ^{sols} par brasses, ce qui est une demie aulne de Paris.

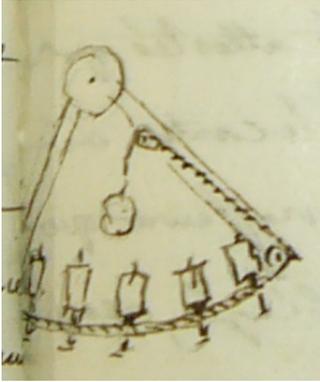
Ce qui fait la beauté des étoffes de Florence, c'est que la chaîne est toujours du plus bel organsin; il n'y a même que dans les étoffes communes ou la trame se fait avec de la soie qui n'a que le premier apprêt: ou un second apprêt fort léger.

J'ai confronté du bel organsin de Piémont avec le plus beau de Florence et les ouvriers sont convenus, que le dernier n'était pas aussi parfait: d'où il faut conclure que les étoffes unies seraient aussi lisses ailleurs qu'à Florence, si l'on avait attrition de choisir scrupuleusement la soie.

Les Florentins prétendent que leurs soies tiennent leur luisant principalement de la (134) teinture, et ils attribuent cet effet à la qualité des eaux: leurs noirs sont d'une grande beauté.

Les moulins à organsiner, sont menés par des hommes, ils sont communément de 10 pieds, de diamètre, et n'ont que deux rangs d'aspes et de roquettes: chaque partie porte 6 roquettes comme en Piémont et dans le Boulonnais, les roquettes sont beaucoup moins grosses, et les fuseaux plus menus; la soie se tord aussi d'avantage au moins dans le second apprêt.

Ce ne sont point des estraphins qui font tourner les fuseaux, mais une corde qui les embrasse en dehors, et qui est tendu par un poids, qui s'avance vers le centre du moulin.



En général, ces moulins m'ont paru bien moins parfaits que ceux de Piémont, et conduits avec bien plus de négligence.

Pour la quantité de soie qui se fait en Toscane, il y a à proportion bien moins (134v) de mûriers qu'en Piémont: ici on ne voit presque point d'autres arbres: au lieu que dans les environs de Florence on voit plus d'oliviers que d'autre chose; c'est qu'on fait deux éducations de vers à soie l'une avec la première feuille, l'autre avec la seconde.

Et afin que la chaleur du pays ne fasse point éclore mal à propos la graine qu'on destine à la seconde éducation, on envoie cette graine, dans certaines grottes des Apennins où elle se conserve fraîchement.

Ces deux faits m'ont été attestés par gens dignes de foi, et M. le Comte de Richécourt, à qui j'en parlais, m'assura que cette année, il avait été obligé, à cause que la première éducation avait manqué de permettre d'élever des vers avec la 3^e feuille, ce qui est défendu pour l'ordinaire.

Les arbres ne souffrent point pour être dépouillé, de leur seconde feuille, on leur ôte même toujours la troisième que l'on (135) fait manger aux bœufs et aux vaches.

Le 27 août

Nous partîmes le père Garo et moi le mercredi à 3 heures du matin, et nous suivîmes le courrier de Gênes. Nous nous arrêtâmes pour dîner à Sienne, et nous nous y reposâmes jusqu'à 7 heures du soir.

M. l'abbé Franquini, auditeur général et M. de Villeneuve, directeur des fermes me joignirent lorsque je me disposais à partir; ces MM. me conduisirent à la cathédrale qui est très belle: le pavé est de marbre gravé de manière à mériter qu'on le copie en estampes, tout l'intérieur de l'église est revêtu de marbre noir et blanc; la sacristie est ornée de magnifiques peintures, mêlées de reliefs. De là nous passâmes à l'hôpital, où nous admirâmes dans la chapelle, des tableaux et d'autres peintures d'une grande beauté; nous nous avançâmes jusqu'à la place publique qui a la forme d'un amphithéâtre en demi- (135v) cercle et très commode pour donner des spectacles au peuple; et je quittai ces messieurs en leur promettant qu'au retour je m'arrangerais, pour passer une journée avec eux.

Le 28 août

Ayant couru toute la nuit qui fut très froide, nous nous arrêtâmes le jeudi à 8 heures du matin à la poste de Radicofani pour boire un coup: ce petit bourg autrefois fortifié, est au

sommet d'une montagne très élevée, et difficile tant pour monter que pour descendre, et en général on peut dire que jusqu'à Viterbe, le chemin de Florence à Rome est assez rude.

Nous passâmes ensuite à Acquapendente petite ville (Épiscopale, cependant) où l'on monte encore avec beaucoup de difficulté.

De là, nous descendîmes à St. Laurent les Grottes, et nous côtoyâmes le bord du lac de Bolsena, jusqu'à Montefiascone, autre montagne très longue et très rude (136) mais fertile en excellent vin: nous nous y arrê tâmes une heure pour manger; l'évêque qui gouverne actuellement cette ville, et le diocèse dont elle est métropole, est M. le Cardinal Aldrovandi,¹¹⁸ dont nous avons vu la mausolée à Boulogne avec cette épitaphe: hic requiescunt cineres Pompei Cardinalis Aldrovandi etc. Ces prétendues cendres sont encore en chair et en os, et le tombeau est vide.

Jusqu'à St. Laurent, l'on ne trouve qu'un pays sans culture, quelques bois sur les collines, et dans la vallée le long d'un torrent qui était alors presque à sec, beaucoup de bœufs, et de moutons que l'on y envoyé paître, des pays d'alentour.

Ensuite, on trouve un pays bien cultivé en oliviers, mûriers, vignes, etc., et cela continue à peu près jusqu'à Viterbe.

Viterbe est une belle ville, bien pavée de larges pierres comme Florence, et célèbre par ses eaux et ses bains. Il était tard (136v) quand nous y arrivâmes, et nous continuâmes de marcher pendant toute la nuit qui fut en peu moins froide que la précédente, et fort éclairée par la lune qui était dans son plein.

Comme on nous avait fort exhorté à ne point dormir à cause de l'intempérie qui règne, dit-on, dans les environs de Rome, j'eu le temps de voir et d'observer la nature du pays. Je ne vis que de mauvaises terres, peu cultivées, et presque point habitées.

Le 29 août

Nous arrivâmes à Rome à 10 heures du matin, (le vendredi) et nous allâmes descendre chez M. le Grand Prieur de Lombardie,¹¹⁹ ambassadeur pour la religion de Malte qui nous attendait et qui nous reçut avec toutes sortes de bontés.

L'après-dîner j'allai visiter l'église de St. Pierre: le bel édifice tant par dedans que par dehors!

On arrive à ce magnifique temple par (137) une grande place ornée des deux côtés par une double colonnade, et au milieu par un obélisque, et deux belles fontaines, couronnées par de grosses gerbes qui vont nuit et jour et toute l'année.

On monte ensuite un grand degré qui conduit au vestibule: la façade est belle, mais elle m'a paru un peu basse pour un si grand édifice.

Le Parvis, ou vestibule, est aussi long que l'église est large, il est magnifiquement orné, et aux deux extrémités, sont deux belles statues équestres, l'une de Constantin l'autre de Charlemagne.

De la porte de l'église à la chaire St. Pierre, qui est à l'autre extrémité, j'ai compté 267 de mes pas, ce qui fait à peu près 540 pieds de France: et d'un bout à l'autre de la croisée, 194 pas, qui font près de 400 pieds.

¹¹⁸ Il est mort depuis.

¹¹⁹ Solart

Sous la coupole qui est au milieu de la croisée, est un autel à la Romaine (137v) c'est-à-dire isolée, avec un superbe baldaquin soutenu par 4 grosse colonnes torsées de bronze, ornées avec la plus grande magnificence.

Sous cet autel reposent les corps de St. Pierre et de St. Paul, dans une chapelle où l'on descend par un double escalier entouré d'une grille et d'un grand nombre de lampes toujours ardentes.

Il n'y a ni stalles ni bancs autour de l'autel et du baldaquin, ni dans la partie, qui est entre l'autel et la chaire St. Pierre; on n'y fait jamais l'office que les jours où le Pape Pontife, ou qu'il y a quelque fonction: et alors on met des sièges pour les Cardinaux.

L'office journalier se fait dans une chapelle où les chanoines se rassemblent et ce n'est pas toujours la même, il y en a une pour l'été et l'autre pour l'hiver.

Le pavé et les pilastres de l'église sont ornés des plus beaux marbres, et les voûtes sont peintes et dorées, par les plus habiles maîtres. (138) Les chapelles des bas-côtés sont ornées de colonnes de marbres des plus précieux tant d'Italie que de Sicile, et les tableaux des contre autels, qui sont des plus grands maîtres, sont pour la plupart copiés en mosaïque ouvrage très précieux et qui éternise pour ainsi dire les tableaux: je parlerai ci-après de cet art. Chaque tableau en mosaïque coûte environ 14 milles écus romains, ce qui fait plus de 80000 livres de France.

Dans plusieurs endroits de l'église il y a de superbes mausolées de papes: et les ordres des religieux se sont empressés à mettre dans les niches la plupart des fondateurs, toutes ces figures sont du plus beau marbre de Carrare, et sculptées par les plus habiles maîtres: toutes de 14 à 15 pieds de hauteur.

Il y a des confessionnaux en grande nombre, et chacun est désigné par un écriteau, pour chaque différente langue; de sorte que tout étranger trouve aisément (138v) le pénitencier qui lui convient.

Toutes les parties de l'église, sont si bien proportionnées, il y a tant d'harmonie entre elles, qu'en les considérant toutes ensemble ce beau vaisseau ne paraît pas aussi grand qu'il est; on ne connaît sa vaste étendue que quand on considère chaque partie en particulier. On est tout surpris par exemple, lorsqu'on s'approche des colonnes de la confession de voir que les piédestaux surpassent de beaucoup la hauteur du plus grand homme... etc.

Après avoir vu St. Pierre par dedans j'en fis le tour en dehors pour considérer l'architecture: elle est d'une beauté qui saisit l'âme des gens les moins connaisseurs. Une noble élégance annonce partout le grand architecte qui en a donné le dessein.

L'église de St. Pierre et tout ce qui en dépend est bâti avec une pierre douce qu'on nomme Travertino et qui vient de (139) Tivoli à 18 ou 20 milles de Rome; cette pierre ressemble assez à notre pierre de Liais; celle-ci est cependant plus homogène moins sujette à certaines vaines poreuses et pleines de trous qui obligent d'employer la Travertino avec choix.

Il ne suffit pas de voir St. Pierre une seule fois aussi y ai-je retourné 4 ou 5 fois pendant mon séjour à Rome et toujours avec un nouveau plaisir.

En revenant de St. Pierre j'allai à la Trinité du Mont pour voir le p. Jacquier et le père le Sueur: c'est un magnifique couvent de minimes français: on y monte par un superbe escalier qui a coûté plus de 300000 livres et au bas duquel il y a une belle fontaine: le tout fait face à une des plus belles vues de la ville.

Le p. le Sueur depuis deux ans professe les mathématiques à la Sapience, et le p. Jacquier la physique expérimentale: ce sont deux nouvelles chaires que le Pape a fondées.

Le 30 août

(139v) Le samedi matin j'allai faire visite à M. le Duc de Nivernois ambassadeur de France; à M. le Comte de Rivera envoyé du Roi de Sardaigne, à M. l'abbé de Canillac auditeur de Rotte; et à MM. de Ste. Palais, de la Curne, du Sens et des Persenes qui étaient encore à Rome.

De là, on me conduisit à la Rotonde c'était le Panthéon des Romains bâti par Agrippa; on en a fait une église chrétienne sans rien changer à sa structure; c'est un édifice arrondi comme une coupole qui ne reçoit du jour que par le haut qu'on a laissé tout ouvert, de sorte qu'il pleut et neige dedans le milieu, comme dans la rue, mais l'eau se perd aussitôt dans des dalles qu'on a pratiquées dessous le pavé.

Le pavé est tout de marbre et de porphyre, et l'on voit aisément que les murs et la voûte ont été autrefois fort ornés de mosaïques, et de panneaux (140) de marbres; il règne tout autour une belle colonnade de jale antique qui marque encore la magnificence de cet ancien temple. Au dehors il y a un beau portique, soutenus par des colonnes de granit toutes d'une seule pièce, et placée si près les unes des autres qu'on a peine à comprendre comment on a pu élever des pièces aussi grandes, et aussi pesantes.

En sortant de la Rotonde j'allai à St. Ignace; il n'y a pas d'église dans Rome plus riche en argenterie, et décorée de marbres plus précieux; elle est d'ailleurs d'une belle architecture; c'est l'église du collège romain tenu par les Jésuites; la maison répond parfaitement à la grandeur et à la beauté de l'église: j'aurai occasion d'en parler ci-après.

La fontaine de Trevi que j'allai voir ensuite, fait un grand effet, c'est un beau bassin au milieu duquel on a formé un rocher de marbre qui jette une grande quantité (140v) d'eau en forme de nappes et de cascades. Les figures qui ornent cette fontaine ne sont encore que les modèles; le Neptune qui est au milieu, n'est pas dans une bonne attitude; Il faudrait aussi une belle place devant le bassin, il est dans un lieu trop étroit.

L'après-dîner j'allai voir la belle église de St. Jean de Laterain; c'est la plus ancienne église de Rome, elle a été beaucoup augmentée et embellie par différents papes; on admire surtout ses mosaïques, et les statues des apôtres qui sont des deux côtés de la nef.

On voit par l'enceinte des vieilles murailles, ou remparts, que cette église était autrefois presque dans le cœur de la ville, maintenant, tout le quartier qui est au-delà du parvis est désert, et sans maisons.

De St. Jean de Laterrain, je descendis à l'amphithéâtre antique, dont il ne reste plus que l'enceinte intérieur; plus de (141) la moitié de l'enceinte extérieur ayant été démoli pour bâtir les palais Borghèse et Barberini. L'amphithéâtre de Rome est plus grand que celui de Vérone, mais celui-ci est beaucoup mieux conservé; l'un et l'autre sont d'une forme ovale.

À très peu de distance de l'amphithéâtre, je vis l'arc de triomphe de Constantin dont les bas-reliefs mené encore en assez bon état.

En remontant la rue qui mène au Capitole, et qui est la Via Sacra, ou Via Triumphalis des anciens, on voit l'Arc de Titus: on y remarque encore très distinctement l'arche d'alliance et le chandelier à 7 branches du temple de Jérusalem, que l'on y mit sans doute, pour féliciter l'Empereur de son expédition contre les juifs.

En continuant d'avancer dans cette rue je vis à gauche une vigne, où était (141v) autrefois le palais de Néron; à gauche le temple de la paix qui n'est plus qu'une mazure: celui de faustine, dont on a fait une église. Et au pied du Capitole, l'Arc de Triomphe de [blank] assez bien conservé, si ce n'est que le terrain s'est beaucoup élevé, et que cet édifice se trouve enterré de plus de 10 pieds, ce qui lui fait grand tort.

M. l'Ambassadeur me conduisit ensuite faire une visite au Cardinal Alexandre, et après cela passer la soirée chez M. le Cardinal Passionei.

M. le Cardinal Passionei est un prélat très savant, et amateur de toutes les sciences; il a passé 30 ans hors de Rome, dans différents pays en qualité de Nonce, ou pour satisfaire sa propre curiosité; il a passé tout ce temps-là à se former une bibliothèque choisie qui est très ample, et dans un ordre admirable.

Le 31 août

(142) Le dimanche, j'allai entendre la messe à St. Carlo di Milano: l'église est grande et belle par son architecture: le dedans est orné de marbre en certains endroits le reste est barbouillé en faux marbre. La musique que j'entendis pendant la Grande Messe était mauvaise.

J'allai dîner chez M. le Cardinal Passionei avec¹²⁰ MM. de Ste. Palais, de la Curie, des Persenes, du Plex, la Bruyère: après le dîner M. le Cardinal me conduisit aux jardins du Vatican, ou nous nous promenâmes jusqu'au soir: ces jardins sont en belle vue, mais ils ne sont ni grands, ni beaux, ni bien tenus.

Après cela je fis une visite à M. de Troye directeur de l'Académie¹²¹ de peinture sculpture & à Rome; et je revins joindre M. l'ambassadeur de Malte avec qui j'allai passer la soirée chez M. le Cardinal Valenti, Secrétaire d'État.

Le 1^{er} septembre

(142v) Le lundi matin, j'allai voir les pp. Jacquier et le Seur à la Trinité du Mont; et ensuite chez les pp. Noceti et Boscovich au Collège romain. Le p. Noceti me fit entendre qu'il avait dessein de faire un poème latin sur l'électricité, à l'instar de ceux qu'il a fait sur l'Iris et sur l'Aurore Boréale et en conséquence, il me demanda une exposition verbale de mes explications ce qui nous conduisit jusqu'à midi. Alors j'allai faire une visite à M. l'ambassadeur de France.

Après le dîner M. l'ambassadeur de Malte me conduisit chez M. Feriotti où nous vîmes deux centaures de marbre noir d'Égypte, bien conservés, et d'une grande beauté, qui ont été trouvés depuis quelques années à la ville d'Adrien; avec deux tableaux en mosaïque, bien entiers et d'un travail admirable.

De là, nous allâmes au Capitole (143) beau bâtiment fait sur les desseins de Michel Ange dans l'endroit, ou était autre fois le Capitole de l'ancienne Rome.

On garde dans les galeries du Capitole moderne, des statues, bustes et bas-reliefs antiques, et des tableaux des plus grands maîtres, pour servir d'études aux jeunes sculpteurs et peintres qui viennent à Rome pour s'instruire. C'est là que je vis l'original du gladiateur mourant, qui est dans les jardins de Versailles.

Je remarquai aussi dans les bas-reliefs, d'un sarcophage qui est dans la première salle, un fauteuil à bras raccourci semblable à ceux qu'on fait à présent; un canapé fort peu différent de nos sofa. Et dans la dernière pièce des bustes de femmes, dont les cheveux sont marrons et arrangés à peu près comme on en voit en France présentement, et un de ces coiffures qui s'enlève toute d'une pièce, comme une perruque.

¹²⁰ M. l'Ambassadeur de Malte.

¹²¹ Française

(143v) Je vis encore dans une autre chambre une balance Romaine avec un seul plateau suspendu par trois chaînes. Ces chaînes mené tissues précisément comme celles qui sont carrées et que l'on met aux montés communes: le poids, de cette balance, est un buste de Rome personnifiée.

Nous allâmes passer la soirée chez Mgr. Piccolomini clerc du Palais: c'est un jeune prélat dont la famille est à Sienne; il est très instruit, très poli, et les gens qui s'appliquent aux sciences sont sûrs d'être bien accueillis chez lui.

Le 2 septembre

Le mardi matin, M. l'abbé Cerati vint me prendre et nous allâmes au palais Farnèse, un des plus beaux de Rome; j'admire dans la première cour, quatre belles figures antiques de marbre, surtout un Hercule et une Flore qui font l'admiration des connaisseurs. Nous montâmes ensuite dans la galerie (144) dont les plafonds et les murs sont décorés des plus belles peintures à fresque, mais un peu gaillardes. Toute cette galerie est remplie de belles statues, et de bustes les plus estimés, on me fit remarquer surtout une tête de Caracalla, dont on fait un grand cas. Le palais Farnèse appartient maintenant au Roi de Naples.

De là, nous allâmes chez M. le Cardinal Corsini qui nous fit voir sa bibliothèque qui est fort grande fort ornée, et bien remplie. Son palais n'est point encore achevé, mais son jardin est élégant et bien tenu, il n'y manque que quelques jets d'eau, qu'il pourrait avoir fort aisément: car il est au pied d'une colline ou il n'en manque pas.

M. le Cardinal me conduisit au Palais Barberini, qui est un des plus magnifiques de Rome; il est orné d'une quantité prodigieuse de belles peintures (144v) à fresque, de statues et de bas-reliefs antiques, de tableaux choisis des meilleurs maîtres; mais ce grand Palais qui pourrait suffire à un Roi, n'est point habité, ceux à qui il appartient, n'en occupent qu'un petit coin.

Il y a aussi dans cette maison une grande bibliothèque, mais elle est très négligée, le bibliothécaire nous a dit que depuis 100 ans on n'y avait pas ajouté un volume.

J'allai dîner chez M. l'ambassadeur de France.

Vers le soir M. l'ambassadeur de Malte, le p. Garo et moi, nous allâmes nous promener à la ville Lodovisia. C'est un jardin immense, qui tient à la ville et qui appartient au Prince de Piomb. Il y a beaucoup de couvert, et de statues de marbres en mauvais état placées de côté et d'autres, mais cela a plutôt l'air d'une campagne que d'un jardin entretenu.

(145) En sortant de ce jardin nous entrâmes chez les Capucins qui y ont une porte de communication, et nous causâmes un peu de temps dans une salle avec le procureur général de l'Ordre, à qui je demandai par hasard des nouvelles du p. Norbert fameux par le livre qu'il a fait imprimer contre les Jésuites des missions de la Chine et de Pondichéri; il me dit que ce religieux était en Hollande où il s'était retiré pour se mettre en sureté; qu'il était fort à plaindre parce qu'il n'avait fait cet ouvrage que du consentement du Pape à qui il en avait fait voir le manuscrit et qui lui avait donné de l'argent pour les frais de l'impression, et que son Saint craignant la Cour de France, qui lui avait recommandé la cause des Jésuites, l'avait obligé de sortir de l'état ecclésiastique: ce que le R. p. procureur général ajouta à cela touchant les Jésuites et leur conduite dans les missions étrangères, me fit connaître que tous les Capucins ne (145v) ne sont pas comme on le dit les très humbles serviteurs de la société. Je passai le reste de la soirée chez M. le Cardinal Passionei.

Le 3 septembre

Le mercredi matin, j'allai avec M. le Cardinal Passionei au Vatican: où je vis d'abord les galeries, ouvertes, peintes à fresque par d'excellents maîtres, c'est là qu'on admire les Grottesques de Raphaël, que l'injure des temps a déjà beaucoup endommagés, ainsi que les tableaux des plafonds; mais M. le Cardinal Valenti, les a fait dessiner et il y a lieu de croire qu'il les fera graver pour les conserver à la postérité.

J'entrai ensuite dans les appartements de ce magnifique palais, ou je vis une si grande quantité de peintures que la plupart échappent à ma mémoire; je me souviens seulement du plafond de la chambre du consistoire, où il y a trois tableaux d'une grande beauté, celui du milieu représente (146) la descente du Saint Esprit sur les apôtres le jour de la Pentecôte; les deux autres représentent, la transfiguration du sauveur, et [blank]. La grande galerie est d'une longueur immense, on a peint sur les murs de part et d'autre, toutes les cartes d'Italie tant générales que topographiques, et les principales places.

On me fit voir ensuite les petits appartements qu'habitait ordinairement la Pape dernier mort; ils sont fort simples, et seulement ornés d'estampes.

Après cela, je descendis dans une cour où l'on me montra 5 ou 6 statues fort belles et très célèbres parmi les connaisseurs; surtout celle de Laocoon et celle d'Antinoüs, et un bassin d'une seule pièce de porphyre, qui a plus de 12 pieds de diamètre.

On me conduisit ensuite à la bibliothèque: je crois que c'est la plus grande qu'il y ait dans le monde: la première (146v) pièce par laquelle on entre, est grande dans de belles proportions, et ornée de belles peintures: celle où elle conduit est bien longue pour le peu de largeur et de hauteur qu'elle a.

Tous les livres sont enfermés dans des armoires, séparées les unes des autres et qui n'ont chacune que 8 à 9 pieds de hauteur: ces armoires sont de bois de sapin, et les portes sont pleines: c'est une chose désagréable selon moi et peu convenable, de ne pas voir les livres d'une bibliothèque: cela ressemble à un garde meuble.

Au bout de cette longue et étroite galerie, il y a une collection de quelques curiosités, tant naturelles que de l'art, à qui l'on donne le nom de Museum Carpinianum; c'est fort peu de chose.

On me montra un carton qui contient les lettres originales de Henry 8, roi d'Angleterre à Anne de Boulen.

(147) En sortant de la bibliothèque du Vatican M. le Card.¹²² me fit entrer dans l'atelier où se font les tableaux de mosaïque: on en faisait un pour le Roi de Portugal. Le fond du tableau est une grande pierre de 2 pouces $\frac{1}{2}$ ou 3 pouces d'épaisseur d'une seule pièce; sillonnée en divers sens, sur laquelle on applique à mesure qu'on travaille, une couche épaisse d'un pouce ou à peu près d'une pâte faite avec l'huile de lin la poudre de pierre travertino, et de la chaux.

La pierre est dressée verticalement, et l'ouvrier placé devant, à sa droite le tableau original qui lui sert de modèle, et autour de lui des pains d'émail de toutes les couleurs, entiers ou cassés; ces pains ou plaques d'émail ont environ 6 lignes d'épaisseur, et avec un marteau qui a la forme d'un coin, on taille sur une petite enclume qui a la forme d'un coin renversé, des morceaux d'émail qui ont la figure d'une petite pyramide carrée ou triangulaire suivant la place qu'ils doivent remplir.

¹²² le Cardinal Passionei



À mesure que l'ouvrier a placé deux ou (147v) trois de ces petits morceaux d'émail, il les sert l'un contre l'autre, et avec un petit parallépipède de bois dur qui tient dans sa main, il appuie par-dessus, comme le carreleur appuie avec, sa règle, pour que toutes les faces se trouvent dans le même plan.

Quand le tableau est entièrement fait on en dresse la surface et on la polit comme on fait une table de marbre; ou une table faite de pierres de rapport.

Comme en taillant les émaux, il se fait un grand déchet, on fait trier et mettre à part tous les fragments qui ne servent point, chacun selon sa couleur, pour être reparti à la fonte. Je dirai plus bas ou se préparent ces émaux.

M. le Cardinal Passionei revint avec dîner chez M. l'Ambassadeur de Malte; je lui offris mes Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques, et j'envoyai un petit thermomètre à Madame l'Ambassadrice de France.

Le soir, j'allai chez M. le Cardinal Valenti à qui je donnai, mon essai sur l'électricité et les recherches.

Le 4 septembre

(148) Le jeudi matin j'allai voir le père Noceti et le p. Guerin: et de là chez M. de Troye à l'Académie de France. L'après-dîner, M. l'Ambassadeur et moi nous allâmes à la villa de M. le Cardinal Secrétaire d'État qui nous y avait donné rendez-vous. On bâtit la maison, et les jardins sont à peine plantés; cela est situé en bon air et en belle vue à la porte de la ville.

En examinant le bâtiment et les matériaux qu'on y employait, j'observai une manière de former des voûtes, en usage dans le pays, et fort singulière.

On forme la voûte avec des planches soutenues en dessous par des pièces de bois dressées; et sur ces planches on jette pêle-mêle une espèce de moellon qu'on appelle molasse, avec un mortier fait de chaux, et de pozzolane, tout cela prend corps et quelques jours après, on ôta le bâti de planches qui est dessous, et l'on a une voûte solide que l'on n'a plus qu'à (148v) enduire pour la propreté. J'ai apporté des échantillons de molasse, et de la pozzolane de Rome, qu'on estime un peu moins que celle de Naples.

En remuant la terre pour faire le jardin on a trouvé un sarcophage que j'ai vu, dans lequel il y avait de la cendre et un reste de tissu d'or dont on a tiré 80 écus romains; M. le Cardinal en garde encore un échantillon, dont il m'a fait part.

M. l'abbé Ut, anglais d'origine, né cependant à St. Germain en Lez et attaché à M. le Cardinal¹²³ Valenti, me fit voir un télescope, (encore imparfait) de 8 pieds de France, dont toutes les pièces m'ont paru bien travaillées: la matière de ses miroirs m'a paru belle; mais la monture, est selon moi peu solide et je crains bien qu'un aussi grand instrument ne puisse pas être mis en usage sur le pied sur lequel je l'ai vu. On destine ce télescope pour l'Académie (149) de l'Institut de Boulogne.

De là, nous allâmes chez Mgr. Piccolomini qui nous offrit des rafraîchissements et entre autres, du melon d'eau, ou anguries à la glace; je n'en avais jamais goûté, et j'en étais tenté, par l'étalage qu'on en fait dans toutes les rues de Rome, et par la belle couleur que ce fruit offre aux yeux, quand il est ouvert; je le trouvai trop fade; je ne pus point en manger.

De là, nous allâmes passer le reste de la soirée chez Mme.¹²⁴ Petroni, où je vis jouer, pour la première fois, Au Minciata. C'est un jeu de cartes que l'on joue à 4; il y a 96 cartes, et les cartes sont plus grandes que les nôtres, comme elles sont rebordées d'un papier collé, le jeu entier est d'un grand volume, et assez incommode à manier.

Le 5 septembre

Le vendredi matin, M. le Cardinal Valenti me présenta au pape qui me reçut avec (149v) beaucoup de bonté: S. S^{teté} parle assez bien français, elle me fit rendre compte de mon voyage et surtout du séjour que j'avais fait à Boulogne; Je lui fis le récit de ce que j'avais vu à l'Institut, et en la félicitant sur les secours que cette académie avait déjà reçu d'elle, je pris la liberté de lui exposer certains besoins, qu'il y aurait encore à satisfaire par rapport à la physique expérimentale et il me parut que mon discours était écouté favorablement.

Après une conversation d'une demie heure sa S^{teté} me donna sa bénédiction, et me dit qu'elle serait bien aise de me revoir à mon retour de Naples.

En sortant de l'audience du Pape, j'allai au Collège Romain ou les RR. pp. Franchini, Contucci, et Boscovich me firent voir le muséum; qui consiste en deux belles collections, d'histoire naturelle, et d'antiquités; la dernière est la plus ample et la plus curieuse.

Parmi les morceaux d'antiquités je remarquai (150) plusieurs peintures ou tableaux avec perspective; un morceau surtout que le R.p. Contucci assure avoir tiré lui-même de la terre, à l'endroit où était un palais de Néron: et trois autres morceaux, qu'il dit avoir été tiré de la ville d'Herculan, nouvellement découverte.

J'ai vu aussi un grand et fort beau bas relief en bronze des plus antiques: il représente un Bacchanale et l'on y voit des enfants qui marchent sur les mains les pieds en haut, et d'autres, qui vont avec des échasses tout à fait semblables à celles dont on fait usage aujourd'hui.

Les RR. pp. Jésuites ont une belle maison à Tusculum, et le p. Boscovich, y a trouvé en remuant la terre, des morceaux de mosaïque, et le plan tout entier d'une maison, dont il a fait le dessin pour être gravé cette année avec un cadran solaire et quelques autres morceaux d'antiquité.

J'ai vu aussi dans la même collection des fioles de verre tirées des catacombes, dont la couleur ressemble à celle de la nacre, et du (150v) plus beau burgos; Ces fioles se trouvent à côté de certains corps, et designent que ce sont des corps de martyrs. J'en ai apporté une fort belle, que m'a donnée M. le Cardinal Valenti.

¹²³ Son père était médecin du prétendant.

¹²⁴ La Comtesse

Les paysans des environs de Rome en remuant la terre trouvent beaucoup de ces petites pierres de couleur dont les mosaïques anciennes étaient faites; ils les amassent et les vendent à Rome à des ouvriers qui en font de nouvelles tables de mosaïques sur les desseins de celles qui sont antiques, et dont plusieurs subsistent dans les cabinets et ailleurs.

En revenant du Collège Romain je vis la Place Navone, grande et belle place décorée par trois fontaines du Chevalier Bernin, celle du milieu surtout est admirable l'église de Ste. Thérèse dont la façade est fort belle, orne encore beaucoup un des grands côtés de cette place.

Après le dîner, M. l'Ambassadeur de Malte me mena à San Pietro di Montorio; c'est une hauteur, (151) où l'on prétend que St. Pierre a souffert son martyr; présentement on y voit ce qu'on nomme les 3 fontaines, c'est-à-dire, une rivière qui sort par trois embouchures, dans un beau bassin, le tout orné de belles colonnes, et des plus belles figures de marbre, cette eau descend ensuite aux autres fontaines de la ville, et fait aller en descendant plusieurs moulins qui sont sur le penchant de la colline.

De la fontaine on voit tout Rome et une partie de la campagne qui est au-delà; c'est un coup d'œil ravissant. Un peu plus haut que la fontaine on nous fit voir le Jardin de Botanique de la Sapience, avec un bâtiment assez joli qui sert d'école pendant l'été, et de serre pendant l'hiver.

Ce jardin est sur un terrain fort inégal, et resserré; je n'y ai pas vu beaucoup de plantes bien curieuses; l'Yucca peruviana était en fleur, il y en avait plusieurs pieds.

Au-dessous de la fontaine, est le couvent des Récollets, dans l'église desquels il y a un magnifique tableau.

(151v) Nous allâmes de la passer la soirée chez Mme. la Duchesse Salviati. Mlle. sa fille parle bien français, elle aime les sciences, et les cultive; elle m'a demandé mes leçons de la 3^e édition que je lui ai promises.

Le 6 septembre

Le samedi matin le R. p. Boscovich m'apporta deux de ses ouvrages, et me donna un exemplaire d'un deux pour M. de Mairan en m'observant qu'il avait envoyé l'autre par une autre occasion: le R. p. resta à dîner ce qui me donna lieu de causer longtemps avec lui sur des matières de sciences; il m'a paru au fait de bien des choses, d'un esprit vif et pénétrant, et véhément dans ses expressions.

L'après-dîner j'allai aux Chartreux: le cloître de cette maison est beau et d'une grandeur immense, le dessus est une galerie couverte ornée d'estampes et de plans choisis, c'est la promenade des Cardinaux pendant l'hiver.

L'église était autrefois une partie des bains d'Adrien les 8 colonnes principales qui sont de granit, sont encore dans leur ancienne place; le Pape fait actuellement (152) augmenter et embellir cette église pour le temps de l'Année Sainte.

J'ai vu dans cette église la belle méridienne de M. Bianchini, pour laquelle feu M. Maraldi fut aussi appelé; je crains bien que les réparations qu'on vient de faire à l'église n'aient dérangé cet ouvrage; Il faudrait au moins le vérifier de nouveau, avant que de s'en servir pour des observations.

De là, j'allai causer une heure avec M. le Cardinal Passionei, qui me fit présent d'un morceau de molasse, taillé en pyramide carrée, tel que les anciens les employaient dans cette espèce d'ouvrage qu'on appelait Opus reticulatum.

Ensuite, j'allai à la conversation chez M. l'Ambassadeur de France, où je trouvai nombreuse et belle compagnie, beaucoup de tables de jeu, et une grande quantité de

rafraîchissements de toutes les espèces; j'eus l'honneur de causer avec Mme. la Princesse de Francavilla qui m'offrit des recommandations à Naples; M. l'abbé de Canillac m'entretint (152v) beaucoup de nos anciennes connaissances, M. Colicola élève du p. Jacquier, et à qui le livre du p. Faure est dédié, me fit toutes sortes d'offres de services; et M. l'Ambassadeur me pria de ne point partir pour Naples sans lui parler⁺.

Le 7 septembre

Je dînai chez M. le Cardinal Valenti Secrétaire d'État à Monte Cavallo, avec M. l'Ambassadeur de Malte, M. le Duc Salviati, le p. Garo, etc. S.E. fait très grande chère, j'y bus d'excellente bière des Gobelins, et du vin de Bourgogne meilleur que je n'en avais encore trouvé dans toute l'Italie. Il le fait venir par mer.

Après le dîner, M. le Cardinal nous fit voir dans ses cabinets d'excellents tableaux et quantité de dessins destinés à être gravés, principalement les Grotesques de Raphaël, des galeries du Vatican.

S.E. me fit présent d'une fiole de verre couleur de burgos tirée des Catacombes dont j'avais paru être curieux.

Ensuite, nous nous promenâmes dans les (153) jardins du Pape, et nous vîmes son caffèhaus. C'est un cabinet ou plutôt un salon fort élégant, aux deux bouts duquel il y a deux cabinets fort joliment meublés et décorés; le salon a un balcon duquel on découvre toute la ville de Rome.

En sortant de là, nous allâmes à Ste. Marie Majeure; l'église est belle, mais le Pape vient d'y faire une façade qui est trop basse, et dont on n'approuve pas l'architecture.

En face de cette église est une belle colonne antique de marbre cannelée, au bout de laquelle on a placé une vierge.

À quelques pas plus loin on voit une croix qui fut érigée en mémoire de la Conversion d'Henri IV, Roi de France, la tige de la croix a tout à fait la figure d'un canon: et pour cela le peuple fait des discours assez mal appuyés.

Le 8 septembre

Le lundi matin nous allâmes avec les (153v) PP. jacquier et le Sueur à la Sapience. C'est l'Université de Rome; nous vîmes les instruments de physique, qui sont encore peu nombreux, mais en bon état.

Nous allâmes à la messe à St. André des fratti, c'est une église de minimes où il y a une fort belle chapelle dédiée à St. François de Paule: des deux côtés on y voit deux grands et beaux anges de marbre blanc du Chevalier Bernin.

Nous allâmes ensuite dîner ensemble et avec M. de Troye, MM. les abbés de Vertamont, Antonini, Burlon, et M. ~~vernet~~ peintre, originaire d'Avignon dont le frère est à Turin.

Le Pape passa sous les fenêtres de la maison où nous dinions pour aller à une prise d'habit, et je vis son cortège, d'abord deux des chevaux légers, ensuite deux officiers en robes noires, à cheval, le cruciféraire à cheval, les suisses en rabats et les valets de pieds, le carrosse du Pape (154) Sa S^{te} dans le fond et sur le devant un prélat. Un carrosse de suite avec 4 prélats, deux huissiers de la chambre en robes violettes à cheval, les chevaux légers, et ensuite les cuirassiers.

Quand le carrosse du Pape paraît tout le monde se met à genou, et S. S^{te} donne des bénédictions de tous côtés.

Nous passâmes le reste de notre après-dîner à admirer les dehors et les dedans de St. Pierre: c'est une église qu'on ne peut assez voir.

Le soir, j'allai avec M. l'Ambassadeur de Naples chez Mgr. Piccolomini, et après chez M. le Cardinal Passionei.

Le 9 septembre

Le mardi matin j'allai visiter les catacombes de St. Sebastien: c'est une très ancienne église qui est à près d'une lieue de la ville, et qui appartient à une maison de feuillants: comme l'air de cet endroit est réputé mauvais les religieux se retirent à la ville pendant l'été; à la considération de M. l'ambassadeur de Malte qui me (154v) recommanda; le R. p. Supérieur et le sacristain s'y trouvèrent pour me recevoir.

L'église est assez jolie; sous l'autel de la chapelle dédiée à St. Sébastien, on voit une figure de marbre qui représente le St. Martyre mort et couché, c'est un ouvrage de toute beauté; sur l'autel de la chapelle qui est vis-à-vis on voit des reliques de plusieurs SS. entre autres une des flèches dont St. Sebastien fut percé une dent de St. Pierre, une dent de St. Paul, etc.

Le R.P. me conduisit ensuite dans les catacombes: ce sont de longs souterrains taillés dans une terre, ou plutôt dans une espèce de sable dure, qui ne s'écroule point; on voit à droite et à gauche des formes vides, qui sont les unes sur les autres, et d'où l'on a tiré des corps d'autres sont encore fermées par devant avec une cloison de terre cuite: et quelques fois on y trouve des cercueils tout d'une pièce de terre cuite; quelques fois on trouve à côté des inscriptions qui désignent les personnes; d'autres fois on ne voit que (155) cette marque P qui veut dire pro christo, ou bien une fiole dans laquelle on voit bien qu'on avait mis du sang. Ces deux marques désignent les corps, ou la sépulture des martyrs.

On me montra la place d'où l'on a tiré le corps de Ste. Cécile; le lieu où est encore celui de St. Maxime; la chapelle souterraine où les anciens chrétiens s'assemblaient pour les SS. mystères aux temps des persécutions; la muraille est toute marquée de croix tracées avec une pointe; St. Philippe de Néri pendant les 10 dernières années de sa vie allait toutes les nuits prier dans ce saint lieu; et l'on voit encore des vaisseaux de terre cuite dans lesquels St. Charles ramassait les cendres et les ossements des formes dans lesquelles il croyait que quelque martyr avait été déposé.

Ces souterrains sont assez difficiles à parcourir et il y règne une fraîcheur et une humidité qui ne paraît pas salubre le thermomètre s'y fixa à 13 degrés.

(155v) On me fit descendre ensuite dans d'autres souterrains voûtés. L'un est une espèce de salle basse, qu'on prétend avoir servi encore de retraite aux chrétiens dans les temps de persécution: dans un autre on voit un autel qui couvre l'endroit d'où l'on a tiré le corps de St. Sébastien: St. Charles allait souvent dire la messe sur cet autel.

Je revins à la ville, à St. Philippe de Néri, où je vis le R. p. Massolini ami et correspondant de M. de Réaumur; il me fit présent de quelques incrustations prises à l'Aqua Solfa près de Tivoli, et de quelques pièces octaèdres, prises auprès de sienne sur une colline.

L'église et la sacristie sont très belles et très riches; il y a un joli jardin au milieu du cloître, et la bibliothèque, qui est fort grande est bien remplie de bons livres.

Avant que de rentrer à l'hôtel, je passai chez le Sr. Bouchart libraire qui fait un grand commerce de livres français, qui me (156) fit voir le nouveau plan de Rome dont j'apporte un exemplaire, et qui s'est chargé de me procurer les livres italiens dont j'aurais besoin.

L'après-midi, j'allai avec les pp. Jacquier, le Sueur, et Garo aux Caves de Monte Testaceo pour en mesurer le degré de froid.

Ces caves sont pratiquées sous une colline qui paraît entièrement faite de débris de tuiles, briques et pots cassés, on y entre de plein pied et celles où je suis entré ne s'avancent pas plus de 20 toises sous la montagne; elles sont souvent ouvertes pendant la journée parce que les cabaretiers de Rome y tiennent leur vin et entrent tous les jours pour le débit actuel, de plus bien des gens pour le plaisir de boire frais y vont comme à une guinguette: on croit communément à Rome que le froid de ces caves a quelque chose de fort extraordinaire; je l'ai mesuré avec un thermomètre de mercure que j'ai tenu trempé (156v) pendant un temps suffisant dans un grand gobelet que je trouvais dans la cave, et qui fut rempli de vin sortant du tonneau; je trouvais le froid de 9 à 10 degrés au-dessus de la glace; et ce jour-là l'air en avait 18.

On croit encore à Rome que d'un vin qui sort de ces caves conserve plus longtemps sa fraîcheur, que s'il l'avait acquise au même degré par le moyen de la glace mais c'est un préjugé, qui ne m'a point paru valoir la peine d'être combattu par des expériences.

Près de cet endroit est la porte St. Paul où l'on voit encore le tombeau de Sextius très bien conservé: c'est une pyramide carrée de marbre blanc, qui est d'une grandeur immense, et aux quatre coins de laquelle, il y a autant de colonnes de marbre isolées; cet édifice est fort enterré, parce que par succession de temps le terrain s'est élevé: on ne peut y entrer qu'en se pliant le corps en deux.

(157) En revenant de Monte Testaceo, on me fit remarquer le long du Tibre des magasins de foin isolé; les marchands à qui cela appartient font courir tous les matins par la ville, des chevaux chargés de foin, et chacun en fait acheter chaque jour pour la nourriture de ses chevaux; de cette manière personne n'a de foin dans son grenier à la ville, et c'est un danger de moins pour les incendies.

Nous allâmes chez M. Jacomelli, à qui je voulais faire des compliments de la part de M. de Montigni, mais il était absent: je lui fis dire.

Nous vîmes de là à la Colonne Trajane sur laquelle est placée la statue en bronze de St. Pierre: le piédestal de ce beau monument est presque tout entier au-dessous du terrain, mais on l'a isolé, et l'on peut aisément le voir et l'admirer tout autour; les bas-reliefs en sont bien conservés. Cette colonne, comme, l'Antonine, est (157v) creuse et l'on monte jusqu'au haut par un escalier qui est dedans.

Le père Jacquier me demanda, si je n'avais pas connaissance de quelque nouveauté physique, dont il put faire usage pour une séance publique: je lui fis part de l'expérience de la bouteille pleine d'esprit de vin et bouchée d'une vessie, qui se remplit davantage quand on la plonge dans l'eau; des différentes manières dont elle peut être variées, et de l'application qu'elle pourrait avoir en médecine; il me promit que s'il en faisait usage, il n'oublierait pas de dire ce qu'il tenait de moi.¹²⁵

Le 10 septembre

Le mercredi matin, j'allai voir le Sr. Mathioli qu'on m'avait vanté comme très habile chimiste: je trouvais un homme fort enflé de son mérite, et qui m'assura avoir fait beaucoup de dépenses et de découvertes; mais je n'y vis rien autre que des émaux tels qu'on en fait à Venise, et un (158) artiste qui par habitude a trouvé le moyen de mêler les couleurs pour former toutes les nuances que lui demandent les peintres en mosaïques, pour lesquels il travaille.

¹²⁵ Cette expérience est rapportée dans mon mémoire sur l'ébullition des liquides lu à l'Académie à la fin de 1748.

Je trouvai chez lui un Allemand qui essaie de faire des petits tableaux de mosaïque épais de plusieurs pouces, que l'on puisse après cela scier par tranches, pour multiplier le même tableau.

Il se sert pour cela de petites colonnes d'émail carrées qu'il joint l'une contre l'autre avec une sorte de colle: il s'agit de savoir si cette colle souffrira que la scie partage la masse en plusieurs tranches, sans rien déranger. L'idée est ingénieuse.

De là, j'allai chez un homme qui fait en soufre des collections de médailles, qu'il range par ordre dans des tiroirs, avec un catalogue instructif: cette collection monte à 2000 pièces.

J'allai voir ensuite deux Torquieri, ou grands chandeliers avec une Notre Dame d'argent doré, que le Roi de Portugal a fait faire (158v) par le Sr. Gaillard nouvellement mort. Ces trois pièces, ont chacune plus de neuf pieds de hauteur; elles sont fort bien dorées, les chandeliers sont triangulaires avec les angles tronqués; ils m'ont paru de bon goût pour la forme, mais un peu trop chargés d'ornements. Cela coute 70000 écus romains, ce qui fait plus de 400000 livres.

L'après- dîner M. l'Ambassadeur de Malte et moi, nous allâmes à St. Paul: c'est une grande église, ancienne, mais de mauvais goût qui est hors des portes de la ville dans un endroit où l'on prétend que St. Paul fut décapité.

Cette église dont la construction est vilaine et mauvaise, est ornée en dedans de près de cent belles colonnes¹²⁶ tirée du tombeau d'Adrien, et de 24 colonnes de porphyre dont on a orné les autels des chapelles; tous les devants d'autel sont aussi de porphyre avec une croix de bronze doré appliquée au milieu; la confession (159) de St. Paul qui est au milieu, quoi que Gothique, est assez belle, et l'on voit avec plaisir, les mosaïques, qui ornent le haut du frontispice, et la voûte au-dessus du maître autel.

En revenant de St. Paul nous entrâmes dans une petite église, que l'on nomme la bocca della verità: c'était autrefois le temple dédié à la chasteté, et dès le commencement du troisième siècle les Chrétiens en firent une église qu'ils consacrèrent à la Sainte Vierge: on prétend, que St. Augustin enseigna dans cette église.

Sous le parvis on voit un grand visage plat de marbre blanc, aussi large qu'une petite meule de moulin, la bouche et les yeux sont trois trous percés à jour, et l'on prétend que dans le temps du paganisme les femmes soupçonnées de n'être point chastes, passaient la main dans la bouche de cette figure pour prouver leur innocence ou pour vérifier l'accusation: cela a assez l'air d'un conte.

Le 11 septembre

(159v) Le jeudi, je dînai avec les pp. Jacquier le Sueur, Garo, l'abbé Antonini, Out, et Stay celui-ci est un compatriote du p. Boscovich et auteur des deux poèmes Latins, sur la philosophie de Newton et sur celle de Descartes.

Après le dîner, nous allâmes promener à la villa Médicis: les jardins sont vilains, mais la maison est assez belle et remplie de statues antiques, dans la galerie on voit le groupe du satyre avec Apollon dont la copie est dans les jardins de Versailles un gladiateur: et sur la fontaine du péristyle un beau mercure de bronze.

Cette maison est sans meubles; elle appartient à l'Empereur.

Nous allâmes de là faire une visite à Mme. la Duchesse de Caserte, dame qui aime et qui cultive les sciences; j'en reçus beaucoup de politesses, elle me pria de faire ses compliments à Mme. la Marquise du Châtelet, et de lui envoyer un exemplaire de mes recherches sur l'électricité. (160) Je passai la soirée chez Mgr. Piccolomini.

¹²⁶ Du plus beau marbre

Le 12 septembre

Le vendredi, Les RR. pp. Jacquiers, le Sueur, Garo et moi nous partîmes à 6 heures du matin pour aller à Tivoli. Il y a 18 milles de Rome.

Nous arrivâmes à 9 heures $\frac{1}{2}$ à l'Aqua Solfa: c'est un ruisseau fort rapide qui a 4 à 5 pieds de largeur et autant de profondeur, et dont l'eau couleur de girasol exhale une odeur de soufre, que l'on sent à une demi lieue de distance, on dit même qu'en certain temps pendant la nuit, cette odeur se fait sentir jusqu'à Rome.

Le terrain est un peu incliné et au-dessous du ruisseau, on voit quantité de rochers plats à fleur de terre, dont la plupart sont enfoncés et d'autres percés à jour. L'eau du ruisseau s'extravase en bien des endroits et coule avec rapidité sous ces roches, elle y forme des cavernes, toutes incrustées de soufre; l'odeur qui s'exhale de ces grottes et des soupiraux que la vapeur s'est formé par succession de temps en rongant la pierre, est si pénétrante, que les paysans m'avertirent avec empressement de ne m'y point exposer, de peur d'être suffoqué.

(160v) Tout ce terrain qui est environ d'un mille et demi jusqu'au Teverone qui passe/coule au bas de la colline, est creux, excavé apparemment par les eaux extravasées qui vont se décharger dans la rivière. On s'en aperçoit, tant par les soupiraux qu'on rencontre de temps en temps que, par le bruit sourd qu'on entend quand on marche dessus.

Je remontai le courant d'eau soufrée jusqu'à sa source qui est à deux milles du chemin, et là je trouvai un petit lac qui n'a pas 100 pieds de largeur, et presque tout couvert de petites îles flottantes. Aux endroits où l'on découvre l'eau, on la voit frémir dans toute sa surface, de la même manière qu'il arrive à de l'eau qui commencerait à bouillir dans un vase chauffé par dessous.

J'y plongeai un thermomètre de mercure qui se fixa à 20 degrés, alors il marquait 16 degrés dans l'air libre hors du soleil.

Je crois donc que ce bouillonnement vient de ce que l'eau de la source se crible à travers le fond, par une infinité de petits pertuis. Car (161) il faut qu'elle passe en grande quantité pour fournir au volume d'eau qui forme le ruisseau, et à celle qui s'extravase dans les rochers. Et l'on ne voit nulle part aucune apparence d'une grosse source.

Les paysans m'ont dit qu'il venait de temps en temps quelqu'un se baigner dans ce lac vers la fin du jour; il faut pourtant que le bain soit peu fréquenté; il n'y a aucune marque de fréquentation, aucune commodité pour les baigneurs, il n'y a qu'une vieille mazure qui n'est n'y habitée n'y habitable, et à peine le chemin est-il frayé.

Nous arrivâmes à ~~Tivoli~~ à onze heures, à Tivoli qui est situé sur une colline assez élevée, mais cependant au-dessous de plusieurs montagnes beaucoup plus hautes. Nous allâmes voir d'abord la grande cascade formée par le Teverone¹²⁷ dont la chute, qui est de plus de 40 pieds, fait une nappe d'eau de 4 toises au moins de large: cette eau continue de tomber ensuite dans une suite de gros rocher qu'elle a excavés et percés par succession de temps. (161v) Les différentes formes qu'elle prend, en bondissant dans ces roches immenses, où elle se cache et se remonte plusieurs fois, le bruit épouvantable qu'elle fait, le vent et le brouillard qu'elle fait naître, tout cela ensemble présente un spectacle fort curieux.

Quoi que la plus grande partie du Teverone s'écoule par la grande cascade, on en a encore détourné une assez grande quantité que l'on a conduit par un canal sur le revers de la

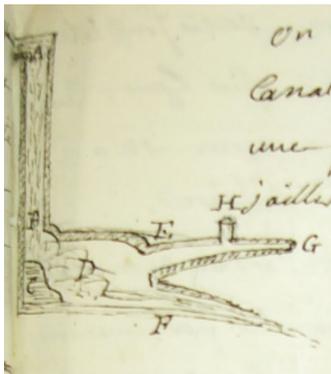
¹²⁷ L'ancien Anio

colline, ou cette eau se précipite en plusieurs jets, pour l'usage de plusieurs manufactures qui y sont établies.

La plupart de ces manufactures, sont des forges où l'on fabrique des ouvrages de taillanderie, d'autres où l'on prépare des pièces de cuivre pour les chaudronniers et des moulins à l'huile; car tout ce pays est planté en oliviers.

Tous les soufflets de ces forges sont des soufflets à eau, invention ingénieuse, digne du plus habile physicien, et qui probablement s'est mise en usage par l'industrie naturelle de quelques paysans.

(162) On conduit l'eau avec un auge dans un canal vertical A B par lequel elle tombe sur une pierre dure qui l'éparpille, et la fait jaillir de toutes part dans une chambre D qui est de maçonnerie, et qui peut avoir 5 pieds de hauteur sur 7 à 8 de longueur: cette chambre qui est bien fermée de toutes part, se termine en avant par deux canaux E, F. Celui-ci sert d'écoulement à l'eau qui doit le remplir entièrement; et par l'autre, l'air qui est chassé par l'eau éparpillée, fait un vent considérable, et continuel en G. Continuel parce qu'à mesure que la chute de l'eau chasse l'air de la chambre, il s'y fait une sorte de vide que l'atmosphère se presse de remplir, et l'air extérieur a plus de facilité à entrer avec l'eau par le canal A B que de remonter par F.



Lorsque le forgeron veut arrêter le vent qui vient en G. au feu de sa forge, il débouche un trou qui est en H, et l'air se perd par là.

(162v) On augmente la force de ces soufflets en faisant le canal A B plus haut: ceux que j'ai vu avaient environ 12 à 13 pieds de hauteur perpendiculaire.

Dans ces forges on se sert de martinets que l'on met en mouvement par une roue extérieure que fait tourner un courant d'eau et tandis que l'ouvrier manie la pièce sous le martinet, un enfant qui est près de lui, manœuvre selon son commandement un levier, qui sont une vanne, et qui donne plus ou moins d'eau à la roue; au moyen de quoi, le martinet va plus ou moins vite: travaille, ou se repose.

Toutes ces forges sont placées de distance en distance sur le revers de la colline sous de vignes qui sont formées en berceaux suivant la manière du pays, à travers de cette belle verdure et à la hauteur des toits et des cheminées on aperçoit souvent des bouillons d'eau ou des courants qui bondissent et le tout ensemble fait un spectacle si beau et si singulier, que je crois que Horace n'a rien vu de tout cela puisqu'il n'en a rien dit: il est vraisemblable que ces eaux n'avaient pas de son temps le même cours qu'elles ont aujourd'hui.

Après le dîner, nous tournâmes autour de la vallée, et nous allâmes jusqu'au couvent des Cordeliers, pour voir ce qu'on nomme les Cascatelles ou petites Cascades; ce sont toutes les eaux tant de la Grande Cascade, que celles des manufactures qui se rassemblent, à peu près à mi-côté,

et qui tombent en plusieurs branches de rochers en rochers jusqu'au bas de la montagne, ou le Teverone reprend sa première forme de rivière; ce coup d'œil est des plus agréable, il ne déparerait pas les jardins de Versailles.

Nous repartîmes de Tivoli à 4 heures et nous arrivâmes à Rome à 7 heures ½. Les environs de la ville de ce côté-là ne sont ni plus cultivé, ni plus habité que le côté de Viterbe par où je suis arrivé en venant de Florence; on y rencontre seulement beaucoup de bétail qu'on y mène paître.

(163v) C'est aussi de ce côté-là qu'on va prendre la pozzolane, il y a des endroits où la terre y est carrée profondément comme une carrière.

Le 13 septembre

Le samedi matin, j'allai voir le palais du connétable Columna: la galerie est digne d'un Roi; elle est ornée de belles colonnes de jale antique, et les plafonds sont peints avec magnificence: il y a peu de belles statues, mais il y a plusieurs beaux tableaux; j'ai remarqué surtout un enlèvement d'Europe, un enfant prodigue, et un Ecce Homo indécemment placé entre deux nudités, c'est une chose commune dans le pays, où l'on considère moins le sujet du tableau, que sa bonté.

Dans la pièce qui précède la galerie, j'ai remarqué encore deux cabinets, l'un d'ébène, l'autre orné d'ivoire, les bas-reliefs de l'un et de l'autre, présentent aux yeux un ouvrage infini, et bien élégant.

J'allai de là à la messe aux Cordeliers: l'église est fort belle: elle a été fondée (164) par Constantin, mais elle a été refaite depuis et embellie par les Papes. À la voûte au-dessus de l'autel, on a peint un combat de St. Michel contre les anges rebelles où il y a de belles choses.

Le Roi¹²⁸ d'Angleterre a sa tribune dans cette église, c'est là qu'il va communément entendre l'office.

Après le dîner M. l'Ambassadeur de Malte et moi nous allâmes nous promener à la ville Borghèse:¹²⁹ c'est un palais magnifique dont les jardins sont immenses; les murs de la maison en dehors sont incrustés des plus beaux bas-reliefs de l'Antiquité, on ne peut voir sans regret tant de belles choses exposées à l'injure des temps, et surtout une statue à cheval de Curtius qui se précipite pour le salut de sa patrie: ce morceau seul mériterait qu'on bâtît une maison pour le conserver.

Les dedans, tant en bas qu'en haut sont tellement remplis, de colonnes précieuses, de porphyre, et autres, de tables de pierre détachés, de statues et de tableaux, que la mémoire la (164v) plus heureuse ne peut y fournir. Voici les pièces qui m'ont le plus frappé. *Le Gladiateur* dont il y a une copie à Meudon, *Senéque dans le bain*, *Hermaphrodite*, on dirait que son lit est flexible; *Une Devineresse*; *Apollon et Daphnée* du chevalier Bernin, ce groupe est digne de l'antiquité, 3 petits enfants qui dorment ensemble, etc.

Les tableaux, pour la plupart, représentent des cérémonies de papes, et d'autres grands événements, qui intéressent l'histoire de la maison.

Tout cela a été fait, ainsi que bien d'autres choses, par un neveu maternel de Paul 5 qui était Borghèse en son nom et qui a beaucoup donné à sa famille.

Les jardins de cette maison sont tous plantés de chêne vert, d'ifs, de bois, de lauriers et

¹²⁸ Prétendant

¹²⁹ Pineciana

de cyprès, on aime à Rome la verdure et les arbres qui ne perdent point leurs feuilles.

En sortant de là, j'allai voir Mgr. Laurenti, 1^{er} médecin du Pape, qui me reçut avec (165) toutes sortes de politesse, et qui me demanda ma correspondance.

Je passai ensuite chez M. le Cardinal Passionei, et ensuite à la conversation de M. l'Ambassadeur de France.

Le 14 septembre

Le dimanche matin j'allai voir l'église du noviciat des Jésuites; elle est petite, mais c'est un chef d'œuvre du Chevalier Bernin; elle est d'une forme ovale, la coupole est bien ornée de dorures, tout le bas et le pavé est uniformément revêtu de marbre, le maître autel, est de Lapis Lazuli enrichi de dorures, et d'un beau travail.

Le corps de St. Stanislas repose dans une urne d'argent doré, sous un autel à main gauche; et cette urne est éclairée par une lampe.

De là, j'allai entendre la messe au Jésus. C'est l'église de la maison professe des Jésuites; elle est belle; en tout; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est la chapelle où repose le corps de St. Ignace, les colonnes sont recouvertes de Lapis Lazuli, ainsi que tout le (165v) tabernacle, il y a une quantité prodigieuse de beaux bronzes tant au balustre qu'aux côtés de la chapelle, et deux groupes de marbre blanc, qu'on admire beaucoup, surtout un qui représente la religion foudroyant l'hérésie ce morceau est d'un sculpteur français nommé Legros, qui mourut jeune.

Il y a aussi une statue plus grande que nature de St. Ignace, en argent enrichie de toutes sortes de pierreries.

Je dînai chez M. l'Ambassadeur de France et je rentrai de bonne heure, pour aller avec M. l'Ambassadeur de Malte à la villa du Cardinal Alexandre.

Cette villa est située en bon air un peu plus loin que la porte Salaria. S.E.¹³⁰ nous y attendait, et nous en fit les honneurs; la maison est vilaine, et les jardins sont tous défaits; on va bâtir de nouveau, et l'on fait des plans sur les desseins du Sr. Benard, 1^{er} jardinier du Roi de Sardaigne: il y a au bout du jardin, une colonnade déjà fort avancée (166) qui fera un bel effet.

Je remarquai que les voûtes de cet édifice se faisaient encore comme je l'ai dit ci-dessus avec des moellons de molasse, et le mortier de pozzolane.

Le 15 septembre

Le lundi matin je reçus la visite du p. Boscovich, qui m'apporta un fragment d'une fiole de verre tirée des Catacombes, et teint en burgos.

M. l'Ambassadeur de France me remit un paquet et une lettre pour être remis en mains propres à M. le Marquis de l'Hôpital Ambassadeur de Naples.

L'après-dîner à 3 heures ½ je partis en poste avec le p. Garo et nous allâmes souper et coucher à Marino, au couvent des Augustins où le R.p.Gen. nous avait invités d'aller prendre son appartement. C'est une retraite des plus agréables et en bon air; le R. p. prieur nous traita avec toute la politesse et la distinction possibles.

Le 16 septembre

¹³⁰ Mme de Carafina

Le mardi, nous partîmes de Marino à 2 heures ½ de matin: nous passâmes au petit jour (166v) à Velletri, petite ville célèbre par l'attaque des Autrichiens et la défense que fit M. de Gage; nous vîmes le couvent des Capucins où le Roi des deux Siciles se sauva, et le château où il pensa être pris; les portes et le devant des maisons sont encore criblés des coups de mousquets qui furent tirés dans cette affaire.

Nous passâmes peu de temps après Sermoneta ou plus tôt au bas de la ville qui est sur le haut de la colline, et je vis une source assez grosse, dont l'eau est soufrée comme celle qui est près de Tivoli: elle se sent de même à une certaine distance et sa couleur ressemble aussi à celle de Girasol.

Nous nous arrêtâmes le soir pour souper et pour coucher à Mola di Gaeta où est le premier douaire du Royaume de Naples. Ce lieu est sur le bord de la mer, et dans une situation agréable, mais les auberges y sont bien mauvaises.

Le 17 septembre

Nous partîmes de Mola di Gaeta le mercredi (167) à 4 heures du matin et nous allâmes passer la rivière à Gavillano:¹³¹ de là à Sessa, à Torre, à Capoue, à Aversa, et nous arrivâmes à Naples à 2 heures de l'après-midi.

Je descendis à l'Auberge des Trois Rois, et le p. Garo à St. Louis, maison de son ordre.

Depuis Rome jusqu'à Marino, le pays est plat et peu cultivé: on n'y rencontre pas un village, mais seulement quelques vestiges de bâtiments et d'aqueducs antiques, et des troupeaux de bœufs et de moutons qui paissent. L'air de cette campagne est réputé mauvais.

Depuis Sermonetta, jusqu'à Mola di Gaeta les terres qu'on rencontre sur la droite, ne sont presque que des marais, ou terres souvent inondées, qui ne produisent que des roseaux et quelques pâturages. On y rencontre aussi une grande partie de l'ancienne Via Appia encore en assez bon état: mais les endroits où ce chemin est rompu, sont très rudes, et fort incommodes pour les voyageurs.

(167v) Dès que l'on est entré dans le Royaume de Naples, on trouve le revers des collines, et les haies tous remplis de myrtes, de lauriers de grenadiers, oliviers sauvages et de quantité d'autres jolis arbustes dont on pourrait décorer les plus beaux jardins; la lavande, et les autres plantes aromatiques, s'y font sentir d'une force à incommoder, et les verger des paysans sont pleins de citronniers et d'orangers en plein vent, et en pleine terre toutes les collines sont autant de forêts d'oliviers, parmi lesquels on voit quelques mûriers et un bel arbre qu'on nomme dans le pays Chioucelle, dont la forme et la verdure sont admirables, et qui porte son fruit dans des gousse longues et épaisses que l'on donne à manger aux chevaux.

Dans tout ce pays marécageux on élève une grande quantité de cochons dont l'espèce est différente des nôtres; ils sont plus petits, de couleur presque noire, et sans poil, ou s'ils en ont, il est si rare et si mince, qu'ils paraissent tous ras.

(168) On y voit aussi quantité de buffles, dont on se sert pour les ouvrages de la campagne, et pour traîner les voitures; c'est une espèce de bœufs, qui par la couleur et le poil ressemblent aux cochons dont je viens de parler.

Dans tous les environs de Naples on fait monter la vigne sur des peupliers, et sur des ormes plantés en quinconces: et sous ces arbres qui sont 15 ou 20 pieds de distance l'un de l'autre, on sème le blé ou d'autres grains.

¹³¹ La rivière porte le même nom.

La terre est très féconde mais les vins qui viennent ainsi, ne sont pas fort estimés; je leur ai trouvé un goût piquant et âcre qui prend au gosier comme du poivre.

Le soir même de mon arrivée, j'allai voir M. Taitbout fils du Consul de France, alors absent, qui m'invita à prendre un logement chez lui, et qui pour m'y déterminer me fit voir les lettres de M. son père, qui lui recommandaient fortement, de me le faire accepter.

Le 18 septembre

(168v) Le jeudi matin, je me rendis aux instances de M. Taitbout et j'allai loger chez lui où je fus traité avec toutes sortes d'attentions et de politesses pendant tout le temps que je restai à Naples. La maison qu'il occupe est une des mieux située de la ville, elle a la vue de la mer du côté des Îles Caprée, Ischia, etc., et celle de ce beau quartier qu'on nomme Chiaia, et qui est la promenade la plus fréquentée.

J'allai voir les pp. Orlandi, Celestin et Professeur de philosophie; et M. Domenico Caraccioli de qui j'ai reçu beaucoup de politesse pendant mon séjour à Naples; c'est un seigneur d'une illustre naissance, qui cultive les sciences, et surtout les mathématiques et qui se plaît à voir et à aider les savants.

Après le dîner, je me rendis avec le p. Garo chez Mgr. Galeani grand maître de la chapelle du Roi où nous trouvâmes le p. Orlandi, avec deux des neveux de Mgr. Galeani. Il y eut une vive dispute entre le p. Garo et les deux neveux de M. Galeani, touchant les principes de la philosophie newtonienne.

(169) Le soir, j'allai¹³² voir Le R. p. La Torre et son compère le R. p. Guevarra tous deux religieux Somasques, et professeurs de philosophie. J'y trouvai M. Bamacarre, professeur de métaphysique; c'est le même qui a écrit sur l'électricité, et à qui j'ai répondu dans mes Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques. Nous eûmes ensemble une explication sur les articles touchant lesquels nous étions en contestation; et dès cette première conférence M. Bamacarre convint devant les pp. La Torre et Guevarra, qu'il n'avait pas vu¹³³ n'y fait assez d'expériences touchant l'électricité, et qu'il abandonnait entièrement son système d'explication, comme insoutenable.

Le p. La Torre m'apprit dans notre première entrevue, qu'il était l'auteur de l'ouvrage en 4° imprimé à Naples sous le nom de M. Windler: il m'apprit aussi qu'il faisait imprimer actuellement une physique en 2 volumes in 4° dont il me donna le premier volume que cet ouvrage n'était qu'une compilation (169v) de divers auteurs qu'il avait faite pour l'usage de son école, et qu'il y avait fait entrer presque toutes les expériences de mes leçons, ce que je vis d'abord par l'inspection des planches.

Le 19 septembre

Le vendredi matin c'était la fête de St. Janvier protecteur de la ville de Naples le p. La Torre me conduisit à la cathédrale pour voir le miracle; mais outre que nous arrivâmes trop tard ce jour-là le miracle avait manqué, et nous vîmes dans l'église tout le peuple, consterné comme si la

¹³² À St. Demetri

¹³³ Il n'est pas inutile de savoir que M. Bamacarre a la vue si belle, qu'avec des lunettes qui sont très concaves, il a bien de la peine à lire les plus gros caractères. C'est un homme d'environ 50 ans, qui n'a commencé que depuis deux ans à se mêler de physique.

ville eût été menacée du plus grand désastre. Nous passâmes au palais du Cardinal,¹³⁴ archevêque à qui j'avais à rendre une lettre de M. le Prince de Francavilla, on nous dit à la porte que nous ne pourrions pas lui parler, qu'il était en oraison à cause du miracle, qui ne s'était point fait. Cependant, nous montâmes dans l'antichambre et S.E. l'ayant su nous fit entrer, lut la lettre que je lui présentai, et me tint (170) des propos très obligeants, très variés, et même très enjoués; je compris alors que sa douleur était moindre qu'on ne nous l'avait dit; ou qu'il avait lieu de croire que le miracle réussirait mieux le lendemain.

On verra toute à l'heure en quoi consiste ce miracle de St. Janvier qui fait tant de bruit à Naples et qui est d'une si grande conséquence, par les idées que le peuple y a attachées.

En sortant de chez M. le Cardinal Spinelli, j'allai rendre des lettres à M. le Prince d'Aragon, à Mme. de Castropignano¹³⁵ dont le mari a été ci-devant ambassadeur en France; et à quelques autres personnes de la Cour.

L'après-dîner j'allai faire une visite à M. de Folliani premier ministre, et à Madame de Folliani, qui fait beaucoup d'accueil aux Français et surtout aux gens de lettres. Ensuite chez M. le Prince de Saint-Severo, qui a fait imprimer un ouvrage fort estimé sur les évolutions militaires; M. le Prince de Saint-Severo a beaucoup de connaissances physiques et mécaniques. (170v) Il fait des ouvrages, et surtout des tableaux de l'aine hachée, que les plus habiles artistes ne désavoueraient pas. Mme. de Saint-Severo est flamande, elle doit venir à Paris au mois d'avril.

J'allai voir le p. La Torre qui me conduisit à Largo de la Pignasecca, chez Mlle. Ardinghelli où nous trouvâmes plusieurs savants assemblés, avec qui je fis connaissance. Mlle. Ardinghelli est une jeune personne de 17 ans, sa famille est une des plus anciennes et des plus illustres de l'Italie: ses ancêtres furent obligés de quitter Florence lorsque la république expira entre les mains des Médicis; et ils se retirèrent dans le Royaume de Naples.

Le père de la jeune demoiselle fit un mariage d'inclination qui déplut à sa famille, et depuis ce temps-là il en a été abandonné, et obligé de se restreindre dans les bornes d'une fortune assez modique, ce qui ne lui permet pas de tenir une (171) maison et un état proportionné à sa naissance.

Mlle. Ardinghelli, fille unique depuis la mort d'un frère qu'elle avait, a montré tant de goût pour les sciences, que tout le monde s'est empressé à l'aider: le p. La Torre lui a montré les mathématiques et un peu de physique; M. Bamacarre lui a fait lire la philosophie morale et la métaphysique. D'autres lui ont appris le latin et un peu de grec, elle a appris depuis un an le français; et elle l'entend si bien qu'elle fait actuellement imprimer une traduction en italien de *l'Hemastatique* de Halles traduit par M. Sauvages de Montpellier.

Le soir, je fis une visite à M. le Prince d'Ardore, qui m'offrit sa maison, et ses services de la manière du monde la plus obligeante.

Le 20 septembre

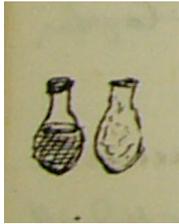
Le samedi matin M. de Caraccioli vint me prendre pour aller à la cathédrale et nous arrivâmes assez tôt pour le miracle. Car cette épreuve miraculeuse se fait tous (171v) les jours pendant l'octave, dans une chapelle particulière qui est très richement ornée. Je perçai la foule, et

¹³⁴ Spinelli

¹³⁵ Mme. la Duchesse de Castropignano, au dire de tous les Napolitains, déteste les Français et à la réserve de M. de la Tour qu'elle a chez elle et qu'elle traite fort bien; elle reçoit les autres assez mal: on attribue à cette antipathie certains discours désobligeants que la Reine (auprès de laquelle la Duchesse est fort bien) tient de la nation française.

j'entrai dans le sanctuaire, qui était plein d'ecclésiastiques et de gens de condition, tous à genoux autour de l'autel où l'on disait une basse messe.

Vers le temps de l'offertoire on me fit aller derrière l'autel, où je vis un prêtre¹³⁶ en rochet qui ouvrit une grande armoire aux deux clefs, dont il n'avait apporté qu'une, l'autre lui fut présentée par un séculier¹³⁷ qui me parut être un homme de considération. Cette armoire étant ouverte, le prêtre en tira d'abord, un reliquaire à peu près de la forme et la grandeur du soleil dans lequel, on expose le Saint Sacrement, et vitré de même des deux côtés. On aperçoit dedans deux petites fioles de verre dont une est vide, et seulement un peu marquée au dedans comme s'il y avait eu du sang, et qu'il en fût resté des tâches aux parois: l'autre est pleine à peu près (172) jusqu'aux deux tiers, d'une matière qui paraît brune et qui était alors d'une assez grande consistance pour ne point couler lors que le prêtre tint un instant la fiole renversée.



Ceci s'étant passé derrière l'autel, le prêtre apporta la relique dans le sanctuaire et la renversa encore un instant pour montrer que ce qui était dans la fiole était solide; et alors il se fit de toutes parts des acclamations entremêlées de sanglots, non seulement parmi le peuple qui était dans la chapelle à qui se portait tumultueusement vers la balustrade, mais encore dans le sanctuaire qui était rempli de nobles, d'ecclésiastiques et de religieux de toute espèce; tout ce que je pus entendre parmi le bruit confus, c'est que l'on convenait d'un commun accord que le sang de St. Janvier était dur et non liquéfié dans la fiole; duro duro duro.

(172v) Mais voici le nœud de l'affaire: il faut que ce sang reconnu pour dur, s'amollisse jusqu'à couler, sans quoi le miracle a manqué et tout est perdu. Or donc voici ce qui se passa ensuite.

Le prêtre qui tenait toujours la relique à pleines mains, la fit baiser à toute l'assistance en la faisant toucher à la bouche et au front de chaque personne, et puis il la reposa sur l'autel du côté de l'épître avec deux cierges à côté; mais des cierges si courts que la lumière était à hauteur de la relique.

Cela étant fait on retourna derrière l'autel et l'on tira de la même armoire un buste d'argent doré de grandeur naturelle que l'on vint placer sur l'autel du côté de l'Évangile, et que l'on habilla fort magnifiquement; on dit que ce buste contient le chef de St. Janvier que la fiole contient du sang du même martyr et que ce sang se liquéfie miraculeusement (173) en présence de cette relique: voilà la prétention des Napolitains; voici ce que j'ai vu.

Lorsque l'on eut habillé le buste de St. Janvier, le même prêtre, reprit encore le reliquaire à pleines mains, et l'ayant tenu renversé un petit moment tout auprès d'un cierge allumé que tenait un acolyte, ce qui était dans la bouteille parut encore dur: et pendant cette nouvelle épreuve le peuple criait et se lamentait comme dans un naufrage, et ceux qui étaient à genou dans le sanctuaire

¹³⁶ Le grand Camerier du Cardinal archevêque.

¹³⁷ Un officier député de la Noblesse.

faisaient des soupirs et des oraisons jaculatoires, qui marquaient bien l'intérêt qu'ils prenaient à la réussite du miracle.

Le prêtre qui tenait toujours la relique la retourna dans sa situation naturelle et la fit baiser comme ci devant à plus de 60 personnes, et puis la retournant encore, le cierge toujours contre le verre (173v) il se mit à psalmodier pendant un bon quart d'heure; il s'arrêtait à chaque psaume, pour voir à quoi en étaient les choses, et puis, il commençait encore ou des litanies, ou quelques psaumes; je remarquai entre autres qu'il récita le de profundis avec une si grande dévotion que les larmes lui coulaient sur le visage.

Pendant tout ce temps-là des femmes qui étaient appuyées sur la balustrade faisaient des contorsions, des cris, qui faisaient peur, d'autres adressaient à St. Janvier, ou au bon Dieu des discours qui étaient pour le moins très ridicules.

Enfin à force de faire baiser, de manier, et d'éclairer la relique avec le cierge, je vis que ce qui était dans la fiole renversée, tombait peu à peu, comme une pâte qui s'amollit, et le vaisseau paraissait déjà beaucoup plus plein; le prêtre s'en aperçut (174) aussi, et l'ayant remis dans sa situation naturelle, il la montra au peuple qui s'écria avec beaucoup de joie, que la bouteille se remplissait.

Ensuite, ayant encore fait baiser la relique, il la renversa pour la dernière fois, et la tint dans cette situation, toujours le cierge allumé auprès, et enfin je vis une masse qui se détachait du fond de la bouteille et qui tombait du côté le plus bas à mesure qu'on la remuait, comme a coutume de faire une matière durcie, qui commence à se fondre dans un vaisseau dont on chauffe les parois.

Alors le prêtre entonna le Te Deum et tout le monde fut content. Mais moi, je fus très mal édifié de cet abus. Et je l'ai dit depuis à M. le Nonce qui me demandait en pleine table devant 10 personnes, ce que je pensais du miracle de St. Janvier: « Mgr, lui dis-je, si ce que j'ai vu est véritablement (174v) le sang d'un Saint Martyr, je le respecte autant dur que mol; mais rien ne me paraît moins miraculeux que de voir une matière, qui peut être tout autre chose que du sang, se fondre quand on la chauffe. »

De là, j'allai visiter quelques églises, telles que celles de Notre Dame des anges, le Jésus neuf etc., En général, les églises de Naples ne sont pas aussi belles que celles de Rome pour l'architecture, mais elles sont prodigieusement riches. Les Napolitains plus attachés que tous les autres Italiens au culte extérieur, et à tout ce qui s'appelle pratique de dévotion, fournissent libéralement l'argent qu'on leur demande, pour la décoration des temples, etc. Il y a actuellement à Naples, un Jésuite qu'on nomme le p. Pépé qui fait des missions et qui a tellement gagné l'esprit du peuple, qu'il serait dangereux pour le gouvernement de rien faire qui pût déplaire à ce religieux.

Il admit de lever une pieuse contribution (175) qui se monte à ce qu'on prétend à plus de 400000 livres de France, l'objet apparent de ces aumônes est un obélisque du plus mauvais goût sur lequel il a fait écrire en gros caractères quelques compliments à la Sainte Vierge; tout le monde convient, que ce bel édifice a pu se faire avec l'intérêt seul de la somme principale dont il est demeuré paisible propriétaire.

Après le dîner M. Taitbout, le p. Garo et moi nous allâmes voir les galeries du Roi, et nous entrâmes dans les formes où l'on construit les vaisseaux, et qui ressemblent assez à celles de Venise; au bout de ce bâtiment nous vîmes un éléphant dont le Grande Seigneur a fait présent au Roi: cet animal est le plus grand de cette espèce que j'ai vu; il a bien 15 pieds de long et 11 de hauteur; il but devant nous 8 seaux d'eau.

De là, nous allâmes voir M. Serrao célèbre médecin, qui a fort bien écrit du Vésuve, et de la Tarentule, il me fit présent de ses deux ouvrages. J'y trouvai plusieurs savants et (175v) entre autres, M. Cyrillo botaniste, frère du médecin Cyrillo mort, qui avait écrit touchant les

thermomètres et le degré de la congélation: je n'ai pu être éclairci à ce sujet, comme M. de Mairan me l'avait recommandé.

Nous revînmes sur le mol neuf où nous fîmes une petite promenade; cet ouvrage fort important pour la sûreté du port a été beaucoup augmenté et embelli depuis peu d'années; c'est une espèce de digue qui s'avance dans la mer et qui met les vaisseaux à l'abri du mauvais temps. Je passai une partie de la soirée chez M. le Prince d'Ardore.

Le 21 septembre

Le dimanche, j'allai entendre la messe à l'église des Jésuites, qu'on nomme le Jésus neuf j'y vis une grande quantité de femmes habillées en religieuses de toutes les couleurs. C'est une pratique usitée dans cette ville, une cuisinière, une servante, une fille bourgeoise, prend un habit de capucine, de (176) dominicaine, de jésuitesse, et cela s'appelle monaca di casa moinesse de maison. Les marchés et les rues sont pleins de ces béguines qui vont 2 ou 3 ensembles avec un grand crucifix de bois qu'elles portent haut comme si elles allaient à la procession, et tout cela pour acheter des herbes ou de la viande.

Un étranger a de la peine à entendre la messe sans distraction au milieu d'un peuple, d'hommes et de femmes, qui se battent la poitrine à grands coups de poing, qui baisent la terre à tout propos, qui soupirent et qui parlent tout haut et sur toutes sortes de tons au bon dieu et à la Sainte Vierge, et qui font cent gestes qu'on prendrait ailleurs pour des extravagances.

De là, j'allai à la bibliothèque du Prince de Tarsia, où l'on me fit voir, une petite collection d'instruments de physique; le R. p. La Torre qui en a la direction, fit quelques expériences en présence de quelques dames que le Prince avait invité.

(176v) M. le Prince de Tarsia après une longue conversation me pria de lui faire faire à Paris un miroir de plusieurs pièces tel que celui de M. de Buffon; de lui chercher, un fort aimant, et de lui envoyer les instruments que je croirais les plus nécessaires à sa collection: baromètre, thermomètre, etc.

J'allai ensuite dîner chez M. le Prince d'Ardore avec M. Taitbout: L'après-dîner je montai au couvent du Chartreux; ou la belle vue; on découvre toute la ville à vue d'oiseau, la mer et toutes les îles qui sont aux environs, rien n'est plus magnifique que ce coup d'œil; cette maison de Chartreux est prodigieusement riche, c'est une chose immense que l'argenterie et les pierres précieuses qui composent le trésor de cette église.

Nous revînmes de là à la conversation chez Mlle. Ardinghelli: il y eut une dispute très vive entre le p. Garo et un abbé, élève du p. La Torre, touchant le Newtonisme.

Le 22 septembre

(177) Le lundi matin j'allai à la cour; c'était jour de gala à cause de l'anniversaire de la naissance du Roi d'Espagne; je vis le Basia mano: tous les seigneurs de la cour magnifiquement vêtus, fléchissent le genou et baisent la main l'un après l'autre au Roi, à la Reine, et aux jeunes Princesses.

Le palais n'est pas bien magnifique ni en dedans ni en dehors; l'escalier est grand, d'un beau dessein, mais point orné; de l'appartement du Roi on passe sur une grande terrasse, qui a vue sur le port. C'est une vue enchantée.

Je vis dîner le Roi et la Reine, que l'on sert à l'Espagnole: je fus présenté par M. Dartenai et par M. le Comte de Fogliani à quantité de seigneurs de la cour, qui m'offraient très poliment

tout ce qui dépendraient d'eux, et qui me sollicitèrent à rester quelques temps à Naples; après quoi j'allai dîner chez M. Dartenai, secrétaire de M. le marquis de l'hôpital, ambassadeur de France.

(177v) M. l'Ambassadeur était alors dans Île d'Ischia où il prenait des bains et n'en devait revenir qu'au commencement d'octobre: ayant appris que j'étais à Naples, S. E. eut la bonté d'ordonner chez elle qu'on ne me laissât manquer ni de voiture ni des autres commodités dont j'aurais à faire, et M. Dartenai, secrétaire de l'ambassadeur, homme de beaucoup de mérite, me traita d'abord comme l'ami de M. l'Ambassadeur et ensuite comme le sien propre, je lui ai toutes sortes d'obligations.

Après le dîner nous allâmes nous promener à Chiaia; c'est un quartier de la ville qui forme une portion de cercle au bord de la mer, vis-à-vis de l'île Caprée: cette promenade est des plus agréable.

Nous revînmes de là à la conversation chez Mme. la Princesse de Sévero, où nous passâmes la soirée.

Le 23 septembre

Le mardi matin, le p. Garo et moi nous visitâmes quelques églises et quelques couvents (178) et entre autres celui des religieux olivétains qui est fort beau, et dont la bibliothèque mérite d'être vue: il se fait dans cette maison un commerce considérable de savon; j'y trouvai un religieux frère du père Caraccioli qui me fit tant de politesses à Milan.

Je dînai chez M. le Comte Fogliani, avec M. le Marquis du Bellay officier français grand-croix de St. Louis au service du Roi des deux Siciles, M. le Général des Galères qui est de Messine, M. Dartenai, etc.

Après le dîner M. Dartenai et moi, nous allâmes chez Mme. la Duchesse de Montenero, elle ne savait pas encore que Mme. sa mère, la Marquise du Châtelet, fut accouchée et morte: elle devait partir le lendemain pour aller en villégiature à Portici.

Nous passâmes ensuite chez Mme. de S. Severo où nous trouvâmes Dom Carlo de Franco, célèbre avocat, et homme de beaucoup d'esprit (178v) qui s'est grandement distingué, par ses écrits contre la cour de Rome, dans l'affaire du Cardinal Spinelli.¹³⁸

Nous achevâmes la soirée chez Mlle. Ardinghelli, où je fis connaissance avec l'avocat Anglesé, homme encore très célèbre par son érudition: j'y trouvai aussi M. l'abbé Jacomelli astronome et fort en relation avec l'Institut de Boulogne.

Le 24 septembre

Le mercredi à 5 heures du matin, M. Taitbout, le p. Garo, le p. La Torre, et moi nous partîmes pour aller au Vésuve, et nous arrivâmes sur les 7 heures à Portici, il n'y a que 4 miles de Naples, et le chemin qui est neuf et bien pavé à tout l'air d'un faubourg de la ville.

À Notre Dame de Pouillano nous quittâmes la voiture, et nous primes des mulets pour monter la colline, et des hommes pour nous conduire et nous aider à escalader la montagne.

(179) Nous traversâmes environs deux milles de colline bien cultivée en vignes et en arbres fruitiers; on rencontre à fleur de terre de gros rochers noirs qui sont des laves antiques qui ont

¹³⁸ Le Cardinal Spinelli, ayant entrepris d'établir l'inquisition à Naples, pensa y causer beaucoup de troubles; le Roi en prit occasion de restreindre tellement la juridiction ecclésiastique qu'elle n'y a presque plus de pouvoir.

coulés du Vésuve, et ces grosses masses coupées ou rompues par morceaux, ont servi à bâtir tout le pays des environs, et à paver la ville de Naples.

Après cette colline cultivée on commence à rencontrer les laves modernes c'est-à-dire celles qui ont été produites par les éruptions des derniers siècles, pour avoir une idée de ces laves, il n'y a qu'à se figurer un grand fleuve d'une matière brune, et dure comme du fer qui s'est durcie en coulant, et qui s'est arrêtée sur le terrain, le dessous, à la hauteur de 3 ou 4 pieds, est compact et serré, le dessus est spongieux comme du mâchefer.

On entre ensuite dans une petite plaine qui a environ deux milles (179v) d'étendue, si tant est qu'on puisse appeler plaine, un terrain interrompu de tous côtés par des torrents de laves encore plus modernes que les précédentes, et par des ravines très profondes causées par l'écoulement des eaux, ou par les tremblements de terre.

Les endroits de cette petite plaine qui ne sont point couverte de laves, sont remplis de quelques arbustes, et des quelques plantes la plupart aromatiques, et les paysans qui nous accompagnaient nous dirent que c'était la principalement où le Roi venait à la chasse; je compris que nous étions dans les plaisirs de S. M. et je m'attendais que notre cavalcade ferait lever quelque pièce de gibier, mais je n'y vis rien autre qu'un petit oiseau qu'on nomme col blanc.

Au pied de la montagne nous mîmes pied à terre, et nous nous trainâmes (180) où nous fûmes traînés avec beaucoup de fatigue, jusqu'au sommet.

Cette montagne est extrêmement roide et l'on ne peut poser le pied que sur des rochers tranchants, ou sur une espèce de gravier si mouvant qu'on recule presque autant qu'on avance.

Le haut du Vésuve forme un grand entonnoir un peu ovale qui peut avoir environ un quart de lieue de diamètre; et 300 ou 400 pieds de profondeur. Le fond est une plaine qui a 200 ou 300 toises de diamètre, et qui paraît être moins de la terre, qu'une matière brune, qui s'est durcie après avoir été liquéfiée.

À plusieurs endroits du fond, il se faisait de fréquentes éruptions, de fumée et de flammes, qui s'annonçaient par un bruit tout à fait semblable aux plus grands coups de tonnerre, et l'on voyait s'élançer à travers de la flamme et de la fumée, à plus de 300 pieds de haut (180v) un nombre infini de gros morceaux d'une matière brune, que nous avons pris d'abord pour des pierres, mais qui mieux examinés, ne sont que la matière même des laves encore liquides.

Tandis que nous examinions ainsi ces prodigieux effets de la nature, il s'ouvrit tout d'un coup une nouvelle bouche, un peu plus près du côté où nous étions, et nous vîmes plus à notre aise ce qui se passait dans ces grandes éruptions.

Tout le tour de l'entonnoir en dedans fumait de toutes part, et de telle manière qu'on ne pouvait sans témérité essayer de descendre dans le gouffre comme on le peut faire dans d'autres temps. Je m'avançai quelques pas pour avoir une matière saline que j'apercevais sous un rocher, je pensai être suffoqué par la vapeur qui en sortait.

(181) L'odeur de toutes ces vapeurs me parut assez semblable à celle du fer dissous dans un fort acide.

Nous mîmes le baromètre en expérience et le mercure se fixa à 24 pouces 8, trois pouces et un tiers au-dessous de ce qu'il était au bord de la mer.

Nous descendîmes dîner à Portici chez M. le Prince de la Scalea qui nous avait invités, et nous y trouvâmes M. Caraccioli, et M. le Duc de Noya Carassa. M. le Prince de la Scalea aime beaucoup la physique expérimentale, il a quelques instruments et il fait lui-même des expériences.

Après le dîner nous montâmes au palais du Roi où l'on nous fit voir tout ce que l'on a tiré de la ville d'Herculane: une belle statue équestre de Nonnius, qui est placée sous le vestibule, des bas-reliefs, des terres, quantité, d'instruments et de meubles de bronze, des statues, des bustes; du

pain, du blé, noirs comme s'ils auraient été brûlés. (181v) Mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est une collection immense, de tableaux ou de peintures très bien conservés.

On a tort de prétendre que les anciens n'observaient point de perspective; j'ai vu des paysages ou les lointains étaient bien ménagés.

Dans la plupart de ces peintures, on ne remarque pas un mélange de couleurs tel que dans le moderne, mais un dessein bien correct.

Il y a aussi parmi toutes ces beautés des choses qui m'ont paru bien mauvaises.

Nous allâmes voir ensuite la ville souterraine et comme nous étions très fatigués, nous contentâmes de descendre au théâtre: quel dommage qu'on n'a pas découvert cet édifice par en haut plutôt que de fouiller en dessous. On a bien raison de dire qu'on s'y est mal pris, pour profiter de la découverte d'Herculane (182) depuis quelques jours, on trouve une petite vaisselle d'argent, on en a déjà tiré quelques pièces fort curieuses.

Enfin nous allâmes à la Torre del Greco où nous vîmes les laves de la dernière éruption du Vésuve: la lave franche a bien 10 à 12 pieds d'épaisseur, sans la superficielle; on en tire des blocs que l'on scie pour faire des tables qui se polissent comme du marbre.

Il ne faut pas croire que ces torrents de laves sortent par le haut du Vésuve au temps de son éruption; elles coulent par le bas de la montagne des bouches ou des crevasses qui s'y font en certains temps, comme d'une chaudière qui se crèverait par en bas; lorsqu'elle est sur le feu.

Nous rentrâmes à Naples à la nuit et nous disposâmes tout, pour aller le lendemain à la Solfatara et à la Grotte du Chien.

Le 25 septembre

(182v) Le jeudi à 6 heures du matin M. Taitbout, le p. Garo et moi nous allâmes par Pozzolo joindre le père La Torre qui était allé par un autre chemin avec plusieurs de ses disciples nous attendre aux Capucins: c'est l'endroit où l'on prétend que St. Génère¹³⁹ souffrit le martyre dans la persécution de Dioclétien on y montre avec beaucoup d'appareil, et les cierges allumés, un buste de marbre blanc qui représente la tête du Saint. Et l'on vous assure très sérieusement que le nez que l'on voit bien être une pièce rapportée, ayant été perdu se retrouva dans le mur, et se rattacha de lui-même à sa place.

Nous allâmes de là à la Solfatara: c'est un grand bassin à peu près rond qui peut avoir 500 ou 600 toises de diamètre, dont le terrain est assez plat: on y entre de plein pied par une gorge qui est du côté de Pozzolo à peu près au couchant, tout le reste est fermé par (183) des collines fort escarpées, qui forment entre elles un entonnoir à peu près semblable à celui du Vésuve: ces collines sont revêtues de rochers entre ouverts, qui tombent de temps en temps par morceaux et dont les débris paraissent comme calcinés, ou pénétrés de soufre de telle manière, qu'ils en sont devenus friables.

Tout l'intérieur de la Solfatara, c'est-à-dire le terrain du fond, et celui des collines qui en font le tour, est blanc, et fume de toutes parts: il y a cependant du côté de l'entrée, un petit espace couvert d'herbes, et de bois, et parmi les rochers on aperçoit aussi quelques buissons et quelques plantes.

Quoique le fond de la Solfatara soit à peu près plat, on y trouve cependant plusieurs petites fosses, ou bassins peu profonds dont le fond exhale perpétuellement une vapeur sulfurée, certaines gens y viennent par ordonnance des médecins, pour respirer cette vapeur.

¹³⁹ St. Janvier.

(183v) Vers la partie orientale, il y a plusieurs soupiraux d'où il s'élançe une fumée impétueuse et très abondante; et si chaude qu'il n'est pas possible d'y porter la main: cette vapeur enduit de soufre toutes les pierres qu'on y expose un peu de temps: de sorte qu'on en tire la fleur de soufre très belle et très pure.

Un autre soupirail semblable à celui-ci enduit les pierres d'un sel ammoniac très piquant, et toujours en exhalant une vapeur impétueuse et brûlante.

Dans une infinité d'autres endroits du bassin et de la colline on remarque de ces soupiraux, qui exhalent un vent très chaud et une vapeur très sensible, mais la plupart n'ont point d'odeur.

Aux soupiraux qui jettent la vapeur impétueuse et presque enflammée, j'ai exposé du papier bleu qui dans un instant est devenu rouge, mais sans (184) devenir humide.

Un paysan qui nous accompagnait exposa une grosse serpe, qui devint toute couverte d'humidité; et la liqueur, qui en coulait par grosses goûtes était extrêmement acide: elle teignit en rouge le papier bleu.

On me faisait remarquer comme un phénomène bien singulier que le fer devint humide dans une vapeur qui ne mouillait pas du papier: mais il ne faut pas être grand physicien pour en démêler la cause; la feuille de papier légère et mince s'échauffe dans un instant et n'a plus le froid qu'il faut pour condenser la vapeur; il n'en est pas de même d'une grosse lame de fer fort épaisse. Les spectateurs qui avaient peine cependant à se payer de cette raison furent fort surpris de voir que le même fer ayant été échauffé longtemps dans la même vapeur, et bien essuyé, ne se chargeait plus de goûtes.

(184v) On me conduisit ensuite à une fosse où l'on voulait me faire voir une autre merveille: je vis en effet une eau qui bouillait à toute force, et dans laquelle on pouvait tenir la main impunément, elle était à peine tiède: je demandai si cette eau venait d'une source, parce que le bassin ne me paraissait avoir aucune décharge; on me répondit, que c'était de l'eau des pluies, qui s'amassait dans ce trou: et alors toute la difficulté s'évanouit car comme tout ce terrain est rempli de soupiraux d'où il sort une vapeur semblable à celle des Éolipiles, il est tout naturel de penser qu'il y en a un semblable dans ce trou sous sa superficie de l'eau qui la soulève en forme de bouillon et cela est d'autant plus vraisemblable que cette eau ne bout qu'en un endroit.

Il y a vers l'entrée de la Solfatara deux (185) bâtiments, l'un à gauche l'autre à droite, dans celui-ci on travaille du soufre, dans l'autre de l'alun.

On tire l'alun d'une terre blanche que l'on ramasse dans le terrain le plus plat, en deçà des soupiraux, où l'on ne voit aucune fumée.

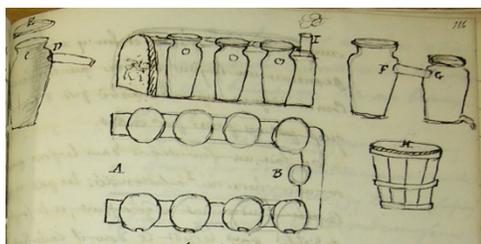
Quoi que toutes les pierres et la terre même qui environne les soupiraux soit toute enduite de fleur de soufre, ce n'est pourtant point ces matières qu'on ramasse pour la fabrique; on prend des pierres qui sont encore sous la terre, qui sont visiblement pénétrées de soufre, mais qui n'ont pas été exposées à l'air; apparemment parce que quand le minéral a été exhalé jusqu'à la surface du terrain, il s'évapore en partie et perd ce qu'il a de plus actif, et de plus spiritueux.

Dans plusieurs endroits de la Solfatara le terrain est si chaud qu'on a peine à s'y (185v) tenir debout quelques temps; on a choisi un de ces endroits pour travailler l'alun. On a enterré jusqu'à fleur de terre, sous un grand hangar, une grande quantité de chaudières de ploie dont chacune peut avoir 2 pieds $\frac{1}{2}$ de diamètre et 2 pieds de profondeur; on remplit, chacune de ces chaudières jusqu'aux trois quarts, avec cette terre blanche dont j'ai parlé ci-dessus, on jette de l'eau par-dessus de sorte que la terre soit suffisamment détrempée et qu'il y en ait encore quelques pouces, de claire au-dessus, et on laisse le tout s'échauffer lentement; jusqu'à ce que l'eau soit évaporée: alors on trouve l'alun en cristaux à la superficie: mais ces cristaux sont encore sales et mêlés de terre.



On les affine en les faisant bouillir dans un autre endroit avec de l'eau dans une grande chaudière de pierre, sous laquelle on fait un feu de bois.

(186)



Pour la fabrique du soufre on fait un hangar, qui est à jour de toutes parts, plusieurs fours A B qui ont environ 7 pieds de longueur, 18 pouces de largeur intérieurement et environ 2 pieds de hauteur; dans l'épaisseur de la maçonnerie qui est de briques, on renferme des pots de terre cuite comme C autant qu'il en peut tenir, et de manière que la partie D où il y a un trou se trouve découverte.

On remplit ces pots de pierres à soufre dont j'ai parlé ci-dessus, on les couvre d'un plateau de terre cuite que l'on lute (186v) avec de la terre glaise, et l'on y adapte de même un tuyau de terre que l'on fait communiquer avec un autre pot F G; lequel pot est percé par en bas.

On fait un feu de bois dans le four, qui a une cheminée à l'extrémité: les pots et ce qu'ils contiennent s'échauffent, et le soufre se distille dans le pot G d'où il coule ensuite dans un seau de bois H.

Quand le soufre a rempli le seau et qu'il s'y est durci on aurait bien de la peine à l'en tirer, si ce vaisseau était fait comme les autres du même genre; mais les douves qui le composent ne tiennent ensemble, que par trois cercles de fer que l'on ôte aisément à cause de la forme conique qu'on a donné au seau de sorte, qu'on démonte tout, quand on en veut tirer la masse de soufre durcie.

Après avoir vu l'intérieur de la Solfatara nous en visitâmes les environs, le soufre se (187) montre partout, les rochers et la terre y sont entre ouverts en mille endroits, et l'on sent partout un souffle brûlant qui sort avec beaucoup de force.

Au revers de la montagne à l'orient, on trouve une source extrêmement chaude qu'on nomme Pisciarrello, j'y trouvai plusieurs personnes, qui par conseil de médecin, se tenaient exposés à la vapeur de cette eau. De là, nous allâmes à la grotte du chien.

Cette grotte si fameuse est un trou de 10 à 12 pieds de profondeur qui s'enfonce horizontalement dans la colline; il a 3 pieds $\frac{1}{2}$ de large et six pieds de haut vers l'entrée, un peu

plus bas vers le fond. On en tient la porte fermée, et celui qui l'ouvre aux curieux en rend environ 600 livres au Roi.

Dès que la porte de la grotte fut ouverte, je me tins à 5 ou 6 pieds de distance en dehors et comme le terrain va en pente, en me baissant un peu, je mis l'oeil (187v) à la hauteur du plan même de la grotte; alors j'aperçus une vapeur légère à la vue, qui couvrit le terrain, jusqu'à la hauteur de 5 pouces à peu près, et qui faisait quelques balancements sous l'air qui avait été un peu agité, par l'ouverture de la porte.

J'aperçus aussi que le terrain de la grotte était humide, ainsi que les parois jusqu'à la hauteur de 10 pouces seulement.

L'humidité que je remarquai de de même sur la terre hors de la grotte et jusqu'à l'endroit où je m'étais placé, me donna lieu d'observer, que la vapeur qu'on voit dans l'intérieur de la grotte, règne aussi au dehors jusqu'à une certaine distance. J'étais placé dedans sans le savoir et la tête assez près de la terre, sans que j'aie ressenti aucune odeur: mais seulement un peu de chaleur aux genoux et aux jambes qui touchaient la terre.

(188) J'entrai dans la grotte, ou je ne sentis de même aucune odeur, mais seulement de la chaleur principalement aux pieds. Je touchai la terre avec la main, et je trouvai qu'elle était fort chaude: j'y laissai un thermomètre pendant une demie heure il se fixa à 29 degrés: il aurait sans doute monté plus haut si la porte eut été fermée; l'air extérieur dans le temps de cette n'avait que 18 degrés.

Je sortis de la grotte et je me mis encore à examiner la vapeur, j'aperçus encore les balancements, et quoique l'air supérieur eut été agité elle ne s'y introduisit pas, elle se tenait toujours à sa hauteur ordinaire, de sorte qu'il paraissait comme deux fluides de pesanteur spécifique bien différentes, dont l'un balançait sous l'autre.

J'exposai dans la vapeur une feuille de papier bleu pendant 20 minutes, la couleur changea de quelques nuances tirant au violet.

(188v) Je versai du sirop de violettes dans un verre à boire, et j'y mis de la terre nouvellement tirée du fond de la grotte. Je n'aperçus point de changement notable dans la couleur du sirop.

Je versai de ce même sirop dans un autre verre qui avait demeuré 6 mois renversé sur le terrain de la grotte; et le sirop ne changea point de couleur.

Le gardien de la grotte, prit son chien par les 4 pattes et le tint couché dans la vapeur; un instant après l'animal se débâtit, cherchait à lever la tête, et faisait des efforts comme pour repousser ce qu'il respirait ou ce qu'il avalait; il entra en convulsion et demeura comme mort.¹⁴⁰ On le mit dehors sur l'herbe et il revint en moins de deux minutes, en faisant de grandes aspirations.

Je plongeai moi-même dans la vapeur un coq que j'avais fait apporter. À peine y fut-il, qu'il se débattit beaucoup. (189) Il fit de grands efforts comme pour vomir; ce qu'il avait mangé nouvellement lui revint abondamment dans le bec et il expira dans une minute.

Quand le chien fut bien revenu je le fis replonger dans la vapeur, et tandis, qu'il y était, j'approchai de son nez une éponge pleine de fort vinaigre afin que l'air qu'il respirerait passa par cette éponge; tout cela n'empêcha pas qu'il n'entra en convulsion en aussi peu de temps que de coutume.

Je donnai à un poulet affamé de la mie de pain qui avait resté pendant plus d'une heure sur le terrain de la grotte; il en mangea sans répugnance, et n'en fut point incommodé.

¹⁴⁰ Cela ne dura pas 3 minutes ½.

On alluma un gros flambeau de cire, quand on approcha le bout allumé de la vapeur, la flamme s'éteignit de ce côté-là; et entièrement lorsqu'on la plongea (189v) tout à fait.

La fumée du flambeau nouvellement éteint se répandit sur la vapeur de la grotte, et coula entre l'air supérieur et elle comme un troisième fluide plus léger que l'un plus pesant que l'autre.

Je rentrai encore dans la grotte, et je me baissai pour porter la main dans la vapeur, je ne sentis rien d'autre chose, qu'un petit vent chaud.

Je portai la main au nez et je n'y aperçus aucune odeur.

Enfin je me baissai le visage ayant cependant la bouche fermée, et je m'approchai peu à peu de la vapeur. Environ à 8 pouces de distance de la terre, je n'aperçus point d'odeur, ni rien de désagréable, mais seulement un air chaud, comme dans une étuve où il y aurait une vapeur humide extrêmement subtilisée.

(190) Je suis intimement persuadé que la vapeur de cette grotte n'est nullement empoisonnée, puisque l'animal qu'on y plonge, ne meurt plus s'il en sort avant que d'être entièrement suffoqué.

C'est un fluide plus dense que l'air et qui n'est point propre à la respiration. L'animal y meurt comme s'il était noyé.

Le 26 septembre

Le vendredi matin j'allai faire visite à M. et à Mme. de Trolliani, et de là, je me rendis à la cour: après le dîner du Roi, M. le Prince d'Aragon me présenta au Roi et à la Reine: Le Roi me fit l'honneur de me dire, « Je suis fort aisé de vous voir ici, on dit que vous y trouvez beaucoup de curiosités naturelles. Je vous prie d'assurer le Roi et toute la famille royale de mon respect et de mon amitié ». S.M. me donna le temps de lui répondre: et la Reine qui s'était arrêtée, m'honora d'un salut et passa dans son appartement.

(190v) J'allai de là dîner chez M. le Nonce¹⁴¹ avec M. le Marquis du Bellay, M. Dartenai, M. Domenico Caraccioli, etc.

Après le dîner, j'allai prendre congé du Prince d'Aragon: et je me rendis ensuite chez Mme. la Duchesse de Collobrando où je trouvai M. Martini célèbre mathématicien, avec qui j'avais grande envie de lier connaissance.

Je passai une partie de la soirée chez Mlle. Ardinghelli, et je soupai avec M. Taitbout chez M. Pol.

Le 27 septembre

Le samedi matin j'allai voir le sieur [blank] peintre célèbre qui est chargé de faire 13 tableaux pour le Roi de Sardaigne. Il me les fit voir presque achevés, et me dit que je pouvais assurer S. a. M. qu'elle les aurait avant le mois de novembre.

Je passai ensuite chez le p. La Torre qui me fit voir une mach. d'électricité passablement bonne, et avec laquelle je crois qu'il pourra tenter toutes sortes d'expériences.

(191) J'allai dîner chez M. le Prince de St. Severo: qui me fit part de l'envie qu'il avait d'avoir une place d'associé étranger à l'Académie; je lui en exposai les difficultés; cependant il me pria d'en parler à M. de Puisieux dont il dit être ami.

¹⁴¹ Mgr. Gualtieri qui apporta la barette au Cardinal de Fleury.

Après le dîner j'allai prendre congé de M. le Prince d'Ardore; il m'assura qu'il reviendrait à Paris au mois d'avril, et qu'il le désirait ardemment. Et me pria d'assurer tous ses amis à la cour de France du désir qu'il a de les revoir.

Le soir, j'allai trouver le p. La Torre chez Mlle. Ardinghelli, il me donna deux exemplaires de sa physique un pour M. de Réaumur et l'autre pour moi: il manque quelques feuilles d'impression et quelques planches au 2^e tome mais il me les enverra par le moyen de M. Dartenai. Mlle. Ardinghelli me donna deux problèmes de géométrie à porter à M. Clairaut. Elle me pria de (191v) lui envoyer un exemplaire de mes ouvrages les *Éléments de Géométrie et d'Algèbre* de M. Clairaut, les ouvrages de MM. de Maupertuis et Bouguer concernant la figure de la terre, et de lui faire savoir ce que coûterait une parure avec les boucles d'oreille de diamants de stras avec des perles fausses et des pierres de couleur, semblables à celles de Mlles. D'Ardore.

Je passai le reste de la soirée chez Mme. de St. Severo où il y avait un fort beau concert.

Le 28 septembre

Le dimanche matin j'allai causer avec M. Dartenai, qui me pria de le mettre en connaissance avec certaines personnes. Il me promit des instructions sur les soieries, et me donna avis que M. du Tillois avait déjà un fort grand mémoire sur cette matière.

Je dînai chez M. Pol, et je partis avec lui en poste à 2 heures d'après-midi: nous courûmes nuit et jour, et nous arrivâmes (192) à Rome le lundi au soir.

Le 29 septembre

La situation de Naples est charmante, et ses environs sont fort beaux: les Romains en faisaient leurs délices, et l'on voit encore à Pozzolo et en différents autres lieux de beaux restes de leur magnificence; ce qu'on nomme la Grotte, mériterait seul qu'on fit un voyage pour le voir; c'est une montagne qui est percée d'outre en outre, on fait une demie lieue à couvert et sous un pays qui est fort habité, et quoi que cela soit très long, le jour y est pratiqué de manière qu'on n'y est pas dans l'obscurité.

Il y a de fort belles rues dans Naples mais elles sont embarrassées, par les artisans qui au lieu de travailler dans leurs boutiques s'établissent tous en dehors.

Les fontaines publiques sont sales et mal entretenues, en général il règne beaucoup de malpropreté; et peu de police.

La ville de Naples est en proie à deux sortes de gens, les moines et ce qu'on nomme (192v) les pallietes, ou gens à manteaux; avocats et procureurs qui tous s'habillent en abbés. Il y en a une quantité prodigieuse; et ils se font payer fort cher. Les moines sont fort riches et en très grand nombre; on ne voit que de cela partout: et le peuple, naturellement superstitieux leur baise la robe à tout propos.

On vit assez bien dans cette ville, le pain et la viande de boucherie y sont bons; le vin n'y est pas mauvais et il est facile d'en avoir de meilleur¹⁴² que celui du lieu; le poisson y est fort abondant: et tout ce qu'on appelle fruits de mer.

On aime beaucoup la dorure à Naples, on en met partout: la bibliothèque du Prince de Tarsia est si dorée, qu'on ne voit point les livres.

¹⁴² Le vin de Gensano est bon, on commence à en faire commerce en Angleterre; si cela réussit, le commerce de Bordeaux en souffrira.

Les femmes de condition et même les bourgeoises s'habillent à la française; celles du peuple ont un juste, et se couvrent la tête d'une serviette pliée en long quelle laissent pendre derrière elle.

(193) Les hommes sont aussi habillés à la française, excepté qu'ils portent des épées qui ne finissent point pour la longueur. Une bourgeoise qui marche à pied dans les rues ne se fait point suivre par son laquais, elle le fait marcher devant elle, cette pratique se voit dans presque toute l'Italie; à compter depuis Florence.

Le 30 septembre

Le mardi matin j'allai prendre congé de M. le Duc de Nivernois: M. de Labruère me pria de me charger d'une boîte et de 3 pots de savon de Naples pour Mlle. l'Emery. Et il me promit de me faire passer les lettres et les paquets, qui viendraient pour moi, de Naples ou de Rome.

J'allai faire visite à M. le Comte de Rivera ministre du Roi de Sardaigne, à M. l'abbé Cerati qui me promit correspondance en lui écrivant à Florence.

De l'après-midi, je fis visite à Mme. la Princesse de Francavilla, à la Duchesse de Caserte, et à Mgr. Piccolomini, etc.

Le 1^{er} octobre

(193v) Le mercredi je partis à 6h du matin et je me rendis à 9h à Frascati chez M. le Cardinal Passionei, qui depuis deux jours était en villégiature à son ermitage des Camaldules avec M. l'Ambassadeur de Malte, le Chevalier Guely, etc., et je dînai avec le p. Franquini, recteur des Jésuites; frère de M. l'abbé Franquini.

M. le Cardinal Passionei s'est fait une habitation délicieuse dans la plus belle situation des environs de Rome; c'est là où était l'ancien Tusculum; au-dessous est Monte Porcio, qui était la maison de Porcius Caton, et dans la plaine plus bas est le Lago Pontario: cet ermitage de M. le Cardinal est orné de plus de 500 morceaux d'antiquité, dont la plupart sont des inscriptions curieuses, qui n'ont jamais été publiées. Les chambres sont fort petites, mais il y a une belle salle à manger, et un petit salon à café d'un très bon goût.

(194) Lorsque je pris congé de M. le Cardinal, Son Éminence me chargea de lui envoyer de Paris un bon microscope à mon choix, un baromètre, et un thermomètre en cadres propres, et un thermomètre à l'air.

M. l'Ambassadeur de Malte, me pria de l'informer de ce qui regarde les tapis d'Aubuisson, et des Siamoises de Rouen, dont on fait des tapis sur les parquets.

Son Excellence me pria aussi de consulter MM. Geoffroy et Morand sur son incommodité, et de faire ses compliments à M. et Mme. d'Argental.

En revenant à Rome je vis à Frascati le grand palais de Borghèse et les jardins qui sont immenses; la maison de campagne des Jésuites, dont un prince s'accommoderait fort bien; et je rentrai à la ville à nuit close.

Je trouvai dans la pleine Mme. la Princesse Francavilla, avec Mme. la Princesse de Borghèse sa mère, Mlle. sa soeur, M. (194v) son frère, etc., qui avaient mis pied à terre et qui se promenaient; j'en fus d'autant plus surpris, que l'air des environs de Rome passe pour mortel, et je complimentai ces dames, sur le mépris qu'elles faisaient d'un préjugé que l'on étend certainement trop loin.

Le soir, j'allai à la conversation chez Mme. la Duchesse Petroni, où je trouvai MM. de Vatan et de Forgés.

Le 2 octobre

Le jeudi matin j'allai voir les RR. pp. Massolini, le Maire, Noceti, avec les pp. Jacquier et le Seur; M. l'abbé de Canillac et M. de Troye.

Le père Jacquier s'est engagé à m'écrire au moins une fois tous les deux mois pour m'informer de ce qui concernera l'état des sciences en Italie à charge de revanche de ma part.

Il doit aussi m'envoyer les ouvrages de perspective du p. Pozzo Jésuite,¹⁴³ et les machines de Zaballia.¹⁴⁴

(195) Et moi, je me suis engagé à lui envoyer au plus tôt par les mains de M. Clairaut des livres dont j'ai la note dans mon portefeuille.

Je dînai chez M. le Cardinal Valenti secrétaire d'état; et j'y vis M. Gueraldi à qui j'ai promis d'envoyer deux thermomètres de mercure.

L'après-dîner j'allai pour la dernière fois à St. Pierre, c'est un édifice qu'on ne se laisse point de voir.

Je revins trouver M. le Cardinal Valenti à sa villa, il me fit présent de deux exemplaires de la vue de Rome,¹⁴⁵ un pour M. Dulivier l'autre pour moi, une lunette d'approche et un angiscope, ouvrages de M. l'abbé Ut qui demeure chez lui.

Le télescope de M. l'abbé Ut, qui demeure aussi chez M. le Cardinal, n'était pas encore fait, il m'a promis de me faire savoir comment il aurait réussi.

M. l'abbé Ut me fit voir un clavecin à marteaux de sa façon qui m'a paru bien exécuté, et d'un son bien harmonieux.

Le soir, je rentrai de bonne heure pour disposer mon départ et le Sr. Augustin, maître d'hôtel de (195v) M. l'Ambassadeur de Malte, me promit de m'envoyer à l'adresse de M. Reiberti à Turin les lettres qui viendraient pour moi.

Le 3 octobre

À minuit, je partis en poste avec M. Châles et nous vînmes sans nous arrêter, à Florence, où nous arrivâmes le samedi à la fin du jour.

Le 4 octobre

J'allai trouver M. Tiercet à l'Opéra, et de là souper chez Mme. de Schmitweiler, avec M. Fossier, Mme. Gouldin, M. Martini.

Le 5 octobre

¹⁴³ Coute 5 écus romains

¹⁴⁴ Coute 7 écus romains. Chaque écu romain vaut 5 *livres* 5 *sous*.

¹⁴⁵ D'Israel Sylvestre; il a acquis les planches en France.

Le dimanche matin, j'allai voir M. le Comte Lorenzi qui me remit une lettre de M. le Marquis de Puisieux, de là, à la messe et à la musique à St. Marco: et dîner à l'hôtel des fermes, où j'ai logé tout le temps que j'ai été à Florence.

L'après-midi, j'allai me promener avec M. Fossier, fils, au Poggio Imperiale, et ensuite passer la soirée chez M. Cocchi.

Le 6 octobre

Le lundi, je fis plusieurs visites, et je passai chez les libraires pour acheter quelques livres.

(196) Je passai toute l'après-dîner à écrire, et le soir j'allai à l'Opéra: où j'entendis chanter *la Pariggi*, et *Eliesi*. Il y avait beaucoup de masques, parce qu'on a nouvellement institué un petit carnaval entre la St. François, fête de l'Empereur qui arrive le 4 du mois et la Ste. Thérèse, fête de l'Impératrice qui vient le 15. Le masque donne la liberté d'aller à un parterre, à quantité de femmes qui ne peuvent pas avoir une loge à elles.

Le 7 octobre

Le mardi matin, je reçus beaucoup de visites, et entre autres celle de M. Manetti, professeur de botanique, qui me remit de la part de l'Académie de Florence, trois exemplaires du catalogue des plantes, savoir un pour [crossed out] M. Guetard, un pour MM. de Jussieu grand papier, et l'autre pour moi, avec un paquet de graines aussi pour M. Guettard.

Je reçus encore la visite de M. Guadagni, qui m'offrit et me demanda correspondance par M. Palmer, négociant à Livourne, avec promesse de me donner avis de l'état des sciences tous les deux mois.

(196v) L'après-midi la visite de M. Cocchi et de M. Martini, le premier me promit un des premiers exemplaires de son ouvrage sur l'ancienne chirurgie, et ses *Observations sur les eaux de Pise*, etc. L'autre s'est offert à m'envoyer tout ce dont je pouvais avoir affaire à Florence, à charge de revanche.

Le 8 octobre

Le mercredi, je fis l'ouverture et l'examen d'une caisse remplie de gros morceaux d'aimant; il y en avait plus de 500 *livres* pesant; qui avaient été envoyés de l'Île d'Elbe à M. Fossier le fils; aucun de ces morceaux d'aimant ne me parut valoir la peine d'être taillé et armé: la couleur était d'un brun foncé, la pierre fort dure, fort pesante; et mêlée en quelques endroits de Marcassites.

On tire cependant de la même manière des aimes passablement bons; j'en ai vu un qui pesait environ 12 *livres* et qui en portait 50. Il avait été taillé et armé à Florence par un religieux de St. Antoine, français.

(197) L'après-dîner je fis visite à M. le Comte de Richecourt chez qui je trouvai le chevalier Bailloud, qui me dit que sa collection de curiosités naturelles était tout à fait emballée, et qui attendait les derniers ordres de l'Empereur pour se rendre à Vienne: M. le Comte me tira en particulier et me demanda si ce que j'avais dit à M. Okelli au sujet des propositions qu'on m'avait faites pour Vienne était mon dernier mot, et je lui répondis que oui, que je serai très flatté d'aller à cette cour pour un an si ce temps-là pouvait suffire, mais que je ne ferais point un établissement

à demeure dans tout autre endroit que ma patrie: comme j'avais eu l'honneur de le dire à Son Excellence au mois d'août, et comme je l'avais mandé à M. Van Swieten.

J'allai de là passer la soirée chez Mme. de Schmittweiler, qui me pria d'entretenir correspondance avec elle à Vienne, où elle se rendrait vers la fin de novembre: elle (197v) ajouta qu'elle se flattait de m'y voir et qu'elle le savait de bonne part.

Le 9 octobre

Le jeudi matin, j'allai causer avec le Sr. [blank] directeur de la nouvelle manufacture d'étoffes de soie, et dans cette conversation qui dura jusqu'à l'heure du dîner, je fis revenir en question tout ce que j'avais appris touchant la soierie de Toscane dans mon premier séjour à Florence, et tout ce que j'avais appris, se trouva conforme à ce qui est rapporté ci-dessus à l'article de Florence.

Je dînai chez M. le Comte de Richecourt avec M. le Sénateur Guadagni, le Dr. Cocchi, M. Tiercet, etc., et après le dîner on me conduisit à la Garde-Robe Générale où l'on me fit voir quantités de riches ornements, de beaux vases, et bassins d'argents, fameux devant d'autel d'orfèvrerie, l'original du Code de Justinien, et quelques autres curiosités, précieuses.

(198) J'allai passer une partie de la soirée avec le Sr. J. Batista marchand de soie: à qui j'avais été recommandé, par Mme. de Schmittweiler: je lui fis les mêmes questions que j'avais faites la veille au directeur de la manufacture nouvelle, et les réponses de l'un se trouvèrent d'accord avec celles de l'autre de sorte que j'ai tout lieu de regarder comme certain, ce que j'ai rapporté plus haut touchant les soieries de Florence.

J'allai prendre congé de Mme. de Schmittweiler, qui me donna des échantillons de gazes à cousinières, et qui me dit de m'adresser au Sr. Antonio, pour en avoir en son absence.

Le 10 octobre

Le vendredi à 6 h du matin, M. Châles et moi nous partîmes dans une chaise de voiturier.¹⁴⁶ Nous passâmes à Monté di lupo, la rivière d'Elsa, et nous dinâmes à Poggetto. L'après-dîner nous passâmes à Pontedera, et nous couchâmes à Fornacetta.

Le 11 octobre

(198v) Le samedi nous vînmes dîner à Livourne, après avoir traversé une plaine assez vaste et marécageuse où l'on met paître quantité de bestiaux.

Livourne est une ville fort petite mais très peuplée; on estime qu'elle a 40,000 habitants, dont il y a un tiers de juifs. Il n'y a à voir que le port qui est beau, le Mole, l'endroit où l'on retire les forçats: on aperçoit l'Île d'Elbe et celle qu'on appelle la Gorgone; qui n'est à proprement parler qu'un écueil.

Nous partîmes de Livourne pour venir coucher à Pise, après avoir diné avec le Sr. Dufour, négociant français établi à Livourne, à qui je fis plusieurs questions sur le commerce des soies. Il me confirma ce qu'on m'avait déjà dit, que les soies cette année avait manqué dans presque toute l'Italie excepté en Piémont: et qu'on s'était (199) jeté sur celles de Sicile, qui avaient bien réussi cette année. Il n'y a aucune sorte de manufacture à Livorno.

¹⁴⁶ Le Sr. Domenico

Depuis Livorno jusqu'à Pise il n'y a que 13 miles, le terrain est bas, marécageux et couvert de bois, de ronces, d'épines, et de myrtes; les contadins des environs y mettent paître leurs bestiaux. On ne rencontre sur le chemin qu'une église qui se nomme St. Pietro.

Le 12 octobre

Le dimanche matin, M. Guadagni, docteur en droit de l'Université de Pise et frère du professeur de physique vint nous prendre et nous allâmes ensemble à la messe à l'église des chevaliers de St. Etienne: cette église n'a rien de bien remarquable, à la 2^e chapelle à gauche il y a un beau tableau qui représente une descente de croix, et à la chapelle vis-à-vis un grand crucifix d'argent; les murs sont couverts de drapeaux que la religion a pris sur les Turcs.

La religion de St. Etienne est un ordre de chevaliers établi par un grand-duc de Toscane, à l'instar de celui de Malte: la (199v) la croix est de la même forme, excepté quelle est rouge: les chevaliers, font des preuves, et doivent faire caravanes: cet ordre a été négligé, la religion n'a plus de Galères, et les Grands Ducs ont fait la paix avec les Turcs.

L'église des chevaliers est desservie par des chanoines à peu près comme celle du temple à Paris; c'est M. l'abbé Cerati qui en est maintenant le prévôt, ce qui lui donne le titre de Mon Seigneur.

Devant l'église il y a une place à peu près ronde, qui est entourée de bâtiments tous appartenant à l'ordre de St. Etienne; et une assez belle fontaine avec la statue du fondateur de l'ordre.

De là, nous allâmes voir l'église cathédrale et le baptistère, qui sont deux édifices de marbre blanc, d'architecture gothique assez belle; ainsi que la fameuse tour qui penche.

Cette tour penche en effet beaucoup (200) du côté de l'Arno qui passe dans le milieu de la ville, mais il ne faut pas croire qu'elle ait été bâtie ainsi, comme le prétendent bien des gens, c'est une chose qui choque la vue, et l'on ne doit pas présumer, que la fantaisie désordonnée d'un architecte l'eut emporté sur le goût naturel de ceux qui l'ont employé, pour gêner un édifice de cette conséquence.

Mais une raison plus forte que tout ce qu'on pourrait dire, c'est que tous les édifices de Pise qui sont dans cette même partie de la ville, et qui ont été faits en différents temps, penchent tous plus ou moins dans le même sens, selon qu'ils sont plus ou moins élevés: c'est un fait qui frappe les yeux; et en dernier lieu on a bâti un observatoire sur une vieille tour, qui penchait déjà un peu, la nouvelle charge qu'elle a reçu l'a fait pencher davantage.

(200v) Nous vîmes aussi le Campo Sancto. C'est une espèce de cimetière dont la forme est un carré long entouré d'une grande galerie, où sont les sépultures de quantités de personnes distinguées. Les murs sont tous peints, et représentent divers sujets de l'ancien et du Nouveau Testament, les 4 fins de l'homme, etc. On y remarque quelques fantaisies de peintre assez bizarres, un Adam qui a des cornes, un Salomon moitié dehors moitié dedans l'enfer, une des belles filles de Noé qui le voyant comme le reste de la famille, ivre et nu, met sa main devant ses yeux pour ne point voir, mais en tenant ses doigts écartés, de manière qu'on lui voit les yeux tout à découvert: et quelques autres bagatelles de cette espèce.

Il y a sous ces charniers une belle Chapelle des Morts; et l'on prétend que l'on a apporté de Jérusalem la terre qui (201) fait le terrain extérieur du cimetière.

Il y a aussi dans l'église cathédrale une grande quantité de colonnes, dont les chapiteaux ont été apportés de Grèce; et en effet tous ces chapiteaux sont de grandeur et de desseins différents, ce qui serait un défaut insupportable, sans cette raison.

M. Guadagni vint dîner avec nous, et je lui fis plusieurs questions sur l'état de la ville de Pise qui me donnèrent lieu d'apprendre ce qui suit.

La ville de Pise, lorsqu'elle était république était assez considérable et puissante au dehors, mais ses états étaient très limités en terre ferme, de sorte qu'il n'est pas surprenant que les Florentins s'en soient emparé. Présentement il y a à peine 18000 habitants, qui vivent dans la pauvreté. Le magistrat qui est mis de la part de l'empereur se nomme émissaire, et a peu d'autorité, parce que l'université a conservé ses privilèges, et qu'elle connaît de toutes les causes appartenant à ses suppôts, et pour l'être, il suffit de loger chez soi un (201v) étudiant.

Il n'y a presque aucun commerce à Pise; depuis peu cependant il s'y est formé quelques manufactures de velours qui réussissent, mais il y a à peine une 20^e de métiers en exercice. On y fait aussi quelques chapeaux.

Il y a sur Larno dans le milieu de la ville un pont nouvellement bâti qui est fort beau: à certains jours de l'année la jeunesse y prend une espèce de divertissement, qui est souvent funeste à quelqu'un; c'est une petite guerre dans laquelle il s'agit de se repousser et défendre le passage du pont; ceux qui habitent dans une partie de la ville, se battent contre ceux de l'autre partie, et souvent il en coûte quelque membre à ceux des combattants qui s'exposent le plus; depuis quelques temps, on tâche d'abolir cet usage, en ne permettant ce jeu que de 3 ou 4 années, une seulement.

Après le dîner, nous reçûmes la visite de M. Perelli professeur en astronomie (202) qui nous conduisit à l'observatoire; c'est une vieille tour que l'université a acquise et qu'elle a réparée et augmentée de manière qu'il y a assez de logement et de commodités pour observer, et pour loger des professeurs.

On me fit voir un quart de cercle mural qui n'est point encore posé et un instrument à prendre les hauteurs, avec un quart de cercle portatif, tous faits en Angleterre; le quart de cercle murale à plus de 6 pieds de rayon. Il y a aussi plusieurs lunettes de 25 à 30 pieds dont les verres sont de Campani. Une pendule à seconde de Graham.

De là, nous passâmes au jardin de botanique, ou je n'ai rien vu de bien remarquable; il est petit et assez mal entretenu; il y a une petite serre pour l'hiver, le fourneau qui l'échauffe se sert par dehors; elle n'est point assez haute pour sa profondeur, et les fenêtres sont trop basses: il m'a paru qu'on n'en faisait pas grand usage.

(202v) Le père Fromond était absent, je n'ai pas pu le voir; M. Perelli m'a prié de faire ses compliments à M. de Buffon qu'il a connu en Italie, lorsqu'il voyageait avec Milord Kinston.

Le soir, nous vîmes une petite église antique qu'on nomme la Spina, elle est gothique, et de marbre blanc.

Le 13 octobre

Lundi matin, nous partîmes de Pise aux portes ouvrantes, et après avoir voyagé plus de 12 miles dans un bois délicieux, nous passâmes le Cerchio¹⁴⁷ dans un bac, et nous dinâmes à Via Réggio sur le territoire de Lucques: cet endroit est misérable à peine y trouvâmes-nous du pain et quelques œufs.

Après le dîner, nous passâmes à Pietra Santa et nous couchâmes à Massa di Carrara.

¹⁴⁷ Rivière qui autrefois se jettait dans Larno à Pise, mais que l'on a détourné depuis.

Massa est une petite souveraineté, qui appartient aujourd'hui à la maison de Modène par le mariage du jeune prince, avec Mme. de Massa: ce lieu est à deux miles de Carrara, où est la fameuse carrière de marbre blanc propre aux statuaires.

Le 14 octobre

(203) Le mardi nous passâmes à Larenza et nous dinâmes à Sarzane qui est de l'état de Gênes. Le chemin est très beau et très agréable; il semble que l'on soit dans un beau verger. Les vignes sont sur de grands arbres comme dans les environs de Naples; on ne les taille point, aussi produisent elles du raisin qui n'est point beau, qui mûrit mal, et qui fait un vin très médiocre.

L'après-dîner, nous passâmes le Magra sur un Bac, nous rencontrâmes des forêts d'oliviers, et nous arrivâmes par un chemin très rude à Lerici de fort bonne heure.

Lerici est un très petit endroit, un petit port entouré presque entièrement de rochers escarpés qui sont couverts d'oliviers et de quelques figuiers. Dès que nous fûmes arrivés le temps devint très mauvais et la mer n'était point praticable. Nous nous ennuyâmes dans une mauvaise auberge.

Le 15 octobre

Le mercredi, le temps changea et devint bon pour s'embarquer, mais il était déjà trop tard pour prétendre arriver à Gênes le (203v) même jour: nous allâmes nous promener sur les rochers où nous rencontrâmes un couvent d'Augustins, et quelques habitations de paysans.

L'après-midi, il arriva compagnie et nous traitâmes de notre embarquement.

Le 16 octobre

Le jeudi, à la pointe du jour, nous nous embarquâmes dans une felouque avec une danseuse¹⁴⁸ et une chanteuse¹⁴⁹ de l'Opéra de Lucques toutes deux sœurs, qui s'en retournaient à Milan leur patrie avec leur tante et leur grand-mère: il s'y joignit lorsque nous partions, un marchand vénitien avec sa sœur qui s'en allaient à Lisbonne. La mer fut assez bonne pendant toute la journée, cependant plusieurs de la compagnie furent incommodés; le vent nous manqua, et nous fûmes obligés de passer la nuit à Portofino.

Nous ne perdîmes point la terre de vue; la côte est très peuplée; depuis Lerici jusqu'à Portofino, nous rencontrâmes les lieux suivants, la Specie, Porto Venere, Monte Néro, Rio Maggiore, Monte Rosso, Levante, Blasola, Framura, Monilia, (204) la Riva, Sistry, il Capo de Lavagna, Lavagna, Chiavari, Dovadi, Rapallo, Santa Margherita.

Portofino, est un petit port caché dans des rochers fort élevés et très bien cultivés en vignes, oliviers, orangers, etc. Il y a quelques auberges et un assez bon nombre d'habitants.

À une heure de nuit, je descendis au bord de la mer, pour prendre l'air: et j'aperçus l'eau toute étincelante comme à Venise; je me penchai pour examiner un peu à loisir de quelle manière, ces étincelles paraissaient, et je remarquai, que les feux n'étaient des points permanents. Ce n'était que des élancements de lumière, assez souvent momentanés; ou s'ils duraient quelques temps, la lumière n'étaient pas d'une vivacité égale.

¹⁴⁸ Anina Ghiringhelli

¹⁴⁹ Pepa Ghiringhelli

Je vis encore très distinctement, ces points lumineux partir du fond de l'eau, et d'élever en pirouettant, et fort vite jusqu'à la superficie, et il me semblait que la lumière devenait plus vive, et plus étendu à mesure qu'elle arrivait plus près de la superficie de l'eau.

Souvent aussi j'ai vu de ces points (204v) lumineux s'élever par une ligne oblique et presque toujours disparaître, quand ils auraient touché l'air.

J'ai touché l'eau avec une canne, et j'ai fait naître à l'instant un nombre infini de ces lumières qui ne paraissaient pas auparavant.

Il en a été de même quand j'ai touché la mousse attachée aux pierres baignées par l'eau de la mer.

J'ai plongé un mouchoir dans l'eau et je l'ai fait toucher aux mousses le long des pierres; ce mouchoir est demeuré couvert de taches lumineuses dans l'obscurité.

Mais quand j'ai voulu voir, avec la lumière d'une bougie ce qui causait cette lumière, je n'ai aperçu, même avec la loupe, qu'une petite mousse informe, ou dont il m'a été impossible de distinguer la figure.

Ce mouchoir pressé fortement, pour en faire sortir toute l'eau, audit encore des taches lumineuses, quand on le portait dans un lieu obscur.

(205) Les deux actrices d'opéra et les deux femmes qui les accompagnaient se comportèrent avec beaucoup de décence: le Vénitien et la Vénitienne qui se disaient frère et sœur, et qui se ressemblaient en effet de visage, couchèrent ensemble dessus ou dedans le même lit: on dit qu'en Italie c'est un usage toléré en cas de besoin: il n'y avait point dans l'auberge assez de lits pour en donner un à chaque personne.

Le 17 octobre

Le vendredi, à la pointe du jour, nous rentrâmes dans notre felouque; et je remarquai que le fond de la mer à l'endroit où j'avais fait mes observations la veille, était couvert d'une herbe longue, semblable à celle de Venise, et que les gens du lieu me nommèrent aussi alga.

Nous vîmes sur la côte St. Fructuoso, Camulié, Recco, Sori, Nervi, Sturla, Besagno, et nous arrivâmes à Gênes à midi, par un temps fort calme.

Il y a 45 miles de Lerici à Portofino, et 20 miles de Portofino à Gênes, ce qui fait en tout 65. Environ 22 lieues de France.

(205v) La situation de Gênes est des plus belles. Elle est comparable à celle de Naples; la ville forme un amphithéâtre devant la mer, et le port est à couvert par une digue qui le défend des coups de mer.

Ce port est entouré du côté de la ville d'un rempart en plateforme sur lequel il y a une bonne garde; de sorte, de sorte que tout ce qui est dedans est à portée d'être défendu fort aisément.

En entrant on est obligé de se déclarer au bureau de santé, qui juge si l'on est sujet ou non à la quarantaine. De là, on va à la douane, pour être visité; et tout cela se fait avant qu'on puisse entrer dans la ville.

Il y a quantité de belles maisons, et de magnifiques églises dans la ville, sur tout dans les deux rues, Neuve et Balbi. Il n'y a point de grandes places, et la plupart des rues sont fort étroites, ce qui fait qu'on se sert de chaises à porteurs, et qu'on rencontre très peu de carrosses.

(206) Il y a dans l'enceinte de la ville environ 150,000 habitants, et si l'on y joint les faubourgs qui sont très étendus, cela monte à 500,000.

Les hommes de tous états, et les dames sont absolument habillés à la française, les femmes du peuple, ont la tête nue, les cheveux nattés et retroussés, un juste, et assez souvent un tablier de

toile fine. Presque tout le monde parle et entend le français. On vit assez bien dans la ville, et l'on y trouve de tout, mais on le paie chèrement.

L'après-dîner j'allai pour voir M. de Guimont, envoyé de France qui se trouva absent, et je passai le reste du jour à visiter différents quartiers de la ville.

Le 18 octobre

Le samedi matin, M. Guimont me fit dire qu'il était arrivé, et qu'il m'attendait à dîner; j'allai le trouver et nous allâmes ensemble, chez M. Chauvelin, chez M. de Grimaldi, et chez M. le Prince Francavilla qui était alors à Gênes, pour passer à Naples.

(206v) Après le dîner, j'allai voir plusieurs palais, dans la Rue Balbi, et surtout celui de Brignoles, qui est fort grand et fort beau; il y a quantité de beaux tableaux dans les grands appartements, et beaucoup de jolies peintures à Gouache dans les entresols, c'est dommage que cela soit peu éclairé. La terrasse est magnifique. Les meubles ne répondent pas à la magnificence du palais: et cela est assez général dans toute l'Italie: les chaises surtout et les fauteuils sont antiques et très incommodes.

Le 19 octobre

Dimanche matin, je visitai quelques églises: St. Cyr, paroisse desservie par des Barnabites, bien ornée surtout par les peintures des voûtes, et par les colonnes par couples, qui soutiennent les bas-côtés; St. Philippe de Néri, petite, mais jolie, et de bon goût; l'Annonciata, église de récollets toute revêtue uniformément de marbre blanc, incrusté de marbre rouge. (207) Il y a au-dessus de la porte un beau tableau qui représente la Cènes, c'est dommage qu'il ne soit pas en beau jour; il y a encore plusieurs tableaux de bonne main aux chapelles.

Je dînai chez M. Grimaldi avec M. Chauvelin, M. Guimont, et le Prince de Francavilla.

L'après-dîner, j'écrivis nombre de lettres en France, à M. le Marquis de Puisieux, à M. Rouillé, à M. Trudaine, etc. M. de Guimont vint me prendre pour aller à la Comédie, nous y restâmes une demie-heure, et nous allâmes à la conversation chez Mme. Lila d'Auria.

Le 20 octobre

Lundi matin, j'allai me promener à la lanterne ou fanal, à St. Pierre d'Arène, et dans quelques autres endroits de ce grand faubourg; je me rendis pour dîner chez M. de Guimont: et nous causâmes d'affaires que je dois communiquer à Mme.¹⁵⁰

Après le dîner, j'allai voir l'église de St. (207v) Pierre de Carignan, qu'on dit avoir été bâtie ainsi que le pont qui y conduit aux frais d'une famille particulière: l'église est petite mais assez élégante. Elle est un peu sur le modèle de St. Pierre de Rome, toute blanche par dedans, et ornée de plusieurs belles statues. Les 4 qui sont adossées aux piliers qui portent la coupole sont de marbres, les deux qui sont à droite sont du Puget, le St. Sébastien est admirable.

Cette église est sur une hauteur, et séparée de la ville par une vallée très profonde. un particulier, neveu de celui qui a fait bâtir l'église, a fait faire un beau pont qui joint l'église à l'autre partie de la ville, et qui la met comme de plein pied; ce travail est digne d'un grand prince: il y a sur ce pont des bancs de pierre, et c'est une des promenades de la ville.

¹⁵⁰ Sur mes tablettes.

Je descendis par le rempart au port dans l'intention d'examiner encore les étincelles de l'eau à la fin du jour, et avant qu'on fermât les portes; mais je n'y pu rien apercevoir, (208) et un batelier à qui j'en parlai me dit que cela ne commençait paraître qu'à une heure de nuit, pour le moins.

J'allai à la Comédie, ou joua *Zaire*. C'était une mauvaise traduction en prose, mal représentée, avec des farces pour entremêdes.

Le 21 octobre

Le mardi,¹⁵¹ j'employai toute la journée à visiter les manufactures de velours et de damas, la plupart des velours unis se font ou dans les faubourgs ou dans les campagnes; un ouvrier, m'a dit que la partie de soie qu'on emploie pour faire le poil du velours noir est tellement teinte, qu'elle ne vaudrait plus rien pour faire d'autres étoffes; et en effet les étoffes noires de Gênes ne durent rien, si l'on en croit les gens même du pays.

Les aiguilles¹⁵² sont plus parfaites à Gênes que partout ailleurs; il n'y a qu'un ouvrier qui en fasse, il se tient dans un village, et n'a voulu révéler son secret (si c'en est un) qu'à un seul de ses enfants: on sait partout (208v) qu'il se sert d'une filière; j'en ai apporté une pour l'examiner à loisir.¹⁵³

Je dînai chez M. Guimont avec M. le Prince Francavilla, M. Chauvelin, M. de Monlevrier, M. Aug. Grimaldi, M. le Comte Balbi,¹⁵⁴ etc.

Après le dîner, j'allai pour souper et coucher à la maison de campagne de M. Régnier, directeur de la poste; au bout de St. Pierre d'Arène sur le bord du Ponzevera, torrent considérable qui était alors à sec.

Avant que de souper, j'allai à Corniliano sur le bord de la mer, pour examiner de nouveau les animaux lumineux;¹⁵⁵ mais il faisait un grand clair de lune, et la mer était agitée, je n'en pus point apercevoir: les gens du lieu même que j'interrogeai à ce sujet me dirent qu'ils n'en avaient jamais vu: en cet endroit le bord n'est que du sable et des cailloux, il n'y a aucune herbe ni mousse.

Le 23 octobre

Le jeudi, nous partîmes une heure avant le jour, et après avoir cheminé pendant 3 heures ou environ dans le Ponzevera, nous (209) montâmes la Boquetta, montagne très longue et fort élevée, où nous trouvâmes un bon doigt de glace: cela nous parut d'autant plus extraordinaire que la veille. Nous avons laissé tout le monde en habit d'été à Gênes.

Nous descendîmes la montagne du côté de Voltaggio, où nous dinâmes.

L'après-dîner, nous passâmes à Gavi petite ville fortifiée, où il y a garnison; ensuite, nous passâmes à Gué le L'Omo; et nous vîmes coucher à Novi, ville fortifiée et dernière place de l'état de Gênes.

¹⁵¹ Et le mercredi 22 octobre...

¹⁵² À velours

¹⁵³ Ces aiguilles valent 3^{te} la douzaine.

¹⁵⁴ Ses compliments à Mme. Geoffrin et à Mme. Lafferté...

¹⁵⁵ Je dois envoyer à M. Regnier mon dernier ouvrage sur l'électricité.

Depuis Gênes jusqu'à Voltagio on ne rencontre que des montagnes, ou des collines couvertes de châtaigniers, ou d'autres bois en taillis; depuis Voltagio jusqu'à Novi, le terrain est un peu plus cultivé.

Le 24 octobre

Le vendredi matin, nous passâmes à Frugarolo, où commencent les états du Roi de Sardaigne, nous passâmes à Gué le Bornia, et nous dinâmes à Alexandrie.

(209v) Alexandrie est une assez belle ville. Elle est passablement grande, dans une plaine, et bien fortifiée: il y a toujours une forte garnison: et dans le mois d'octobre, une belle foire, où il se fait un commerce considérable de draps, d'étoffes de soie, et de quantités d'autres marchandises. Cette foire était finie quand nous y passâmes.

D'Alexandrie, nous vînmes coucher à Asti, dont j'ai parlé à l'article du 2 juin. Le pays depuis Alexandrie jusqu'à Asti est assez peuplé et cultivé, mais il n'est pas bien bon, les terres sont maigres: on les cultive la plupart en seigle et en blé.

Le 25 octobre

Samedi, nous vînmes dîner à Chieri. C'est un gros bourg où il y a bien 7 à 8 mille habitants; tout ce pays est très bon; mais on y fait mauvaise chère les jours maigres.

L'après-dîner, nous passâmes la montagne de Supergue, où nous trouvâmes un peu de neige, et nous arrivâmes à Turin de fort bonne heure.

(210) Supergue est une montagne, sur le sommet de laquelle, le Roi Victor, père du Roi régnant, a fait bâtir en l'honneur de la vierge une belle église décorée des plus beaux marbres d'Italie; c'est là la Sépulture des Rois maintenant, et il y a un séminaire de jeunes prêtres qui sont entretenus aux dépens du Roi, et qui y étudient jusqu'à ce qu'on les place dans les bénéfices à charge d'âme. On en tire presque tous les évêques des états du Roi.

En arrivant chez M. le Marquis d'Ormea, j'appris que M. le Marquis de Breil partait le lendemain au matin pour Gouvon, et j'allai le voir et prendre congé de lui. Nous convînmes ensemble de la manière dont je m'y prendrais pour renoncer à la croix de St. Maurice que le Roi m'avait accordée.

M. de Breil me dit qu'il avait donné des ordres pour que l'on m'envoyât à (210v) Marseille, à l'adresse que j'indiquerais, 4 dames Jannes de vin de Sardaigne savoir 2 de blanc, et 2 de rouge; et que, si on s'en accommodait, je pourrais par la suite en demander par la même voie telle quantité que je voudrais.

Le 26 octobre

Le dimanche matin j'écrivis à M. le Marquis de Fleury, et je lui donnai avis de l'impossibilité où j'étais d'accepter la croix de St. Maurice, en le priant de vouloir bien en prévenir le Roi et S. A. R. Voyez la copie de la lettre, jointe aux papiers qui concernent cette affaire: j'en reçu une réponse très obligeante, par laquelle j'étais invité à aller promptement à la cour.

J'allai à la messe à St. François de Paoli, où j'appris que le Frère Charles avait été nouvellement chassé des états du Roi pour avoir été trouvé muni d'un dépôt de tabac de contrebande appartenant à un Juif.

L'après-midi, je reçus la visite de M. Mathé; et j'eus avec lui une longue (211) conversation sur différents sujets, et principalement, sur le succès de la soierie cette année; il me confirma tout ce que j'avais appris en Italie, et m'assura que le commerce de Piémont avait monté à 5 millions plus haut que l'année précédente. Il ajouta que MM. Aldiman et Long, chez qui il demeure, avaient profité de 40000 *livres* sur une seule de leurs filatures.

Le soir, j'allai à la Comédie ou j'appris que Belleville était hors de combat, et qu'il partait pour Lyon; que la troupe allait à Besançon, et que Lullie était à M. le Comte Ferrero.

Le 27 octobre

Lundi matin, je me rendis de bonne heure à la Vénierie, et avant la messe j'eus audience du Roi, de M. le Duc de Savoie et des Princesses. S. a. R. me montra le livre et la lettre que lui avait envoyé M. de Réaumur, et me dit que je serais chargé de porter la réponse.

M. le Major d'Homme de quartier me dit de la part du Roi, que j'avais mon appartement (211v) le carrosse, et la table comme avant mon voyage d'Italie, et que je pouvais inviter à manger qui je voudrais.

L'après-dîner j'allai faire ma cour aux princesses, et à Mgr. le Duc de Chablais, et après je les suivis à la promenade dans le parc.

Le 28 octobre

Le mardi au soir, je me rendis à Turin et je passai la soirée à écrire à différents endroits; à M. l'Ambassadeur de Malte à Rome, au P. Garo, à M. l'abbé de St. Cyr., à Mme. Duprez de St. Maur., à M. de Visais; à Lyon pour donner avis à M. Soubry, etc.

Le 29 octobre

Mercredi, je fis retirer de la douane moyennant 22 *livres 10 sous* le paquet de livres envoyé de Boulogne. Celui qui était venu de Venise, et j'en fis une caisse et une balle qui ont été expédiées pour Lyon, à l'adresse de M. Stronnel, avec un paquet d'étoffes de Florence, une caisse de pierres, marbres, chaux, etc., et une petite boîte de pommade.

Après le dîner je reçus la visite du R. p. Casati¹⁵⁶ professeur de théologie à l'Université, qui me remit (212) une lettre de Mlle. Aniézi.

Je reçus aussi celle de M. le Marquis d'Oncieux, qui m'apprit qu'on l'avait fait premier gentilhomme de la chambre; et qui me pria de lui choisir à Paris, un microscope d'environ 2 ou 3 louis, et deux globes d'un pied, du prix de 60 *livres* les deux.¹⁵⁷

Le 30 octobre

Le jeudi, je dînai avec M. le Comte de Canalis, Ambassadeur du Roi de Sardaigne à Vienne; qui me parla encore des vues de l'Empereur à mon sujet; je lui fis la même réponse que j'avais faite à Florence; que je ne voulais faire aucun établissement à demeure hors de ma patrie,

¹⁵⁶ Demeure à St. Laurent.

¹⁵⁷ Les remettre à M. son beau-frère.

mais que j'irais très volontiers passer un an à la cour de Vienne soit pour l'éducation du jeune Prince, soit pour l'amusement de l'Empereur.

L'après-dîner, j'allai acheter des scalfaroti que je payai un sequin; des bas de filose, pluchés en dedans, qui me coûtèrent 5 *livres*. Et une étoffe de même matière aussi pluchée, pour faire une camisole, qui me coûta l'aune de France 4 *livres*.

(212v) Je revins le soir à la vénerie: le Roi me fit appeler, et je restai à causer avec sa majesté jusqu'à l'heure qu'elle monta chez les princesses.

Le soir même, j'eus une conversation avec M. le Chevalier Protto, touchant le vin de Syracuse; il m'en enverra cette année deux barils, qui tiennent chacun environ 40 pintes de France pour le prix de 40 *livres* à 50 *livres* pièce rendu à Marseille; à un correspondant dont je lui écrirai l'adresse quand je serai arrivé à Lyon: et si cet essai réussit, je lui en demanderai d'autre par la même voie. Il y a aussi du vin de Syracuse rouge mais c'est du blanc que je lui ai demandé pour cette fois.

Le 31 octobre

Le vendredi matin, j'assistai avec la famille royale au service qui se fit pour l'anniversaire du Roi Victor.

Je donnai à dîner à M. Didier Capitaine du château, et au jeune docteur Sommis qui arrivait de Boulogne et de Venise.

(213) M. Sommis me dit qu'il n'avait pas pu examiner à Venise les animaux lumineux de la mer comme je l'en avais prié, parce que le temps avait toujours été mauvais, ou la nuit trop éclairée par la lune, mais que M. Angelo Quirilli lui avait promis d'en prendre et de lui en envoyer.

Il me dit aussi qu'il avait été plusieurs fois chez M. Pivati avec M. l'abbé Barbeigo et quelques autres personnes, qu'on avait essayé à plusieurs reprises les expériences de la transmission des odeurs, des purgations, et des assouplissements par l'opium et l'électricité, et que jamais rien n'avait réussi au gré de M. Pivati.¹⁵⁸

Il ajouta qu'à Boulogne on est bien résolu de refaire toutes les expériences de M. Verratti, pour en faire la révision; et que la religieuse dont la guérison est rapportée par M. Verratti, est retombée dans son premier état.

M. Sommis sera mon correspondant à Turin, il remettra à M. Gioanetti ce qu'il recevra d'Italie pour moi; et ce que j'aurai à (213v) faire passer dans ce même pays, il le recevra du même M. Gioanetti. Et nous nous écrivons tous les mois pour nous instruire réciproquement de l'état des sciences.

Le 1^{er} novembre

Le samedi jour de la Toussaint, je pris congé de S. a. R. Mg. le Duc de Chablais, et de Mmes. les princesses, et elles m'invitèrent à les suivre à la promenade qui dura depuis le dîner jusqu'aux vêpres: lorsque je quittai leurs Altesses Royales elles me recommandèrent de saluer de leur part, M. le Marquis de St. Germain, Ambassadeur en France, et Mme. la Princesse de Carignan.

Après les vêpres, le Roi m'appela dans son cabinet et dans une conversation qui dura une bonne heure sur différents sujets, je parlai à Sa Majesté de MM. Milly et compagnie qui s'étaient

¹⁵⁸ Il faut voir la lettre que M. Sommis m'a écrite à ce sujet.

présenté pour prendre les fermes de Savoie, et dont j'avais donné le mémoire à M. le Comte de St. Laurent, avant mon départ pour l'Italie; le Roi me dit, qu'il se serait volontiers servi de cette compagnie s'il en avait eu une à choisir, mais qu'il avait pris la partie de faire régir, pour des (214) raisons que ses ministres lui avaient fait goûter.

Le 2 novembre

Le dimanche matin, j'allai prendre congé du Roi: Sa Majesté, après m'avoir dit beaucoup de choses fort obligeantes, finit par me dire, « Souvenez-vous de nous, et comptez que je serai toujours disposé à faire tout ce qui pourra vous faire plaisir. »

J'allai de là prendre congé de Mgr. le Duc de Savoie qui, après une audience d'une bonne demi-heure, me fit l'honneur de me dire qu'il ne voulait point penser qu'il ne me reverrait plus, qu'il y avait dans la vie quantités de circonstances qui rapprochaient les hommes, et qu'il me priait de voir souvent M. le Marquis de St. Germain, afin qu'il pût savoir ce qui m'arriverait de bien ou de mal; S. A. Royale, en recevant mes derniers adieux, m'offrit une boîte d'or pleine de tabac d'Espagne.¹⁵⁹

Je partis aussitôt de la vénerie et je vins dîner à Turin.

(214v) Après le dîner, M. le Marquis d'Ormea me fit donner un carrosse et j'allai prendre congé, de M. le Prince¹⁶⁰ et de Mme. la Princesse de Carignan, de M. le Marquis de Suze,¹⁶¹ M. le Cardinal des Lances, M. le Marquis de Gorzin, Mme. la Marquise de St. Germain, Mme. la Marquise de St. Touras, Mme. la Marquise Tane.

J'allai voir aussi Mme. Noyon, qui me recommanda son fils, présentement à Paris chez M. Laval, Rue St. Thomas du Louvre.

J'allai ensuite dire à Dieu à M. Francorat, qui m'apprit la disposition ou était son fils de se faire religieux roquetin.

Je passai ensuite chez M. Gioanetti, avec qui je terminai mes comptes, qui me remit en partie le reste de l'argent que j'avais déposé chez lui au commencement de mon voyage. Et pour le restant une assignation sur M. Stronnel de Lyon, son correspondant et le mien. En le quittant, il me promit qu'il me servirait de correspondant pour me faire passer tout ce que j'aurais à faire venir d'Italie; ou à faire aller dans ce pays.

Le 3 novembre

(215) Le lundi matin, je reçus la visite du p. Bécarie qui me promit sa correspondance sur tout ce qui pourrait concerner les sciences et à qui je promis pareillement la mienne.

Je reçus aussi M. Mathé, qui me remit quelques dessins concernant les moulins à soie, et un mémoire que je lui avais demandé touchant la chaux de Supergue. Je convins avec lui que je lui écrirais sous l'adresse de M. Aldiman, et que je lui indiquerais une adresse pour recevoir de ses lettres.

Je remis 3 sequins à M. de la H. pour disposer son départ.

¹⁵⁹ M. le Duc de Savoie me remit aussi une lettre pour M. de Réaumur, et me chargea de lui dire qu'elle aurait soin qu'on lui envoyât tous les oiseaux étrangers qui mouvreraient à sa ménagerie.

¹⁶⁰ État à Vigon.

¹⁶¹ N'était pas rentré à Turin depuis la foire d'Alexandrie.

J'ai promis à Mlle. Dominique Tavoilaigo de lui envoyer une instruction touchant le blanchissage des blondes.

M. le Marquis d'Ormea de placer dans quelque bonne cuisine le fils de son maître d'hôtel qu'il a envoyé à Paris pour apprendre; j'en aurai des nouvelles chez M. de Montmortel. Ou même M. le Marquis d'Ormea, différentes sortes de moutardes de France. Et vins de sa part, Mme. d'Anesy sa parente.

(215v) Je dînai chez M. le Marquis d'Ormea avec M. le Comte et Mme. La Comtesse de Canal: M. le Comte me parla encore de la cour de Vienne et des agréments que j'y aurais si je voulais m'y fixer, il me dit que dans peu de temps il y serait de retour, et que si je voulais, il traiterait de cette affaire d'une manière dont je n'aurais pas à me plaindre; ma dernière parole fut que j'irais volontiers faire un voyage, mais que je ne me déterminerais jamais à y accepter un établissement, tant que je n'aurais pas à me plaindre de ma patrie.

Je quittai M. et Mme. d'Ormea aussitôt après le dîner; et je partis avec M. Châles dans une chaise de voiturin,¹⁶² et M. de la Haie à cheval pour venir coucher à Veillane.

Avant Veillane, on passe par Rivoli, petite ville, où il y a une maison royale qui était commencée par le feu Roi Victor, sur un beau dessein, mais qui n'est pas achevée.

Le 4 novembre

(216) Le mardi, nous passâmes à St. Ambroise: au sommet de la montagne à gauche est une abbaye possédée aujourd'hui par M. l'abbé Milo. Comme il y a aux environs de Lyon plusieurs bénéfices [crossed out] dépendant de cette abbaye, l'abbé est obligé d'avoir en France un grand vicaire, qui y nomme; c'est aujourd'hui M. l'abbé de Canillac, et comme l'un et l'autre sont à Rome, ils sont à portée de s'entendre pour la collation de ces bénéfices: ainsi la recommandation du Roi de Sardaigne pourrait être de quelque utilité à quiconque aurait des vues, sur ces bénéfices qui sont en France.

Nous passâmes ensuite à Boussolen: c'est auprès de la que se trouve la carrière nouvellement découverte, de marbre qui est aussi beau que le vert antique; j'en ai vu de beaux morceaux en œuvre à Turin. Il paraît que cette carrière a été connue autrefois, on y a trouvé quelques blocs isolés et déjà taillés.

Nous dinâmes à Suze. C'est une petite ville fort ancienne, qui se trouve maintenant (216v) bien défendue, par une belle forteresse qu'on nomme la Brunette, et par quelques autres ouvrages; il y a toujours une forte garnison.

Nous vînmes de la coucher à la Novalaise, où nous rencontrâmes, les équipages de M. de la Chitardrie, qui se rendaient à Turin. Et des chevaux de main, que l'on conduisait à Parme pour l'infant Dom Philippe.

Le 5 novembre

Le mercredi, à six heures du matin, nous prîmes des mulets pour monter le Mont Cenis, il faisait un temps couvert et froid.

¹⁶² Prisait avec le voiturin, pour chaise, cheval de monture, passage de montagne et nourriture à 10 sequins, savoir 7 sequins ½ pour la chaise, et 2 sequins ½ pour l'homme à cheval. Rendus en 7 jours à Lyon.

À peine fûmes nous au quart du chemin de la Novalaise à la Ferrière (petit village que l'on rencontre à moitié chemin de la montagne) que nous trouvâmes une grande quantité de neige par terre, et il en tomba encore pendant tout le temps que nous mîmes à passer la montagne. Dans plusieurs endroits, nos montures ne tenaient point pied, et nous fûmes obligé de mettre pied à terre.

Nous arrivâmes à la grand-croix sur les 8 heures; il faisait un temps assez calme, mais (217) froid et il tombait toujours de la neige. Nous passâmes ainsi presque toute la plaine; il n'y avait pas plus d'un pied de neige, et le lac n'était point gelé entièrement.

Lorsque nous fûmes presque au bout de la plaine, il était environ 10 heures. Il s'éleva une tourmente, c'est-à-dire un vent très violent, qui ne nous permettait pas de rester sur nos mulets, et contre lequel nous avions bien de la peine à nous soutenir debout; la neige nous aveuglait, et tout le chemin n'étant qu'une glace, nous fûmes obligés de marcher ou de nous traîner avec les pieds et les mains, pour gagner l'endroit où étaient nos ramasseurs.

On nous ramassa sur la neige de la manière suivante: chacun de nous s'assit sur une petite chaise de bois dont le fond était de cordes; cette chaise était attachée sur un châssis de bois, plus long que large, afin qu'on pût appuyer ses deux pieds, sur le (217v) côté intérieur; et le tout était tramé avec deux bâtons qui s'avançaient, par un homme qui courait quand il pouvait tenir pied, ou qui se laissait glisser lui-même sur la neige ou sur des pierres couvertes de verglas. Cette voiture, est une des plus promptes que je connaisse; mais elle n'est pas faite pour les âmes timides. Du haut de la montagne à l'Anebourg qui est au pied, nous arrivâmes en un bon quart d'heure; on compte qu'il y a bien une lieue de France. Nous étions couverts de glace.

Après le dîner, nous partîmes de l'Anebourg pour venir coucher à Bramans, mais la nuit nous prit à Ternigne. Et lorsque nous fûmes passés Solari, nous nous égarâmes dans les neiges qui avaient à certains endroits 10 pieds de profondeur; notre voiturin alla chercher du secours au village, et deux hommes nous guidèrent, et soutinrent la chaise aux endroits dangereux.

Le 6 novembre

Le jeudi, à la pointe du jour, nous nous mîmes en chemin avec un guide, qui nous fut d'un grand secours jusqu'à Mondane, car les chevaux (218) ne pouvaient pas retenir la chaise dans les descentes rapides que l'on rencontre fréquemment, à cause du verglas, et des glaces. Nous dinâmes à St. Michel et nous vînmes coucher à St. Jean de Maurienne, où nous cessâmes de trouver de la neige dans les chemins.

Le 7 novembre

Vendredi, nous dinâmes à Aiguebelle, et nous couchâmes à Montmélian où nous passâmes l'Isère. Cette rivière qui vient du côté d'Annecy, reçoit à Aiguebelle l'arc, qui est un torrent qui vient de la haute Maurienne.

Le 8 novembre

Samedi, nous dinâmes à Chambéry et nous couchâmes aux Échelles. C'est de ce dernier village que l'on part pour aller à la grande chartreuse, quand on a la curiosité de voir cette célèbre maison, il n'y a 2 ou 3 lieues de traverse.

Le 9 novembre

Le dimanche, à 5 heures du matin, nous entendîmes la messe et nous partîmes à la pointe du jour pour venir dîner au Tour-du-Pin; nous passâmes au pont de Beauvoisin, où nos malles furent visitées de la part des commis de France seulement; et nous fûmes obligés de nous présenter en personnes avec nos passeports au commandant (M. de Gouvernet).

(218v) Nous vîmes coucher à deux heures de nuit à la Verpillière, où nous trouvâmes une jeune femme de Lyon grosse de 8 mois qui s'en allait seule dans une chaise à Chambéry; c'est une entreprise qui passerait ici pour bien téméraire à cause des secousses inévitables que les chemins font éprouver, et que les hommes mêmes ont assez de peine à supporter.

Le 10 novembre

Le lundi, nous arrivâmes à Lyon de bonne heure pour dîner: nous ne fûmes point visités à la porte parce que nous donnâmes un petit Ecu aux commis: et nous allâmes loger aux bas blancs, où nous fûmes fort bien, et paisiblement.

L'après-dîner, j'allai voir M. Strommel, avec qui j'arrêtai mes comptes, et qui me donna pour correspondant à Marseille, M. Dupoivre et compagnie.

De là chez M. Soubry, avec qui j'allai chez M. l'intendant¹⁶³ et chez M. Goix (absent).

J'appris ce jour-là que la Princesse de France Duchesse de Parme avait passé peu de jours auparavant par cette ville, que le corps des fabricants selon l'usage avait fait travailler des métiers devant elle et lui avait offert et fait accepter les pièces d'étoffes qui y étaient tendus; que les ouvrières qui avaient eu l'honneur d'ouvrier les métiers devant la princesse avaient été habillées complètement.

(219) On se plaignait beaucoup dans toute la ville de ce que le commerce n'y a point assez de liberté, et surtout, de la nouvelle obligation ou les Mmes. sont d'aller faire leurs balles à la douane, etc.

On venait d'apprendre que le Roi de Sardaigne avait défendu de faire sortir des soies de ses états, et cette nouvelle causait beaucoup d'inquiétude.

Le 11 novembre

Le mardi matin, M. Soubry me vint prendre et nous allâmes ensemble, chez M. Tronchin, qui se trouva absent;¹⁶⁴ et chez le R. p. Beraud, que j'instruisis de tout ce que j'avais fait en Italie par rapport à l'électricité.

Nous allâmes ensuite chez M. Gentet, fabricant de voiles et d'étamines de soies, qui me fit voir des moulins à organsin, avec lesquels il donne le premier et le second apprêt tous ensemble, parce qu'une partie des fuseaux sont menés par des estraphins, tandis que les autres le sont en dehors par une lanière à la manière de Boulogne.

M. Gentet me fit voir encore des moulins en demie ovale, établis contre un mur et même un autre moulin carré, pour emplir une place qui avait été perdue; ces moulins n'ont point d'estraphins, mais des lanières, sur lesquelles (219v) sont attachées de distance en distance, des bouts de cuirs, qui font ressort, et qui tiennent d'estraphins.

¹⁶³ M. Pallu

¹⁶⁴ Il était ou à Paris ou à Londres

Dans ces moulins la coquette est de cuivre, ainsi que la petite crapaudine, sur laquelle repose la pointe du fuseau.

Les moulins de M. Gentet m'ont paru bien entendus et bien exécutés; ils reçoivent tous leur mouvement d'un mulet qui travaille en tournant dans un grenier ou est aussi l'écurie; cet animal travaille deux heures de suite et est relevé par deux autres semblables, successivement.

M. Gentet n'emploie pour ses étamines et ses voiles, qui m'ont parues fort beaux, que de la soie de France; il ne donne qu'un premier apprêt, mais bien plus fort que l'apprêt ordinaire.

Après le dîner, je vis le cabinet de feu M. Pestalozzi, qui est entre les mains de M. son fils, docteur en médecine; j'y reconnus à peu près les mêmes choses que j'avais vues il y a 10 ans; la collection des sels et pétrifications, est ce qui m'a paru de mieux suivi, et de plus complet. M. Pestalozzi est dans la résolution de vendre ce cabinet en tout ou en partie, il m'a promis de m'en envoyer un état, avec ses prétentions touchant le prix; pour me mettre en état d'en (220) instruire, S. M. le Roi de Sardaigne, qui ma chargé de voir, si cette acquisition pouvait lui convenir.

On me conduisit ensuite chez M. Falcon, fabricant d'étoffes, où je vis de nouveaux métiers de son invention; la tisseuse travaille avec bien plus d'aisance, et la manière de lire le dessein m'a paru tout à fait ingénieuse; ainsi que la machine à percer les cartons. Cela a valu des gratifications à l'auteur, et pour lui procurer la vente de ses métiers, on a permis aux fabricants, qui ne peuvent avoir que 4 mètres ordinaires, d'en avoir un 5^e, pourvu qu'il fût de cette nouvelle espace.

Tout le monde convient que cette nouvelle invention est curieuse et belle; mais on est partagé sur son utilité; d'autres prétendent même qu'elle est dangereuse, pour celui qui sera obligé de communiquer son dessein pour faire percer les cartons; car on en pourra percer d'autres, pour ceux qui on a intérêt de le cacher.

J'allai souper chez M. Soubry, avec M. Gentet et quelques négociants et fabricants de la ville: qui se plaignaient beaucoup du (220v) du peu de soin qu'on paraissait prendre des soies du royaume; et qui assuraient qu'on pouvait, si l'on voulait, se mettre en peu de temps en état de la multiplier, et de les améliorer considérablement.

Le12 novembre

Le mercredi matin, je reçus la visite du P. Béraud, qui me fit présent de sa dissertation sur l'électricité et me remit un paquet pour M. l'abbé de la Caille: il m'apprit en même temps que le p. Pézenas avait obtenu une pension de la cour, et la place d'observateur royal possédée auparavant par les minimes ceux-ci s'en étant démis faute de sujet.

M. Baieul me remit des exemplaires de ses cartes avec les dessins originaux pour solliciter une approbation, qui lui a été refusée par M. de Montcorville.

M. Gentet me promit de m'envoyer un mémoire instructif touchant, la fabrique des peignes à étoffes, et de certains outils dont les ouvriers sont prêts de manquer, si l'on néglige de leur procurer les moyens de faire des élevés.

M. Soubry et moi nous allâmes voir (221) M. l'intendant, qui m'assura qu'il partait pour Paris sous huit jours.

De là, nous allâmes chez M. le Commandant,¹⁶⁵ qui me raconta comment la cataracte lui

¹⁶⁵ M. de la Roche Baron.

avait été levée très heureusement, par un chirurgien de campagne¹⁶⁶ très expert pour cette opération. Et les mauvais succès de l'oculiste prussien¹⁶⁷ qui avait passé à Lyon.

M. de l'Aunay que je vis avant que de sortir me fit toutes sortes d'offres de service à Lyon.

Je soupai chez Mme. [blank], sœur de M. l'abbé de la Croix, près Bellecourt, avec M. l'abbé, M. Soubry, etc.

Le 13 novembre

Le jeudi à 6 heures je m'embarquai sur la Saône avec M. Châles, où nous trouvâmes Mme. Paschal avec sa mère et ses sœurs, qui allaient à Toissay: nous dinâmes à Mont Merle et nous allâmes coucher à Maçon.

Le 14 novembre

Le vendredi, dîner à Tournus et coucher à Chalons, où M. Heurion avertit de mon passage par une lettre de sa femme, vint me voir.

Le 15 novembre

Le samedi, à trois heures du matin, nous (221v) entrâmes dans la diligence de terre avec M. et Mme. St. Leu, M. et Mme. Hebert, Dom Michèle Espagnol, et M. Bartin, neveu de M. Goix de Lyon. Nous vînmes dîner à Lucy-le-Bois et coucher à Arnay-le-Duc.

Le 16 novembre

Le dimanche, ayant entendu la messe à deux heures et demie, nous vînmes dîner à [blank] et coucher à Auxerre.

Le 17 novembre

Le lundi, nous dinâmes à Villeneuve-le-Roi et nous couchâmes à Villeneuve-la-Guyard.

Le 18 novembre

Le mardi, nous dinâmes à Chailley et nous arrivâmes¹⁶⁸ à Paris à 5 heures et demie du soir; à l'Hôtel de la Diligence, où l'on nous rendit nos malles, après qu'elles furent visitées.

¹⁶⁶ Des environs de Lyon.

¹⁶⁷ Hildeimer

¹⁶⁸ Mlle. d'Herbourg, M. Guy et M. Loubry vinrent au-devant de moi à Villejuif et je sortis de la diligence pour revenir avec eux à Paris.